

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA  
**Bonne**  
**LITTÉRATURE**  
**FRANÇAISE**  
 MAGAZINE LITTÉRAIRE

PARAISANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

LA MÈCHE D'OR

AU COMPLET

Par PIERRE SALES.

- LA FILLE DU RÉVOLUTIONNAIRE (suite)
- LE MENDIANT D'ALSACE (musique)
- LES BONS PAPAS (Dialogue) (suite)
- L'ENFANT DU CHAR ÉLECTRIQUE.
- RECETTES DE CUISINE.
- DILEMME (Poésie)

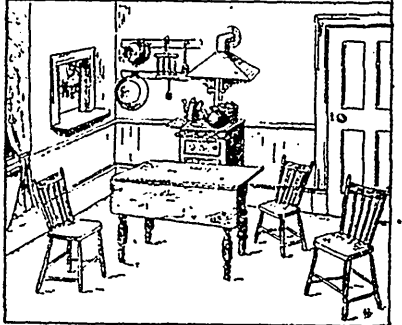
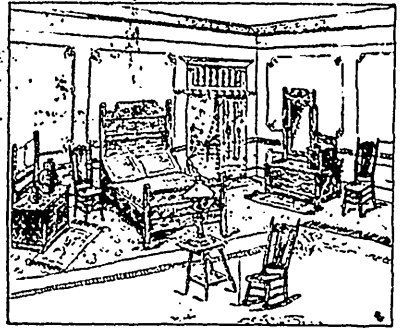
Abonnement avec Prime - \$1.00 par année.

LEPROHON & LEPROHON ÉDITEURS

A. MORISSETTE

PHOTO. ORAV. NESTÉ

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.



CET AMEUBLEMENT COMPLET DE MAISON

# En Chêne Solide pour \$74.50

COMPRENANT

1 Superbe Ameublement de Salon, Chêne Solide	-	7 morceaux
1 Superbe Ameublement de Chambre à coucher, en Chêne Solide	-	7 do
1 Superbe Ameublement de Salle à Manger, en Chêne Solide	-	8 do
1 Superbe Ameublement de Cuisine, en Chêne Solide	-	4 do
En tout	-	<u>26 morceaux</u>

N'achetez pas de meubles avant d'avoir vu le plus bel assortiment de la ville à des prix sans précédents, chez

## N. G. VALIQUETTE,

Manufacturier et Marchand de Meubles

1575 Rue Ste-Catherine, Montréal,

(Porte voisine de M.M. Dupuis Frères)

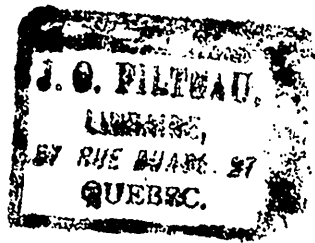
Téléphone Bell 6710

Spécialité pour toutes sortes de Marchandises bourrées et réparations de toutes sortes.

Un catalogue grand format de ces ameublements sera envoyé à toute personne qui nous en fera demande par la malle où autrement.

PER

3-1914



# LA MÈCHE D'OR

## PREMIERE PARTIE

### I

SERGE MORAIN

Tous les employés de la grande maison de tissus Gauchois, Perrin et Cie attendaient ce soir-là, avec une impatience fébrile, l'heure où ils seraient appelés tour à tour dans le bureau des patrons ; car c'était le 31 mars, jour où, de temps immémorial, les patrons distribuaient les gratifications et les avancements.

Vers six heures, on entendit la voix de M. Gauchois qui criait :

—Faites venir M. Serge Morain.

A cet appel, une porte s'ouvrit dans le fond du magasin ; un grand jeune homme parut, traversa le long couloir qui sépare les rayons où les marchandises sont amoncelées, et gravit l'escalier tournant qui mène au cabinet des chefs de la maison.

—Vous m'avez demandé ? fit-il, en saluant les deux associés.

—Oui, mon ami, dit gaiement M. Gauchois. Comme vous êtes devenu notre plus précieux collaborateur, c'est par vous que nous commençons notre distribution des récompenses.

M. Perrin ajouta :

—Et nous allons vous donner quelque chose qui vaudra mieux qu'une décoration.

Serge Morin s'inclina en souriant, M. Gauchois continua avec bonhomie :

—Il y a six ans, mon ami, que vous êtes entré dans notre maison, pour aider à notre dessinature qui se faisait vieux ; à cette époque, vous aviez douze cents francs d'appointements. Depuis deux ans, notre vieux dessinature a pris sa retraite, et vous l'avez si bien remplacé, que nous avons pu porter vos appointements à quatre mille francs, en vous augmentant régulièrement chaque année de six cents francs, suivant l'habitude absolue de notre maison. Aujourd'hui, nous voulons faire davantage pour vous. L'année a été bonne ; nous avons reçu, de tous côtés, des compliments sur les dessins de nos étoffes nouvelles. Et nous sommes disposés à vous attacher à nous d'une façon définitive. Dans quelques jours, nous préparerons un traité par lequel vous deviendrez notre employé intéressé. Et, en attendant, nous vous annonçons que vos appointements seront désormais de cinq mille francs. . . .



—A ! Monsieur !... fit Serge, avec un mouvement de joie.

—Etes vous satisfait ? demanda M. Perrin.

—Messieurs, je vous remercie... Je suis heureux !... Et je ne sais comment vous exprimer mon bonheur... Ah ! merci, Messieurs ; merci, au nom de mon père et au mien !

—Nous sommes aussi heureux que vous, mon cher Morain, de pouvoir réaliser les rêves que vous aviez faits. Je pense que, maintenant, rien ne s'opposera plus à vos projets d'avenir....

—En effet, dit M. Perrin, d'un air malicieux, ce n'est pas seulement au nom de votre père que vous devez nous remercier. Je sais une jeune fille que cette nouvelle va combler de joie.

Serge murmura doucement, comme parlant pour lui seul :

—Oh ! chère Thérèse !

Et, en même temps, une vive rougeur lui montait au visage.

—Mon ami, reprit M. Gauchois, vous direz aussi à votre père que nous voulons être vos témoins, le jour où vous épouserez mademoiselle Garancier.

Serge pressa avec effusion les mains des deux associés : il répéta, plusieurs fois, d'une voix émue :

—Ah ! merci !... merci !...

—Allons, adieu, et à demain !

Le dessinateur sortit du cabinet et redescendit au magasin, tandis que les patrons appelaient un nouvel employé. Ses collègues l'arrêtèrent quelques instants pour lui demander ce qui s'était passé. Et tous le félicitèrent de bon cœur, car tous l'aimaient. Il regagna son bureau et rangea promptement les papiers qui encombraient sa table de travail ; puis il s'élança au dehors avec cette légèreté que donne une joie sans mélange.

Serge Morain était le fils unique du commandant en retraite Louis Morain, dont les journaux ont célébré la glorieuse conduite pendant la guerre de 1870. Sa mère, dont la santé avait toujours été débile, n'avait pu résister aux cruelles émotions de l'année néfaste ; et quand le commandant était entré à Paris, après la signature de la paix, il avait trouvé sa femme morte, et Serge malade. Le brave soldat avait donné aussitôt sa démission, et s'était consacré entièrement à l'éducation de son enfant. Serge était devenu un beau jeune homme. Très brun comme son père, il avait les yeux bleus si doux de sa mère et un sourire franc qui éclairait son visage un peu sévère. Il avait toujours été sérieux et travailleur et avait obtenu les succès les plus brillants, dès ses premières années de collège. Une fois ses études terminées, il s'en était rapporté à son père pour choisir la situation qui lui conviendrait le mieux. Ses goûts le portaient vers une carrière artistique : mais le vieux soldat avait brusquement coupé ce beau rêve :

—Non, mon garçon, avait-il déclaré, non, je ne te laisserai pas devenir peintre. Si nous avions de la fortune, je te laisserais suivre ton penchant ; mais je ne veux pas que tu traînes la misère, je veux que tu aies une situation sérieuse ; pour gagner de l'argent, quand on est peintre, il faut attendre trop longtemps. Tu chercheras donc un métier qui te permette désormais de gagner ton pain.

Serge avait immédiatement fait le sacrifice de ses rêves artistiques, pour suivre la volonté de son père. Il avait d'ailleurs en lui la confiance la plus absolue. Et comme M. Gauchois était un vieil ami du commandant Morain, il avait pris Serge dans sa maison, où il avait rapidement fait son chemin, en qualité de dessinateur.

Le père et le fils vivaient dans une union et une félicité complètes, qui n'avaient failli être rompues qu'une fois, lorsque Serge avait demandé à son père la permission de se marier. Il y avait un an de cela ; et le commandant avait dit :

—Non, mon garçon, non, je ne te laisserai pas commettre la folie de te marier lorsque ta position n'est pas plus assurée. Tu aimes Thérèse Garancier, et elle t'aime, il y a longtemps que je m'en suis aperçu : vous vous marierez... mais plus tard... Vous êtes jeunes... Vous pouvez attendre, que diable !

Serge s'était incliné sans répondre ; mais, pour la première fois, il avait trouvé pesant le joug de son père, et pendant cette dernière année, il y avait eu une légère contrainte entre eux. Désormais tout cela était fini ; le jeune homme pensait bien que, lorsqu'il répéterait à son père les bonnes paroles de M. Gauchois, le commandant ne s'opposerait plus à son mariage. Aussi Serge Morain allait-il rapidement par les rues ; il avait déjà franchi les boulevards, la rue Auber, la rue du Havre ; et maintenant il s'engageait dans la rue de Rome, où ils occupaient un appartement d'annexe sur la gare St-Lazare.

La nuit était venue ; on allumait les becs de gaz, Serge se représentait la bonne soirée qu'il allait passer avec son père ; il l'aimait doublement, car il avait reporté sur lui la tendresse qu'il aurait eue pour sa mère. Ils dîneraient gaiement, dans leur coquette salle à manger, tapissée d'armes ; et puis ils iraient ensemble rendre une visite à la famille Garancier. Il s'était mis à courir. Il arriva enfin devant le numéro 66.

Généralement, il entraît toujours dans la loge de la concierge, afin de voir s'il n'y avait aucune lettre pour eux ; mais, ce soir-là, il n'avait pas le temps . . . . Il gravit les quatre étages en une minute, et s'arrêta tout essoufflé devant leur porte.

D'habitude, il frappait un petit coup, et c'était son père, rentré avant lui, qui venait ouvrir, parce qu'il ne fallait pas déranger leur bonne, Julie, qui préparait le dîner. Il frappa, comme toujours, très doucement et attendit. Personne ne vint ouvrir : cependant son père devait être là, car il entendait un bruit léger de conversation. Il allait sonner, quand, par une fenêtre de l'escalier, il vit qu'il n'y avait pas de lumière dans la cuisine. Julie n'était donc pas là. Puis il eut un sourire heureux. En collant son oreille contre la porte, il lui avait semblé distinguer une voix de femme. Qui sait ? Peut-être Thérèse était-elle venue avec sa mère pour attendre son arrivée ?

—Je vais les surprendre, se dit-il.

Il savait que la porte d'entrée n'était pas fermée à clef ; et bien souvent, il l'avait ouverte avec la pointe de son canif. Il prit son canif, l'introduisit dans le trou ; mais au moment où il allait faire jouer la serrure, il éprouva une terrible sensation. Il avait entendu son père crier violemment :

—Non, jamais ! jamais !

Et, presque aussitôt, un bruit de chaises remuées . . . Il y eut quelques secondes d'un silence effrayant, qui fut interrompu par la voix de la femme ; mais cette femme parlait si doucement que Serge ne put la reconnaître. Ce ne devait pas être Thérèse, puisque son père lui parlait avec une telle violence. Et le commandant traitait toujours gracieusement la jeune fille, assurant qu'il ne s'opposait à leur mariage que par bon sens, par expérience de la vie. Sans doute, la femme demandait quelque chose avec insistance ; car le père de Serge reprit :

—Jamais ! vous m'entendez bien ! Jamais ! Jamais ! J'ai le droit de faire respecter mon autorité ! Et je vous jure que je saurai la faire respecter, même par vous ; car si vous refusez de la respecter, vous serez forcée d'attendre ma mort !

La femme ne répondit que par un cri de rage.

—Allons, s'écria le commandant, adieu, Mademoiselle ! Adieu ! Et ne revenez jamais ici sans m'en avoir demandé l'autorisation !

Serge était glacé d'effroi. J'aurais il n'avait entendu son père s'exprimer avec une pareille violence. Et il n'osait plus entrer.

—Ce ne peut être Thérèse, se disait-il pour se rassurer.

Son père n'appelait pas Thérèse " mademoiselle. " Et, cependant, si c'était elle ? Si une discussion malheureuse avait surgi soudain entre la jeune fille, qu'il aimait, et ce père, dont il respectait les moindres volontés ?

—J'attendrai qu'elle soit sortie ! pensa-t-il. Et, si c'est bien elle, je calmerai plus facilement mon père, lorsque nous serons seuls.

Il retira le canif qu'il avait introduit dans la serrure ; il se disposait même à reculer, voulant avant tout éviter une explication pénible en ce moment ; mais il entendit alors le bruit d'une lutte. Sa douleur fut si grande qu'il resta quelques secondes comme pétrifié, ne faisant pas un mouvement, cloué devant cette porte. Enfin, d'un geste brusque, il ouvrit la serrure et se trouva dans l'entrée de l'appartement. Devant lui était la porte de la salle à manger, où se trouvaient son père et cette femme, qu'il tremblait de voir. Il eut encore un moment d'hésitation, ne se sentant pas la force d'aller plus loin. Presque aussitôt la voix du commandant murmura :

—Oh ! malheureuse ! malheureuse !

Serge se précipita vers la porte ; mais, au même instant, un tour de clef fut donné en dedans. Serge, rassemblant toutes ses forces, se jeta sur un des battants, espérant le faire voler en éclat ; il essaya à deux reprises, mais sans y réussir. Et toujours il entendait le piétinement de la lutte, avec la respiration haletante de la femme et les exclamations farouches de son père :

—Ah ! coquine ! . . . . drôlesse !

Alors, il eut le courage de crier :

—Mais ouvrez moi donc ! Et arrêtez-vous ! Mon père !

La voix du commandant répondit :

—A moi, Serge ! . . . . A moi ! . . . . elle veut m'assassiner !

Serge secoua encore vainement cette porte ; puis il s'élança dans le couloir qui menait à sa chambre et, en faisant le tour de l'appartement, arriva devant l'autre porte de la salle à manger. Au moment où il mettait la main sur le bouton, il entendit qu'on donnait encore un tour de clef. Il appela :

—Mon père ! Mais ouvrez donc !

Il ne reçut pas de réponse. Saisissant une hache qui était suspendue au milieu d'un trophée, il s'élança et fit voler la porte en éclats, criant toujours :

—Mon père ! mon père !

La salle à manger était ouverte. Serge ne vit d'abord qu'une chose ; en face de lui, la porte, donnant sur l'entrée, qui allait être fermée avec fracas ; mais, avant qu'elle fut fermée, il eut le temps de distinguer une robe de couleur sombre qui disparaissait. Il cria :

—Ah ! arrêtez ! Ecoutez-moi !

Et il allait se précipiter à la poursuite de la femme qui fuyait, quand il trébucha et tomba sur le corps de son père. Au même instant, un violent parfum d'héliotrope lui montait à la tête, le parfum de la femme qui était là tout à l'heure et qui avait frappé son père. Serge se mit à genoux devant le commandant, oubliant tout à coup cette femme qui avait fui, et ne songeant plus qu'à rappeler son père à la vie. Le commandant était étendu de tout son long, à une petite distance de la porte d'entrée ; des flots de sang s'échappaient de trois blessures qu'il avait reçues dans la poitrine. Un large couteau, l'arme du crime, était resté plongé dans la région du cœur. Tandis que Serge prenait son père par dessous les épaules et essayait de le relever, le commandant balbutia en ouvrant les yeux :

—Ah ! . . . c'est toi . . . mon enfant . . .

Et, dans un dernier râle, il ajouta :

—C'est . . . c'est . . . cette malheureuse . . . Mon fils ! Mon cher fils ! . . . Adieu ! . . .

—Oh ! mon père !

—Adieu ! . . . La malheureuse ! . . .

Et le commandant retomba lourdement sur le plancher.

Il était mort !

Serge restait à genoux devant lui, ne pleurant pas encore, tellement saisi, qu'il ne comprenait plus. Les yeux fixés sur ce visage de mort, il se demandait s'il n'était pas en proie à quelque horrible cauchemar.

—Je rêve, ou je suis fou !

Air bout de quelques minutes, il alla retirer l'abat-jour de la lampe et examina tout ce qui l'entourait, en essayant de se souvenir. Il était parti si joyeux de sa maison de commerce, voyant tout un avenir de bonheur devant lui ! Et ses belles espérances s'évanouissaient ; son père, qu'il associait toujours à ses rêves de bonheur futur, son père était mort . . . On l'avait assassiné. Une femme l'avait frappé ; et il n'osait plus se demander quelle était cette femme. Il frémissait à la pensée que tout ce que son père avait dit à cette femme pouvait s'appliquer à Thérèse.

—Oh ! quelle horrible pensée !

Et, tandis qu'il réfléchissait à cette épouvantable situation, il ne songeait pas à appeler. Il regardait machinalement autour de lui. Toute la pièce était en désordre, tous les meubles déplacés, la table, les chaises. Si la lampe n'avait pas été posée sur le buffet, elle aurait sans doute été renversée dans la lutte. Auprès de cette lampe il vit une lettre ouverte ; il voulut la lire, mais il ne put pas : des larmes obscurcissaient ses yeux. Il la reposa. Alors seulement, il s'aperçut qu'il était couvert de sang, car, en touchant à cette lettre, il l'avait tachée avec ses mains. Près de la lettre, il vit aussi un gant, un long gant de femme.

Et, de nouveau, il sentit ce parfum violent qui emplissait toute la pièce. La femme s'était enfuie . . . Il l'avait entendue qui refermait la porte derrière elle . . . Il n'avait pas vu son visage ; il avait seulement distingué une robe sombre avec un froufrou de soie. Il revint s'agenouiller devant son père et le baisa au front. Il le sentit déjà glacé. Tout cela lui semblait horriblement long ; et cependant il ne s'était écoulé que quelques minutes depuis qu'il était rentré. Il ne bougeait plus, restant là, agenouillé, dans une

sorte d'hébètement, sa main sur le front de son père, et sanglotant avec des mouvements convulsifs. Il n'entendit pas la bonne, qui rentrait doucement, avec un panier de provisions, que son maître lui avait commandé d'aller chercher.

En revenant de son bureau, le vieux soldat avait dit à Julie :

— Il est probable que M. Serge va nous rapporter une bonne nouvelle ; vous ferez un petit dîner fin, ma fille.

Julie le savait bien, depuis trois ans qu'elle était au service des deux hommes ; elle savait d'autant mieux qu'on augmentait les appointements de son jeune maître le 31 mars, que, ce jour là, elle-même recevait une large gratification de Serge. Aussi n'avait-elle pas eu besoin des ordres du commandant pour préparer un repas de fête. Le dîner était prêt, là, dans sa cuisine, où il mijotait lentement ; et, si elle avait eu besoin de sortir au dernier moment, c'est qu'elle était allée prendre les primeurs que Chatriot lui avait mises en réserve. Elle entra dans sa cuisine en disant :

— M. Serge n'est donc pas revenu, que je n'entends rien ?

Et, tout en jetant un coup d'œil à son fourneau, elle ouvrait la boîte de fer-blanc du pâté de foie de canard ; elle rangeait une à une de magnifiques fraises, les premières qu'on mangerait cette année à la maison. Étonnée cependant de n'entendre aucun bruit, elle alla dans l'entrée, sa lampe à la main, et vit alors que la grande porte était ouverte.

— Ah ça ! mais il se passe quelque chose ici ! Monsieur ! . . .

Et elle se dirigeait vers la porte de la salle à manger, quand elle vit passer un filet de sang qui coulait lentement en dessous. Épouvantée, elle sortit de l'appartement et descendit jusqu'à la loge de la concierge.

— Qu'avez-vous, Julie ? dit celle-ci.

— Ah ! Je n'ai plus la force de respirer . . . Mais là haut . . . du sang ! . . . Il y a du sang qui coule de la salle à manger dans l'entrée . . .

Les deux femmes, prises d'un tremblement, se regardèrent avec effroi.

— Montons ! dit Julie . . .

— Non. Pas sans mon mari ! . . . C'est donc cela . . . J'ai entendu du bruit . . .

— Il y a longtemps ?

— A peine quelques minutes, aussitôt que M. Serge est revenu . . . Mais je vais prévenir mon mari, qui cause avec un sergent de ville.

La concierge alla à la porte de la maison. Julie essaya de remonter ; mais elle ne put gravir que quelques marches. Presque aussitôt, le concierge arrivait avec un sergent de ville.

— Ah ! montez. Messieurs, dit Julie.

— C'est que je n'en ai guère le droit, dit l'agent de la paix.

— Je vous assure qu'il a dû arriver un malheur . . . D'ailleurs, la porte est ouverte ! Mais, moi, je n'ose pas rentrer seule !

Après une courte hésitation, le gardien de la paix se décida ; et ils montèrent tous au quatrième étage. Ils s'arrêtèrent un peu sur le palier et écoutèrent.

— La porte était ouverte, comme vous le voyez là, dit Julie.

A ce moment Serge revenait un peu à lui. Son trouble se passait. Il songeait à appeler, à prévenir. Il prononça :

— Oh ! Mon Dieu ! mon Dieu !

Et cela, d'une voix si lamentable, que les deux hommes et les deux femmes qui l'entendirent en furent tout remués. Il se levait et allait sortir ; mais il regarda encore le cadavre de son père. Et la vue de ce couteau planté en pleine poitrine lui fit tant de mal que, spontanément, il se baissa et l'arracha. Le sergent de ville, ayant entendu des pas, s'avança et ouvrit la porte de la salle à manger, à la minute même où Serge tenait, dans ses mains, le couteau qui avait servi à tuer son père. Le concierge, sa femme et Julie restaient en arrière, épouvantés. Serge se détachait, tout sanglant dans la lumière de la lampe. Le gardien de la paix arma rapidement son revolver et mit Serge en joue.

— N'essayez pas de me résister, dit-il, car je ferais feu !

— Vous résister ? Et pourquoi ? demanda Serge en tremblant.

— Quand on a fait un mauvais coup, on est bien capable d'en faire un second.

— Qui ? . . . . . Moi ? . . . . . s'écria Serge, au comble de la stupefaction.

— Oui. Lâchez-moi ce couteau, et vivement !

Machinalement, Serge laissa tomber le couteau à terre. L'agent de la paix se rapprocha de Serge et lui mit la main au collet, tandis que Julie balbutiait :

— Le malheureux ! Il a tué son père !

## II

## PARRICIDE

Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis l'arrestation de Serge, et déjà une énorme foule se massait dans la rue de Rome, commentant avec vivacité ce crime épouvantable, dont on ne connaissait pas encore les détails. On ne savait bien sûrement qu'une chose, c'est qu'on avait surpris un fils tenant encore à la main le couteau avec lequel il avait frappé son malheureux père. On se montrait la porte de la maison, gardée par des agents ; puis, sur l'assurance que l'appartement, où avait été commis le crime, donnait sur la gare Saint Lazare, la plupart des curieux allaient jusqu'au pont de l'Europe et, par les ouvertures de la charpente de fer, cherchaient les fenêtres de cet appartement. Ce qui étonnait le plus vivement, c'est que l'assassin, disait-on, n'avait fait aucune tentative pour s'échapper, et qu'il attendait, avec la plus grande assurance, l'arrivée des magistrats, protestant hautement de son innocence.

On parlait aussi, mais plus vaguement, d'une femme qui s'était enfuie de la maison, à l'heure même où se commettait le meurtre, et dont un gardien de la paix avait pu suivre la trace.

— Quelque coquine, affirmait-on, qui l'aura aidé à assassiner son père !

Enfin les mauvais plaisants assuraient que cet homme devait être innocent, parce que sans cela, la police ne l'aurait pas arrêté : car on traversait une époque de crimes mystérieux, dont les auteurs restaient toujours inconnus. Tout à coup, une voiture fendit cette foule et s'arrêta devant la maison du crime. En même temps, le bruit se répandit comme une traînée de poudre :

— C'est le chef de la sûreté.

Un farceur s'écria !

— Cette fois, du moins, on ne pourra pas l'accuser d'arriver trop tard !

Boutade qui fut accueillie par un immense éclat de rire. Le chef de la sûreté, nommé depuis quelques mois, avait eu bien peu de chance jusque-là pour l'arrestation des criminels ; et c'était lui que les Parisiens, à tort ou à raison, rendaient responsable des lenteurs désespérantes de la police. Aussi, lorsque le commissaire de police du quartier était venu le prévenir, avait-il tout quitté pour commencer immédiatement son enquête. Pendant la route, le commissaire lui avait raconté ce qui s'était passé ; et le magistrat lui avait répondu joyeusement :

— Nous allons pousser, dès ce soir, notre enquête à fond. Et demain, quand le procureur de la République confiera l'affaire à un juge d'instruction..., l'instruction sera déjà faite.

Il était ravi de tenir enfin un criminel et se frottait les mains en réfléchissant à la manière dont il conduirait ses premiers interrogatoires. Dans le bas de la maison, il trouva le concierge, sa femme et la bonne, Julie, qui racontaient, pour la dixième fois, à un groupe d'agents, de quelle façon ils avaient découvert le cadavre.

— S'est-il passé quelque chose depuis tout à l'heure ? demanda le magistrat.

— Non, monsieur.

— Le prévenu est toujours là-haut ?

— Oui, monsieur, gardé par l'agent qui l'a arrêté.

— Et personne n'est monté ? demanda le commissaire de police.

— Non, monsieur. Vous trouverez toutes les choses exactement dans le même état que lorsque vous êtes parti.

— C'est bon.

Puis, se tournant vers les concierges et vers Julie, il ajouta :

— Veuillez nous suivre.

Arrivé au quatrième étage, le chef de la sûreté interrogea d'abord Julie :

— Vous étiez la bonne de la maison ?

— Oui, monsieur.

— Depuis combien de temps.

— Depuis trois ans.

Le magistrat fit dire à la bonne son nom de famille, Prestat, son âge, quarante ans ; puis il lui demanda de raconter ce qu'elle avait vu. Il voulait reconstituer toute la scène

de l'assassinat et celle qui l'avait suivie. Sur son ordre, un des agents ferma la porte de la salle à manger, pendant que Julie allait vers la porte de l'escalier de service.

— Quand je suis revenue, dit-elle, je n'ai d'abord rien remarqué, si ce n'est qu'on n'entendait aucun bruit. La porte de l'escalier de service était fermée comme d'habitude ; j'ai ouvert et me suis glissée doucement dans ma cuisine. L'entrée n'était pas éclairée.

— Et la grande porte ?

— Attendez !... Au bout d'une minute, je suis venue dans l'entrée, avec ma lampe ; et c'est alors seulement que j'ai vue la porte grande ouverte. Ça m'a étonnée. J'ai voulu pénétrer dans la salle à manger, où je n'entendais rien... Et j'ai aperçu ce filet de sang, que vous voyez là, et qui commence à se coaguler... Naturellement, j'ai eu peur. Je suis descendue comme une folle et j'ai demandé à la concierge de remonter avec moi... Elle est allée chercher son mari, qui est arrivé avec un gardien de la paix... Nous sommes remontés ici... Et nous avons entendu un soupir à vous fendre l'âme... Le gardien de la paix a ouvert la porte... Et nous avons vu M. Serge debout, auprès du cadavre de son père, tenant un couteau à la main.

Julie s'arrêta et porta son mouchoir à ses yeux.

— Et c'est tout ? fit le magistrat.

— Oui, Monsieur, c'est tout.

— Cependant on m'a assuré que vous aviez prononcé quelques paroles à ce moment-là ?

— Je ne me souviens pas bien, Monsieur.

— Eh bien, je vais aider votre mémoire ; vous avez dit : " Le malheureux, il a tué son père ! "

Julie ne répondant rien, le magistrat reprit sévèrement.

— Avez vous dit cela, oui ou non ?

La pauvre fille balbutia en pleurant :

— C'est vrai, Monsieur, j'ai dit cela ; mais ce sont de mauvaises paroles que j'ai prononcées sans savoir... je n'ai pas vu autre chose que ce que je vous ai raconté... Je ne puis donc pas dire qui a tué mon maître.

— Pardon, Mademoiselle. J'admets très bien l'exactitude de votre déposition ; elle est d'ailleurs fort naturelle. Mais, si vous avez prononcé ces paroles, c'est parce que vous croyiez Serge Morain capable d'avoir tué son père. Voulez-vous me dire les raisons qui vous font croire cela ?

Julie leva ses yeux étonnés sur le magistrat, qui continua d'une voix ferme :

Pour que cette accusation ait été si promptement et si nettement formulée par vous, il faut que l'idée d'un pareil crime se soit déjà présentée à votre esprit...

— Jamais, Monsieur ! M. Serge aimait trop son père !

— Soit ! Mais n'existait-il entre eux aucun motif de désunion ?

— S'il en existait, Monsieur, ce n'est pas ce soir que leur querelle aurait éclaté !

— Mais si leur querelle, comme vous le dites vous-même, avait éclaté, quelle en serait la cause ?

— Je ne sais pas, moi ! fit Julie avec un mouvement d'hésitation ; je n'avais pas l'habitude d'écouter aux portes, pour surprendre les secrets de mes maîtres.

Le magistrat fixa sur elle un regard sévère et déclama :

— Vos réponses pleines de réticences me prouvent que vous en savez plus long que vous ne voulez dire. J'ai le droit de vous demander la vérité tout entière.—Quels étaient leurs amis ?

Julie hésita un peu ; mais elle n'osa pas refuser de répondre :

— Ils n'avaient guère d'amis, monsieur, pas plus que de famille. Il vivait l'un pour l'autre. Et je n'ai jamais vu ici que M. Claude Garancier, qui est un ami de collègue de M. Serge, sa mère, madame Garancier, et mademoiselle Thérèse Garancier.

Elle prononça ce dernier nom d'une voix si troublée que le magistrat devina aisément qu'il tenait une piste.

— Quelle âge a cette demoiselle ?

— Vingt ans, Monsieur.

— Et, naturellement, M. Serge lui faisait la cour ?

Ce fut en un souffle que Julie répondit :

— Oui, monsieur.

— Et, naturellement encore, continua le chef de la sûreté, son père s'opposait à ce mariage ?

La pauvre Julie se demandait comment le magistrat pouvait savoir toutes ces choses. Esprit simple et naïf, elle ne se rendait pas compte que son attitude hésitante suffisait à les faire deviner. Le chef de la sûreté reprit :

— Il y a combien de temps que M. Serge a demandé à son père la permission d'épouser mademoiselle Garancier ?

— Un an, Monsieur, lorsque les appointements de M. Serge ont été portés à quatre mille francs.

— Que s'est-il passé alors entre le père et le fils ?

Julie ne répondit rien.

— Il y a eu une discussion entre eux ?

— Oui, monsieur.

— Violente ?

— Oh ! non. M. Serge respectait trop son père pour s'oublier . . .

— Et, depuis cette époque, madame et mademoiselle Garancier sont venues moins souvent ici ?

— Oui. Beaucoup moins ; mais elles venaient tout de même, parce que M. Morain disait qu'il leur donnerait son autorisation lorsque la position de M. Serge serait plus belle. Et puis, M. Claude est l'ami intime de M. Serge ; ils s'aiment comme deux frères.

Le magistrat eut un sourire de satisfaction : il avait appris en quelques minutes tout ce qu'il voulait ; il pouvait maintenant continuer plus spécialement l'examen de ce drame dont il connaissait, ou du moins dont il croyait bien connaître les principaux acteurs.

— Faites venir la concierge, dit-il.

— Me voici, Monsieur, fit la grosse femme en s'avançant.

— Elle déclara quelle s'appelait Michu, qu'elle avait cinquante ans et qu'elle était dans la maison depuis deux ans seulement ; puis elle raconta :

— Tous les jours, M. Serge, quand il rentre, regarde s'il n'a rien dans son casier. Aujourd'hui il est passé si vite, que j'ai à peine eu le temps de le reconnaître. Et, deux minutes après, j'ai entendu un peu de bruit en haut . . .

— Avez-vous distingué quelques paroles ?

— Oh ! non, monsieur. Très peu de chose, comme des meubles qu'on remue . . . Et alors, un vacarme de portes fermées violemment . . . Des pas dégringolant dans l'escalier de service . . . Enfin, une femme est passée devant ma loge comme un coup de vent ! . . .

— Vous l'avez reconnue ?

— Non, monsieur !

— Vous avez dû remarquer quelque détail dans sa démarche, dans sa toilette ? . . . . . Voyons ! Souvenez-vous !

— Oh ! c'est bien inutile ! Je vous dis que je n'ai rien remarqué. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'elle avait une robe, ou plutôt un grand manteau de couleur sombre.

— Était-elle de la taille de mademoiselle Garancier ?

— Ca, je n'en sais rien. Et, juste à ce moment, je vis mon mari, qui rentrait du chemin de fer où il est employé, causant avec un gardien de la paix. Une minute après, mademoiselle Julie est descendue ; et les choses se sont exactement passées comme elle vous l'a raconté.

Le chef de la sûreté interrogea ensuite le concierge, qui confirma simplement le récit de sa femme.

— J'ai bien aperçu cette femme, dit-il, qui fuyait vers le boulevard extérieur, et un agent qui courait après elle. Son camarade, me voyant entrer dans la maison, m'a demandé si je savais quelque chose . . . Et je lui ai répondu, comme je vous réponds, c'est que je ne sais rien.

— Vous avez bien dû remarquer un détail quelconque ? . . . Par exemple, la couleur des cheveux ?

— Non, Monsieur, puisqu'elle avait la tête enveloppée dans quelque chose de noir. Et ce qu'elle courait ! . . .

— Oh ! oui, elle courait ! fit rageusement un gardien. Et ce que ça me fait enrager de ne pas l'avoir pincée !

Le magistrat se tourna vers lui :

— C'est vous qui étiez de service, rue de Rome ?

— Oui, Monsieur. Nous nous promenions, avec mon camarade, et nous étions juste devant le numéro 66, quand cette femme est sortie et a passé devant nous. Nous étions

encore tout saisis, qu'elle avait une avance de dix mètres. Je dis à mon camarade : " Entre là . . . Il a dû s'y passer quelque chose ! " Et je m'élançai. Mais la matinée courait ! J'aurais bien regagné l'avance, si elle avait filé droit ; mais, comme le tramway de la Villette arrivait, elle tourne, se faufile derrière une voiture . . . Et impossible de savoir ce qu'elle est devenue !

—Bon. Vous allez descendre ; vous suivrez exactement le même chemin . . . Et si, par hasard, cette femme a laissé tombé quelque chose en courant, peut-être le retrouverez-vous ? Allez ! . . . Et maintenant, je vais interroger le prévenu.

Le chef de la sûreté et le commissaire de police se dirigèrent vers la chambre où Serge était gardé à vue. Accroupi sur un fauteuil, les yeux à terre, le jeune homme ne leva même pas la tête, quand les magistrats arrivèrent devant lui, il fallut que le chef de la sûreté l'interrogeât :

—Vous êtes bien M. Serge Morain ?

Alors, il fixa un regard hébété sur les hommes qui entraient et répondit doucement :

—Oui . . . Que me voulez-vous ?

Depuis le moment où on l'avait arrêté, il était resté dans cette pièce, n'opposant aucune résistance. Il avait dit seulement au commissaire :

—Faites vite votre enquête, Monsieur, que cette épouvantable erreur s'explique, et que je puisse pleurer mon père tranquillement.

Son attitude frappa vivement le chef de la sûreté, qui l'examina encore quelques instants, avant de commencer son interrogatoire. Puis il lui posa les questions d'usage et demanda simplement :

—Racontez-moi ce qui c'est passé ?

—Ce qui s'est passé ? fit Serge, en tressaillant. Hélas ! monsieur, je ne le sais pas . . . Mon père est mort, c'est tout ce que je peux vous dire.

—Et, selon vous, qui l'a tué ?

—Une . . .

Serge s'arrêta ; il n'osait pas prononcer ces deux mots : " Une femme."

Le magistrat attendit un peu ; et, comme Serge ne disait rien :

—J'aime mieux vous dire tout de suite que nous savons exactement qu'elle était votre situation vis-à-vis de votre père. Votre père s'étant opposé à votre mariage avec mademoiselle Thérèse Garancier, il en était résulté entre vous deux, une hostilité sourde . . .

—D'abord, Monsieur, il n'y a jamais eu de querelle entre mon père et moi. Et, en outre je n'ai pas vu mon père ce soir.

—Vraiment ? . . . Alors comment se fait-il qu'on vous ait surpris, tenant à la main le poignard avec lequel il a été frappé ?

—Mais simplement parce que je l'ai enlevé de sa poitrine.

—Vous prétendez donc que ce n'est pas vous qui l'avez frappé ?

—Moi ? . . . Oh ! mon Dieu ?

—Alors, qui soupçonnez-vous ?

—Je . . . ne sais pas . . .

—Cependant, vous vous êtes trouvé dans cet appartement avec une femme. Quelle est cette femme ?

—Je ne l'ai pas vue !

—Il est impossible que vous ne l'avez pas vue. Elle était certainement ici quand vous êtes arrivé.

—En effet, Monsieur, dit Serge, en surmontant son émotion, il y avait une femme qui causait avec mon père, lorsque je suis rentré.

—Et vous prétendez ne l'avoir même pas aperçue ?

—Je suis resté d'abord quelques instants sur le palier.

—Pourquoi ?

—Parce que j'avais cru reconnaître . . .

Et Serge s'arrêta encore. Le magistrat dit froidement :

—Vous aviez cru connaître la voix de mademoiselle Garancier !

—Non, non ! s'écria Serge énergiquement.

Et, à voix basse, il ajouta :

—Ce serait trop affreux !

—J'admets que vous avez attendu quelques instants ; mais quand vous êtes entré ? . . .

—Je me suis décidé à ouvrir la porte, parce que j'ai entendu le bruit d'une discussion . . .



—Alors, vous avez dû reconnaître la voix de la femme ?

—Non. Je n'entendais que la voix de mon père, qui appelait au secours. Je me suis précipité ; la porte de la salle à manger a été fermée en dedans .. J'ai fait le tour de l'appartement pour arriver à l'autre porte ; et, à l'aide d'une hache, je l'ai brisée...

—A ce moment, vous avez dû voir la femme qui était avec votre père ?

—Non, Monsieur... Elle s'enfuyait par la porte qui était en face... J'ai voulu la poursuivre... Je suis tombé.

—Tout cela est fort bien imaginé ! dit gouailleusement le magistrat. Je parie que vous allez nous affirmer que vous êtes tombé sur le cadavre de votre père... Et c'est évidemment pour cela que vos vêtements sont ensanglantés ?

—Mais c'est la vérité, Monsieur !

—Et, sachant que cette femme venait de tuer votre père, vous l'avez laissée s'échapper ?... L'idée ne vous est pas venue de vous élancer à sa poursuite ?... Un seul cri poussé par vous, et cette femme aurait été arrêtée !

Serge répliqua tristement :

—Si vous avez encore votre père, Monsieur, et que vous le perdiez d'une façon aussi cruelle, vous comprendrez que, dans ces moments-là, on ne songe pas à la vengeance... On est tout à sa douleur !

De grosses larmes coulèrent de ses yeux. Le chef de la sûreté pensa :

—Si ce gaillard-là n'est pas innocent, il joue rudement bien la comédie !

Puis il dit brutalement :

—Tenez ! Mieux vaut avouer tout de suite ! Dites-nous toute la vérité.... Et, plus tard, le tribunal vous tiendra compte de vos aveux....

—Mes aveux ?...

Le magistrat haussa les épaules :

—Bon, bon ! Vous voulez essayer de lutter avec nous ?... Eh bien, moi, je vais vous dire ce qui s'est passé ici.

Pour la première fois, Serge eut un mouvement de colère : est ce qu'on allait porter sérieusement contre lui une aussi horrible accusation ?

—Il y avait réellement une femme avec votre père, continua le magistrat, cela je le crois. Vous refusez de nous dire quelle était cette femme, mais nous la retrouverons, je l'espère, dès ce soir. Quand vous êtes arrivé devant votre père, la discussion avait déjà éclaté.... Vous avez naturellement pris parti pour cette femme contre votre père. Et votre père, voulant se défendre contre vous deux, aura essayé de s'enfermer dans la salle à manger. C'est alors que vous avez brisé l'une des portes avec votre hache....

—Mais enfin, dit Serge, essayant de ne pas perdre son calme, pourquoi aurais-je tué mon père ? On ne commet pas un forfait aussi épouvantable sans motif....

—Votre père ne s'opposait-il pas à l'accomplissement du plus cher de vos désirs ?

—J'arrivais avec la nouvelle d'une amélioration importante dans ma situation, et cela aurait vaincu toutes les hésitations de mon père....

—Vous aviez peut-être d'autres motifs pour désirer sa mort.

Un long frisson secoua Serge. On l'accusait réellement ! On s'imaginait sérieusement qu'il était capable d'avoir tué cet homme qu'il aimait si respectueusement, si passionnément... Et tout ce qu'il disait pour se défendre, on ne le croyait pas.... Lui, qui était si fier d'entourer la vieillesse de son père, on allait l'appeler *paricide* ! Le chef de la sûreté disait, en se dirigeant vers la salle à manger :

—Venez ! Nous verrons si vous mentirez aussi audacieusement devant le cadavre de votre victime !

### III

#### LA MÈCHE D'OR

Entre la chambre de Serge et la salle à manger, il y avait un petit salon, tout garni, comme la salle à manger, de trophées d'armes. Le chef de la sûreté, qui marchait, précédé d'un agent, tenant une lampe, s'arrêta devant le trophée, d'où Serge avait arraché la hache avec laquelle il avait brisé la porte. Les clous, qui servaient à tenir l'arme, étaient tombés, et on voyait les deux petits trous d'où s'échappait encore de la poussière de plâtre.

—Il est clair, dit le magistrat que l'arme a été enlevée d'ici dans un moment de lutte.

Puis il examina la porte : un des battants tenait encore ; mais les charnières en étaient presque complètement enlevées. L'autre battant était à terre en morceaux.

— Un rude coup ! dit le chef de la sûreté, en passant sans rien déranger.

Serge était arrivé sur le seuil de la salle à manger. Il hésita ; puis il fit un effort et pénétra dans la pièce : mais, dès qu'il eut aperçu le corps rigide de son père, il bondit en arrière et resta collé contre le mur. Les magistrats échangèrent des regards qui signifiaient :

— Il perd son assurance.

Le commissaire, s'adressant à un brigadier, dit :

— Demandez à la bonne de nous allumer toutes les lampes qui sont dans la maison ; nous avons besoin d'y voir comme en plein jour.

La lampe, qui avait éclairé le crime, était toujours sur le buffet, à côté de l'abat-jour.

— Mais comment n'a-t-on pas fait prévenir un médecin ? interrogea le chef de la sûreté.

— Pardon, Monsieur, répliqua le commissaire. J'ai donné les ordres nécessaires : on est déjà allé chez deux médecins sans les trouver ; mais nous en aurons certainement un dans quelques instants.

Cinq minutes après, Julie donnait les lampes à un agent, mais sans oser pénétrer dans la pièce. Serge était toujours au fond, fixant un regard vitreux sur le cadavre de son père, dont le visage maintenant, dans sa blancheur cadavérique, avait une terrible expression de sévérité.

— Habituellement, dit le chef de la sûreté, la table devait être au milieu de la pièce ?

— Oui . . . oui, Monsieur, balbutia Serge.

— Et c'est dans la lutte qu'on la déplacée ?

Serge ne disant rien, le magistrat répéta sa question :

— Je vous demande si c'est dans la lutte qu'on l'a déplacée.

— Sans doute, Monsieur ; mais je ne le sais pas.

— En effet, vous prétendez n'avoir rien vu. Alors, pour suivre votre version, qu'avez-vous fait, lorsque vous avez vu cette femme s'enfuir ?

Serge eut encore un mouvement instinctif d'indignation ; mais, en songeant à l'épouvantable accusation qui pesait sur lui, il eut le courage de se dominer pour se défendre avec le calme nécessaire.

— Je vous ai dit, Monsieur, que j'avais trébuché sur le corps de mon père . . . Je m'étais élancé à la poursuite de cette malheureuse . . . J'avais vu sa robe disparaître derrière la porte . . . Et, en même temps j'ai senti un violent parfum d'héliotrope . . .

Le magistrat sourit en disant :

— Vous aviez l'esprit bien calme pour remarquer une chose aussi peu importante dans un moment aussi pénible pour vous.

— Qui sait, dit Serge, si ce n'est pas ce dékai de peu d'importance qui permettra de découvrir la criminelle ?

— Je vous ferai observer, en tout cas, que ce parfum a disparu . . .

— Il s'est évaporé ; mais, toute ma vie, il me semblera que je l'ai dans la tête.

— Votre père a bien dû prononcer quelques paroles avant de mourir ?

— Non. Il n'a dit que ces mots :

“ C'est cette malheureuse ! ”

— Et, après cela, comment se fait-il que vous n'avez pas poussé un seul cri ?

— Je vous l'ai dit, Monsieur, j'étais comme fou . . . Je m'imaginai que je rêvais . . . Voir mort, à mes pieds, ce père que j'aimais tant et qui m'avait consacré toute sa vie ! . . . O mon père ! mon père ! C'est moi qu'on accuse de t'avoir frappé ! . . . Moi qui aurais donné ma vie avec joie pour préserver la tienne !

Serge, se dégageant des deux gardiens placés auprès de lui, vint se jeter à genoux devant le cadavre. Pendant ce temps le chef de la sûreté se baissait pour ramasser la hache ; mais, avec ce soin méticuleux qui distingue aujourd'hui les enquêtes de la justice — soin dont les résultats sont, hélas ! si peu brillants — avant de relever l'arme, il marqua au crayon rouge l'emplacement exact qu'elle occupait sur le plancher. Après l'avoir regardée, il dit :

— N'est-ce pas une arme étrangère ?

— Si, répondit Serge ; c'est une hache que mon père avait dérobée, pendant sa captivité en Allemagne, et grâce à laquelle il a pu briser la porte de la forteresse où il était interné.

Ce souvenir de l'acte héroïque du commandant fit frissonner tout le monde ; car on savait qu'après s'être évadé d'Allemagne, il avait regagné l'armée de la Loire, où il s'était battu comme un lion.

—Et c'est avec cette hache, dit le chef de la sûreté, que vous avez renversé la porte, derrière laquelle votre père se défendait aujourd'hui ?

—C'était pour voler à son secours !

Le magistrat haussa les épaules et continua l'examen de la pièce. Le commandant Morain était un grand amateur d'armes ; il en avait littéralement tapissé sa salle à manger. Presque toutes étaient des armes militaires, anciennes ou récentes ; mais un des panneaux étaient garni d'armes de fantaisie, des armes de chasse. En regardant ce dernier panneau, le chef de la sûreté vit qu'un clou avait été arraché comme dans le salon. Il se rapprocha de Serge, et lui tapant sur l'épaule :

—Est-ce que ces armes étaient à votre père ?

Serge regarda et répondit :

—Non, ce trophée est composé de mes armes de chasse.

—Fort bien. Remarquez qu'il manque une arme au milieu : un couteau, sans doute ? Serge tressaillit et instinctivement baissa les yeux sur le couteau ensanglanté qui était tombé près du cadavre.

—Vous connaissez peut-être ce couteau ? fit railleusement le magistrat.

—Oui... oui... murmura Serge. C'est le mien.

—Ah ! vous l'avouez ?

—Pourquoi ne dirais-je pas ce qui est la vérité ?

—Cela confirme toutes nos présomptions. Et, vraiment, je me demande comment vous osez nier encore, alors qu'on, vous a surpris tenant à la main l'arme du crime... et que cette arme est à vous !

Serge eut un éblouissement :

—Sans doute, dit-il, cette femme aura arraché ce couteau pendant la discussion... Elle aura eu un moment de folie...

—Mais vous raisonnez fort bien, dit froidement le magistrat. Seulement, vous me permettrez de croire que l'arme a été prise par vous, dans la trophée, et non par la femme... Est-ce qu'une femme aurait eu la force de donner des coups aussi violents ? Votre père aura fui devant vous... Il y a des chaises renversées dans le couloir, dans votre chambre... Vous le suiviez... Il est revenu dans la salle à manger, il a essayé de se barricader... Vous avez enfoncé la porte... Et vous l'avez frappé.

—Une dernière fois, Monsieur, je vous jure que je suis innocent ! Dois-je vous répéter que je n'avais aucun motif de désirer la mort de mon pauvre père ?... Je vous jure que mon père m'avait promis de ne plus s'opposer à mon mariage lorsque mes appointements s'élevaient à cinq mille francs ! Eh bien, non seulement j'avais atteint ce chiffre, mais je dois être intéressé, l'année prochaine, dans les affaires de la maison Gauchois, Perrin et Cie...

—Mais justement, si vous avez annoncé cette nouvelle à votre père et si, malgré cela votre père s'est opposé à la réalisation de vos désirs, dans un accès de colère folle, vous l'avez frappé... Tout cela concorde.

Serge eut un geste de désespoir, tandis que le magistrat continuait :

—Et, d'ailleurs, je le répète, il doit exister d'autres motifs... que nous découvrirons sans doute avant peu.

Méthodiquement, il poursuivait l'examen de la pièce ; il arriva devant le buffet. En touchant l'abat-jour de la lampe, il aperçut le gant de femme et la lettre tachée de sang.

—Ah ! voici déjà un gant qui va nous mettre sur les traces de la femme, dit-il avec satisfaction.

Il chercha encore sur le buffet :

—Je ne vois pas l'autre gant... Serait-il tombé quelque part dans la pièce ?

Tous les agents cherchèrent, dans la salle à manger ainsi que dans l'entrée, dans les autres pièces, dans l'escalier de service. On ne trouva rien. Le chef de la sûreté dit :

—Bon. Nous nous occuperons de ce gant tout à l'heure. En attendant, voyons cette lettre.

Il prit d'abord l'enveloppe qui portait le numéro de la distribution de trois heures et demie à cinq heures. Elle était adressée à :

STANISLAS FOURMONT

(Personnelle)

notaire  
rue d'Antin, 22

Monsieur !

Monsieur LOUIS MORAIN

Commandant en retraite

Paris. — rue de Rome, n° 66

Le magistrat prononça :

— Je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez lu cette lettre : elle est tachée de sang ; vous l'avez donc eue entre les mains.

Serge s'écria violemment :

— Non, non ! Je me rappelle. . . . . Je ne songeais plus à cette lettre. . . . . Mais, en ce moment, cela revient à mon esprit : oui, j'ai vu ce gant, et j'ai vu cette lettre. . . . . Je l'ai même ouverte, mais, je l'ai repliée sans la lire. . . . . Mes yeux étaient obscurcis par les larmes. . . . .

— Ne vous donnez donc pas tant de peine pour mentir. Dites-moi plutôt si vous connaissez M. Stanislas Fourmont.

— Je ne le connais pas personnellement ; mais je sais que c'est un notaire.

— Comment savez-vous cela ?

— Je le sais, parce que mon meilleur ami, Claude Garancier, travaille dans son étude.

— Et vous prétendez toujours ne pas connaître le contenu de cette lettre ?

— Je vous le jure !

— Eh bien, moi, je crois que, non seulement vous le connaissez, mais que vous l'avez connu avant votre père, à qui cependant la lettre était adressée. . . . . D'ailleurs, je vais vous la lire. Et je suis persuadé que nous trouverons là le motif secret qui a causé la mort du commandant Morain.

Le magistrat lut à haute voix :

“ Monsieur,

“ Je viens de recevoir d'un de mes confrères de province, Me Jean Loubens, de Bayonne, une nouvelle très importante, qui vous concerne. Il s'agit du testament de votre frère, M. Paul Morain, qui dirigeait, à Baltimore, une importante fabrique de tissus, et qui est mort tout récemment, dans des circonstances que j'aurai l'honneur de vous expliquer. Ce testament, d'une valeur considérable, est entièrement fait en votre faveur ; et c'est moi que votre frère, désirant confier ses volontés à un notaire parisien, a choisi comme son exécuteur testamentaire. Si ce petit mot vous arrive à temps, vous pourrez passer dès ce soir à mon bureau, où je suis jusqu'à six heures. Sinon, je me mettrai demain à votre disposition, à l'heure qui vous conviendra le mieux.

“ Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

“ STANISLAS FOURMONT. ”

Serge était stupéfait. Il savait bien qu'il avait un oncle en Amérique ; mais il y avait tant d'années qu'on n'avait reçu aucune nouvelle de lui ! . . . . .

Le chef de la sûreté reprit :

— Avant de tirer des conséquences logiques de cette lettre, il est nécessaire, que nous connaissions la teneur exacte du testament :

Et il ordonna aussitôt à un de ses agents :

— Vous allez vous rendre immédiatement chez M. Stanislas Fourmont, notaire, rue d'Antin, numéro 22. Vous lui expliquerez brièvement de quoi il s'agit, et vous lui direz qu'il est du plus grand intérêt pour la justice, de connaître, sans tarder, les termes de ce testament. Si donc il pouvait se déranger et venir ici même nous renseigner, pendant que nous terminons cette première enquête, je lui en serais très reconnaissant. C'est une démarche irrégulière ; mais un officier ministériel ne refusera certainement pas de prêter son aide à la loi. Allez et revenez vite.

Tandis que l'agent descendait, un autre arrivait au quatrième étage en courant ; c'était celui que le chef de la sûreté avait envoyé au dehors pour rechercher les traces de la femme inconnue.

—Eh bien, lui demanda anxieusement le magistrat, avez-vous découvert quelque chose ?  
L'agent s'avança et dit d'un ton joyeux :

—Je crois bien que oui, monsieur le chef de la sûreté.

Et il enleva, de dessous sa pélerine, un gant de femme, en continuant :

—Voici la chose. D'abord, j'ai cru que je ne retrouverais rien, à cause de cette foule qui encombre toute la rue de Rome... En supposant que la femme ait laissé tomber quelque chose là, il sera impossible de remettre la main dessus ; ça aura été entraîné... Mais je suis allé plus loin, à un endroit que la foule ne peut pas couvrir, à cause du passage des tramways. Eh bien, à l'endroit même où les tramways se croisent, entre les deux voies, il y avait ce gant... On a déjà piétiné dessus, ce qui prouve bien qu'il était tombé là depuis quelques instants, peut être une heure ! Je l'ai ramassé, je l'ai approché d'un bec de gaz... Je sentais qu'il était mouillé... Cela fait une tache sur la main... Voyez !

En même temps l'agent étendit sa main qui était tachée de rouge.

Du sang ! murmurèrent les assistants.

Le chef de la sûreté déclara :

—Voilà une preuve indiscutable que la femme, qui s'est enfuie de cette maison a pris part au crime.

Il posa le gant ensanglanté sur la table, auprès de l'autre, et les compara ; il ajouta :

—La femme qui est venue connaissait sûrement la victime, puisqu'elle avait déposé un de ses gants sur le buffet, auprès de la lettre de M. Fourmont. Remarquez que c'est le gant de la main droite ; elle avait conservé sa main gauche gantée. Dans la lutte, du sang est tombé sur cette main ; et, une fois dehors, la femme s'apercevant que son gant était taché, l'aura jeté. Voilà un détail nettement établi.

Il retourna les gants et constata qu'ils avaient été achetés au *Printemps*.

—C'est déjà quelque chose, dit-il ; mais il nous faudrait d'autres détails sur la toilette de cette femme, puisque M. Serge Morain refuse de nous en donner, lui qui l'a vue !

Malgré la perfidie de cette phrase, Serge eut le courage de répondre :

—Je ne puis vous donner qu'un détail, Monsieur, mais vous le donner bien sûrement : cette femme portait un robe de de soie. J'ai parfaitement distingué le frou-frou de la soie.

Il était heureux de révéler cet indice. Thérèse n'avait pas de robe de soie. Le magistrat dit à l'agent.

—Voyons ! c'est vous qui, mieux que personne, pouvez nous renseigner. Rassemblez bien vos souvenirs...

L'agent est un geste d'hésitation :

—Ce détail de la robe de soie, par exemple vous a-t-il frappé ?

L'agent réfléchit, puis dit gravement :

—Là-dessus, Monsieur, il m'est impossible de vous répondre. Cette femme allait si vite !... Elle semblait voler sur la terre... D'ailleurs, c'est cela qui nous a mis en éveil... Si elle avait passé tout naturellement, je ne l'aurais pas suivie. C'est bien possible qu'elle eût une robe de soie, mais je n'en sais rien.

—N'avait-elle pas un chapeau ?

—Je n'en sais rien. Elle avait peut-être un chapeau sous sa mantille ; mais je ne l'ai pas distingué.

—Alors elle avait une mantille sur la tête ?

—Je crois bien que oui.

—Qu'on me fasse venir le concierge !

Le concierge fut appelé, et le magistrat lui demanda :

Avez-vous remarqué ce que cette femme avait sur la tête ?

—Je vous l'ai dit, Monsieur, quelque chose de noir, qui la cachait entièrement, puisque je n'ai même pas vu la couleur de ses cheveux.

—Une mantille ?

—Ma foi non ; ça m'a plutôt fait l'effet d'un fichu de laine... Bref, je ne peux rien dire de certain à ce sujet. C'était noir, voilà tout !

—Bon. Retirez vous.

En ce moment, un agent demanda, du palier :

—Voici le médecin ? Faut-il le faire entrer ?

—Mais naturellement ; nous l'attendons avec impatience !

Le médecin, après avoir salué froidement tous ces gens, se pencha sur le cadavre, en disant :

—Que me veut-on ? . . . Cet homme est mort . . .

Le magistrat déclara solennellement :

—En attendant l'autopsie, qui aura lieu à la Morgue, nous avons besoin de vos constatations, pour savoir immédiatement comment cet homme est mort.

— Cela me semble trop clair ; trois blessures dans la poitrine . . . et une d'elles dans la région du cœur . . .

—Faites avec ce couteau, n'est-ce pas ? demanda le chef de la sûreté, en présentant le couteau de chasse.

—Mon bon Monsieur, répliqua le docteur tranquillement, vous avez des médecins judiciaires qui établiront si c'est avec ce couteau ou avec un autre que ce malheureux a été frappé. Moi, je ne fais pas de médecine légale ; et je me contenterai de vous dire qu'il y a une blessure, une solide blessure, même, à la place du cœur . . . Voilà tout.

En même temps, il se baissait et remuait le cadavre pour bien l'étendre sur le dos afin d'ouvrir ses vêtements.

—Pensez-vous que ces blessures aient pu être faites par une femme ?

Le médecin haussa les épaules :

—Vous me posez une question à laquelle il m'est impossible de répondre. Il y a trois blessures . . . Voilà tout ce que je peux vous dire . . .

Tout en parlant, il avait disposé le cadavre, les bras un peu écartés du corps, comme on les place dans les amphithéâtres. On vit alors la main droite qui jusque-là était restée cachée en dessous. Le médecin relevait le bras droit, pour chercher s'il n'y avait aucune autre trace de blessure. Le poing était fermé.

—Tiens ! Il a quelque chose dans la main, s'écria le docteur.

Et il voulut l'ouvrir ; mais il ne put pas d'abord. Un des agents posa une lampe sur le plancher ; et tous les assistants virent, de chaque côté de la main, les bouts d'une mèche de cheveux . . .

—Voilà qui va singulièrement nous aider ! s'écria le chef de la sûreté avec une joie cruelle.

Serge fit comme tous les assistants : il regarda cette mèche de cheveux, dont il reconnut bien vite la belle couleur dorée . . . Cette mèche avait été arrachée par son père dans la lutte suprême . . .

Et il chancela quand le magistrat lui posa cette question :

—Monsieur Serge Morain, pourriez-vous me dire quelle est la couleur des cheveux de mademoiselle Thérèse Garancier ?

#### IV

##### UN BEL HÉRITAGE

Serge restait immobile, les yeux fixés sur cette mèche d'or, ne sachant que répondre.

—Vous nous avez déclaré que vous aimiez mademoiselle Garancier, continua le magistrat. Je suis donc bien certain que vous devez avoir quelques cheveux à elle. Entre amoureux, c'est le premier cadeau qu'on se fasse . . .

En même temps, le chef de la sûreté s'approchait de Serge et, tranquillement, mettait la main sur la chaîne de montre. Instinctivement, le jeune homme voulut le repousser, l'empêcher de saisir son médaillon ; mais deux agents lui prirent les bras, tandis que le magistrat disait :

—Allons ! Je parie qu'il y a des cheveux de mademoiselle Garancier dans ce médaillon.

Le médecin était parvenu à écarter les doigts de la main droite, et il en enlevait une belle mèche de cheveux dorés, qu'il posa sur la table. Le chef de la sûreté, ayant ouvert le médaillon, y trouva, d'un côté le portrait du commandant Morain, de l'autre une photographie de jeune fille.

—Joli rapprochement ! fit-il.

Et, entre les deux, une toute petite mèche de cheveux.

—C'est bien peu de chose, pour comparer, dit-il.

Il mit cette petite mèche, qui était nouée par un ruban bleu, sur la mèche trouvée dans la main de mort.

—C'est bien la même nuance, dit-il. Cela se confond.

Le médecin, un galant homme qui comprenait la cruauté de cette scène, déclara :

—Ce n'est pas avec une aussi petite mèche de cheveux qu'on pourra faire une expérience. La nuance est la même, c'est vrai ; mais la composition peut ne pas être la même. . . . seul, un chimiste aurait le droit d'affirmer cela.

—Aussi remettons nous tout cela au fameux chimiste, M. Krutz, avec une nouvelle mèche que nous couperons sur la tête de Mademoiselle Garancier. . . Et la science décidera.

Serge tressaillit en murmurant :

—Oh ! c'est épouvantable !

Presque aussitôt, on entendit des pas dans l'escalier ; et le brigadier entra dans la pièce en disant :

—Voici le notaire !

Maître Stanislas Fourmont arrivait plus lentement. Ces quatre étages lui semblaient terriblement hauts. Vers le troisième, il s'était arrêté un peu pour souffler ; et il avait prononcé cette bonne phrase d'égoïste :

—Je ne comprends pas qu'on habite aussi haut. C'est ridicule !

Enfin, il eut le courage de gravir le quatrième étage ; et son petit ventre d'homme heureux apparut à la porte de la salle à manger, précédant sa petite personne replète et son visage de gourmand et de jouisseur. A la vue du cadavre, il fit un léger bond en arrière et dit :

—On ne devrait pas laisser ces choses-là sur le passage des honnêtes gens. . . . Ça suffit pour troubler une digestion,

Le chef de la sûreté lui adressa gracieusement la parole :

—Veuillez m'excuser, Monsieur, si j'ai pris la liberté de vous demander de venir ici immédiatement ; mais il s'agissait de choses graves, que vous pouvez éclaircir en quelques mots. . . .

—Mon Dieu ! dit le notaire, avec dignité, je suis venu parce que votre agent m'a parlé de l'intérêt supérieur de la justice. . . . Mais, si je puis vous donner quelques explications, je ne vous cache pas que je préférerais vous les donner dans une autre pièce. . . . j'aime l'ordre et le calme. . . .

—Soit ! Nous allons passer dans le salon. Qu'on y porte des lumières !

Le médecin profita du moment de trouble qui suivit pour s'esquiver.

Pendant qu'on s'installait dans le salon, le magistrat expliquait au notaire tout ce qui s'était passé. Il termina par ces mots :

—Je ne m'étais rendu ici que dans le but de faire une enquête sommaire ; et il s'est trouvé que tous ou presque tous les éléments de l'enquête étaient réunis ici même. Et, pour que nous connaissions entièrement le fond de ce drame, il ne nous manque plus que d'apprendre les termes du testament de M. Paul Morain, le frère de la victime.

Le notaire essuya son lorgnon d'or et avala une pastille de gomme parfumée, ce qui lui était indispensable lorsqu'il voulait parler longuement :

—Vous avez très bien fait de m'appeler, dit-il, car je vais vous donner plusieurs renseignements qui vous manquent. Je suis ravi de prêter mon aide à la justice. . . . Il faut se défendre entre honnêtes gens !

Et il lança un regard ridiculement furieux à Serge, en marmottant :

—Gredin, va !

Puis, il demanda :

—Cette mèche de cheveux, pourrais-je la voir ?

—Sans doute, dit le chef de la sûreté, en faisant un signe à un agent.

On porta la mèche au notaire, qui l'examina dédaigneusement à travers son lorgnon.

—C'est bien cela, dit-il, c'est bien la nuance des cheveux de cette petite Thérèse !

Serge dit d'une voix étouffée :

—Comment pouvez-vous affirmer aussi légèrement une chose aussi grave, Monsieur ?

Le notaire eut un mouvement d'humeur et déclara :

—Oh ! je vous connais bien, vous ! Et je sais de quelles violences vous êtes capable !. . . Mais ce n'est plus de vous qu'il s'agit, puisqu'on vous a pincé sur le fait. . . . Cette petite Thérèse Garancier, l'a-t-on mise en état d'arrestation ?

—Pas encore ! Nous n'avions pas son adresse... D'ailleurs, outre qu'il est probable qu'elle ne sera pas rentrée chez elle, je ne veux m'y présenter que lorsque notre enquête sera terminée ici... Cependant, si vous connaissiez son adresse ?...

—Si je la connais ? Mais son vaurien de frère est un de mes clercs !

—Claude Garancier, n'est-ce pas ?

—Oui. Ils habitent rue des Dames, numéro 58.

Le chef de la sûreté appela aussitôt l'agent, qui avait déjà rempli diverses missions, et lui dit :

—Prenez deux hommes et rendez-vous au numéro 58 de la rue des Dames. Vous vous informerez, habilement, si mademoiselle Garancier est chez elle. Si elle y est, vous resterez en faction devant la maison ; mais vous ne l'arrêterez que si elle sortait.

Serge devint blême.

Tandis que l'agent partait, le chef de la sûreté demanda au notaire :

—Vous connaissiez bien cette famille Garancier ?

—Je la connais trop !... Le père était un ancien officier, qui, une fois à la retraite, a voulu faire des spéculations sur les terrains. Il s'y est ruiné, et il est mort, laissant sa famille dans la misère. Malheureusement pour moi, ma fille avait connu cette Thérèse Garancier au couvent. c'était sa meilleure amie ; et j'ai eu beau faire, je n'ai pas pu briser leurs relations... Je vous dirai d'ailleurs que ma fille a une volonté !... Alors, madame et mademoiselle Garancier ont fondé une maison de lingerie. Le fils avait terminé ses études et commençait son droit. Au lieu de chercher un emploi dans le commerce, il a voulu continuer son droit. Et ma fille m'a forcé à le prendre comme clerc. Pour intelligent, il est intelligent ! Il vous abat, en deux heures, la besogne que ferait un autre dans sa journée ; mais, du printemps à l'hiver, il n'y a plus moyen de le tenir... Plus de régularité... Il fait son travail le matin, et le soir, il s'en va canoter avec d'autres vauriens de son espèce. Il passe sa vie à canoter. Moi, je ne peux pas supporter ces jeunes gens qui vont sur l'eau ! Tous des libertins ! J'ai voulu le renvoyer déjà ; mais ma fille m'a supplié de le garder, au nom de l'amitié qu'elle avait pour la sœur... car c'est une justice à lui rendre, ce garçon rapporte à sa mère tout l'argent qu'il gagne. Mais demain je le renverrai impitoyablement !

Et, en lui-même, le notaire ajouta :

—Cela t'apprendra à oser faire la cour à ma fille !

De tout ce verbiage, le chef de la sûreté n'avait retenu qu'une chose principale, c'est que Claude étant clerc chez M. Fourmont, pouvait avoir lu le testament de Paul Morain.

—Aujourd'hui, dit-il, ce Claude Garancier est-il allé à votre étude ?

—Oui, ce matin ; mais, à deux heures, je l'ai demandé : il avait déjà filé !

—De telle sorte qu'il a eu le temps de voir le testament que vous receviez de votre confrère de Bayonne ?

—Je n'en sais rien, mais c'est bien possible.

—Il pourrait donc en avoir communiqué le contenu, soit à son ami Serge Morain, soit à sa sœur Thérèse ?

—Je vous jure que je n'ai pas vu Claude aujourd'hui et que je n'ai reçu aucune lettre de lui ! s'écria Serge avec énergie.

Et cependant il était épouvanté par cette série d'incidents qui s'accumulaient contre Thérèse et contre lui.

—Il est probable, dit le chef de la sûreté, qui, si vous avez reçu une lettre de lui, vous l'avez détruite, et que, si vous avez eu une entrevue avec lui, vous avez pris vos précautions pour qu'elle fût secrète. D'ailleurs, veuillez ne plus nous interrompre. Maintenant, monsieur Fourmont, pouvez-vous nous renseigner sur les termes de ce testament ?

Le notaire avala une nouvelle pastille et commença :

—J'ai besoin de vous expliquer les choses en détail, telles que je les tiens de mon confrère, Me Loubens, de Bayonne, un vieil ami d'enfance de Paul Morain. La famille Morain est originaire de Béarn ; elle se composait de ce malheureux, qui a été tué ce soir, de son frère Paul Morain, et d'une sœur, qui est morte depuis longtemps. Paul Morain était parti fort jeune pour l'Amérique, où, après avoir tenté la fortune dans diverses entreprises, il avait fini par réussir : il avait fondé une grande fabrique à Baltimore, et sa fortune actuelle s'élevait à deux millions de francs.

A ce chiffre, tous les assistants eurent un petit cri d'étonnement. Le notaire poursuivit avec importance :



— Paul Morain avait sans doute un peu oublié sa famille, quand un incident assez curieux le remit sur les traces de son frère Louis Morain et de son neveu Serge. Il avait fait venir de Paris certaines étoffes, dont les dessins l'avaient charmé ; il voulut connaître le nom du dessinateur et apprit qu'il s'appelait Morain. Il demanda alors à mon ami Loubens de prendre des renseignements sur ce Morain. M. Loubens s'adressa à moi, et je donnai les renseignements les plus détaillés sur toute la famille ; mais, comme le secret m'était spécialement recommandé, je n'en avisai point le commandant Morain. Son frère Paul apprit ainsi qu'il avait un neveu, Serge Morain, et une nièce orpheline, mademoiselle Angéline Verdier, fille de sa sœur, madame Verdier.

Au nom d'Angéline, Serge redressa la tête. Le chef de la sûreté le remarqua et demanda :

— Vous avez donc une cousine ?

— Oui, Monsieur.

— On ne nous en avait pas parlé . . .

Le notaire déclara vivement :

— Mademoiselle Angéline Verdier est la plus honnête personne que je connaisse. Et j'aime à croire, Monsieur, que, quoiqu'elle soit brouillée avec vous, vous n'oserez pas la calomnier ?

Serge répliqua tristement :

— Je n'ai jamais calomnié et ne calomnierai jamais ma cousine. J'ai toujours déploré qu'elle ait quitté notre maison ; mais elle en avait le droit, puisqu'elle était majeure !

Le magistrat, un peu intrigué, demanda encore :

— Pourriez-vous nous expliquer pour quel motif votre cousine a quitté votre maison ?

Serge répondit gravement :

— Ma cousine, ayant perdu son père et sa mère, avait mon père pour tuteur. A sa majorité, elle a demandé ses comptes de tutelle ; mon père lui a rendu sa petite fortune, doublée par les économies qu'il avait faites pour elle. Et ma cousine nous a quittés. J'ai toujours ignoré le motif de son départ. Et je ne l'ai jamais revue.

— Elle n'est jamais revenue ici ?

— Non. Jamais !

Le notaire reprit ;

— Elle vit très simplement, très retirée, presque seule. J'ai l'honneur de la connaître, parce qu'elle m'a confié la direction de sa petite fortune.

— On devrait la prévenir immédiatement de la mort de son oncle, dit le magistrat . . . de ses deux oncles . . .

— Je la prévenirai moi-même ce soir, répliqua le notaire, quand elle reviendra d'Asnières, où elle a eu la bonté d'accompagner ma fille . . . Oui, nous devons nous installer, le mois prochain, dans notre villa d'Asnières ; et ma fille avait quelques ordres à donner à notre jardinier . . . Je suis veuf, hélas ! Et mademoiselle Verdier est la personne à laquelle je confie mademoiselle Fourmont avec le plus d'assurance . . .

— Mais enfin, s'écria le chef de la sûreté, à qui tous ces détails semblaient inutiles, quels sont les termes du testament ?

— Nous y voici ! dit le notaire avec un grand geste. — Paul Morain, ayant appris qu'il avait un neveu et une nièce, et s'étant renseigné sur leur situation, annonça à mon confrère Loubens qu'il rentrerait bientôt en France. et qu'il verrait alors les divers membres de sa famille. Malheureusement, il y a un mois, il a été victime d'un accident de voiture ; et il est mort en deux jours. Toutefois, il a pu faire son testament, en me chargeant de l'exécuter ; et, voici quelles sont ses principales dispositions : — Il fait deux parts de sa fortune, l'une de quinze cent mille francs, qu'il laisse à son neveu Serge Morain, l'autre de cinq cent mille francs, destinée à mademoiselle Angéline Verdier ; mais il laisse . . . ou du moins il laissait l'usufruit absolu de sa fortune à son frère, Louis Morain.

— Et mademoiselle Verdier ignore encore les termes de ce testament ?

— Naturellement ! Je vous avoue même que c'est un peu pour cela que je n'ai pas été fâché de l'éloigner aujourd'hui de Paris. Je m'attendais presque à recevoir, dès ce soir, la visite de M. Morain . . . J'avais en tête tout un petit plan, bien en conformité d'idée avec le testateur. Le testateur n'ignorait point qu'une scission s'était produite dans sa famille ; et, par une disposition spéciale, il exigeait que son frère seul connût son testament tout d'abord ; il exigeait aussi que la nouvelle fut annoncée à mademoiselle Angé-

lina par son oncle, le commandant Morain. Et il avait certainement préparé tout cela dans une pensée d'apaisement. Je l'avais compris, et cela me convenait aussi. J'aime et j'estime beaucoup mademoiselle Verdier ; et je souffrais de la voir brouillée avec sa famille. Cela peut nuire . . . au moment d'un mariage ! Enfin, j'espérais que, lorsque le commandant apprendrait la nouvelle de cet héritage, — on a beau perdre un membre de sa famille, on est toujours content d'hériter — j'espérais que son caractère s'amollirait, qu'il pardonnerait à sa nièce d'avoir quitté sa maison . . . Je l'aurais retenu, ce soir, chez moi, jusqu'au moment où ma fille serait revenue avec mademoiselle Verdier . . . Et je les aurais réconciliés.

Le chef de la sûreté réfléchit quelques minutes ; puis il dit :

— Serge Morain, vous avez entendu la déposition de M. Fourmont ; elle est accablante pour vous. Votre meilleur ami, le frère de la jeune fille que vous aimez, est clerc chez le notaire qui reçoit ce testament . . . testament que vous prétendez toujours n'avoir pas connu aujourd'hui ?

— Puisque vous refusez de me croire, Monsieur, ai-je besoin d'affirmer que je viens d'en apprendre les termes à l'instant ?

— Claude Garancier a disparu toute la journée ; mais nous saurons bien retrouver ses traces, comme nous allons retrouver celles de sa sœur. Vous a-t-il vu aujourd'hui, ou a-t-il simplement chargé sa sœur de vous parler ? . . . C'est ce que nous établirons facilement. — Ce qui est bien évident, c'est que vous avez appris, aujourd'hui, que la mort seule de votre père vous permettrait d'épouser la femme que vous aimez, et que cette mort vous rendrait le maître d'une énorme fortune . . . Tout parle contre vous ! Tous les indices concourent à prouver votre culpabilité. Enfin, vous avez été pris en flagrant délit, le couteau à la main . . . Devant ces présomptions, je suis forcé de vous maintenir en état d'arrestation. Vous allez nous suivre !

Serge regarda le chef de la sûreté bien en face : et, étendant la main, il déclara d'une voix forte :

— Je jure que je n'ai pas dit ce soir une parole qui ne fut vraie ! Je jure que je suis innocent !

Le chef de la sûreté sourit dédaigneusement, en disant :

— Voilà un serment que j'ai entendu bien des fois dans ma vie !

Serge entra dans la salle à manger, et alla s'agenouiller devant le cadavre de son père. Il le contempla quelques instants ; puis, se penchant, il le baisa au front et dit sourdement :

— Mon père bien-aimé, j'espère que je pourrai bientôt me laver de cette abominable accusation ; et alors, quel que soit la misérable qui t'a frappé, je te vengerai !

Il l'embrassa une dernière fois et se releva :

— Maintenant, je suis prêt à vous suivre, Messieurs !

Le commissaire de police plaça deux agents à la porte de l'appartement, pour empêcher que personne n'y entrât jusqu'au lendemain ; et il ordonna à Julie de ne pas bouger de sa chambre. La pauvre fille remonta chez elle en pleurant, maudissant la sottise inspiration qu'elle avait eue d'accuser son jeune maître sans savoir ce qu'elle disait.

Serge avait voulu faire preuve d'énergie ; mais, en quittant cet appartement, où il avait été si heureux avec son père, il faiblit ; il sentit ses jambes se dérober sous lui, et deux agents durent le soutenir pour descendre.

Le notaire avait évité de regarder dans la salle à manger pour ne pas se donner une nouvelle émotion.

Quand le chef de la sûreté arriva au rez-de-chaussée il trouva un agent qui venait lui annoncer de quelle façon on avait accompli sa mission :

— Nous sommes allés au numéro 58 de la rue des Dames. C'est une grande maison avec deux cours. Madame Garancier habite un petit logement qui donne sur une de ces deux cours.

— Et sa fille ?

— La demoiselle est rentrée en courant, à la nuit.

— A quelle heure ?

— Le concierge n'a pas pu nous le dire exactement ; mais ça doit être à peu près l'heure où le coup a été commis.

— Et depuis ? . . .

— Elle n'est pas redescendue. Le concierge nous a montré les fenêtres du logement ; on distingue, de la cour, les silhouettes de deux femmes.

—Bien. Retournez là-bas. Et dites à votre chef de m'attendre.

On avait fait monter Serge en voiture ; et, de tous côtés, des cris d'indignation éclataient dans la foule, contre ce " parricide " ! Lui, accablé, n'entendait rien. Il avait fermé les yeux et, comme dans un horrible rêve, il croyait voir, auprès du visage pâle et sévère de son père, la douce et gracieuse figure de Thérèse Garancier.

## V

## THÉRÈSE GARANCIER

Le colonel Hector Garancier était un ancien camarade du commandant Louis Morain. Seulement, tandis que celui-ci donnait sa démission, pour se consacrer à l'éducation de son fils, Hector Garancier avait attendu l'heure de la retraite et était parvenu au grade de colonel.

Encore jeune et brillant, le colonel Garancier fut humilié par la petitesse de sa fortune, lorsqu'il revint s'installer à Paris, avec sa femme, son fils, Claude, et Thérèse. Il avait toujours été habitué à mener la vie à grandes guides, ce qui lui avait été facile dans les garnisons de province, grâce à sa solde et à une dizaine de mille francs de rente.

Il était prodigue sans en avoir conscience. Il voulut mener le même train de vie à Paris et pour y parvenir il embarqua sa petite fortune dans des opérations de bourse. Pendant quelque temps tout alla bien. Il avait alors rencontré son vieux camarade Morain mais il était décidé à ne le voir que fort peu.

—Il a un malheureux emploi de dix-huit cent francs dit-il avec dédain.

Madame Garancier se résigna, mais elle entrevoyait avec peine le moment fatal où son mari devait tout perdre. C'était au commandant Morain qu'elle confiait ses peines et ses craintes.

Justement son mari était devenu plus soucieux que d'habitude et avouait peu à peu que certaines spéculations l'inquiétaient. En quelques mois il vieillit de plusieurs années, et un soir, après avoir appris de désastreuses nouvelles, il rentra lourdement chez lui, s'assit sur un fauteuil, regarda sa femme et ses enfants, et mourut sans avoir dit un mot. Il avait succombé à la rupture d'un anévrisme. Madame Garancier devina aisément les causes de cette mort ; et, la première explosion de chagrin passée, elle dit à ses enfants :

—Nous sommes ruinés !

Ils étaient si bien ruinés qu'à l'exception du commandant Morain et son fils Serge tous leurs amis de la veille disparurent comme une nuée de corbeaux. La liquidation des affaires du colonel révéla une situation épouvantable. Quand tout fut payé à peine restait-il un billet de mille francs.

Claude avait alors vingt ans. Depuis la mort de son père, un grand changement s'était fait en lui. Il acceptait avec autant d'énergie que de simplicité son rôle nouveau de chef de famille. Et, tandis que sa mère et sa sœur se laissaient un peu accabler par le chagrin, il s'occupait de l'avenir. Aidé par Serge, il vendit tout ce qu'ils possédaient en fait de meubles, de bijoux, d'objets d'art que son père avait accumulés avec une folle prodigalité dans leur bel appartement. Et, quinze jours après l'enterrement du colonel Garancier, il dit aux deux femmes :

—En vendant tout, nous sommes parvenus à réunir une vingtaine de mille francs, soit mille francs de rente ; toi, ma mère, tu auras ta petite pension comme femme d'officier ; et moi, je vais entrer dans les affaires pour gagner notre vie à tous les trois.

Il disait cela avec beaucoup d'entrain, tout joyeux à la pensée de sacrifier l'avenir qu'il avait rêvé, pour se dévouer à sa mère et à sa sœur.

—Et moi, dit Thérèse, quelle part me donnes-tu dans tout cela ?

—Toi, ma sœur chérie, répliqua-t-il en l'embrassant, tu seras toujours l'enfant gâté de la maison ; et, quand tu auras vingt ans, comme j'aurai conquis, je pense, une grande situation, je te donnerai une dot. . . et tu me donneras des neveux !

Thérèse secoua la tête et fixa ses beaux yeux bruns sur ceux de son frère. Elle dit :

—Il ne me plait pas du tout, ton plan d'avenir ; je n'en retiens qu'une chose, c'est que tu as dit que l'on ferait toutes mes volontés. Cela, je l'accepte. Oh ! j'ai ma petite tête ! On me l'a reproché assez souvent au pensionnat. Je ne suis plus une petite fille, va ! La mort de notre pauvre père m'a fait comprendre quels étaient mes devoirs. . . Oh ! ne

m'interrompes pas ! Si jamais je me marie, je veux être maîtresse chez moi ; et je veux l'être dès maintenant. Mon bon frère, tu as commencé tes études de droit, tu les termineras . . .

—Avec quoi ? Crois-tu que je veuille manger le peu qui nous reste ? Déjà Serge Morain a parlé de moi à ses patrons . . . Je dois entrer le mois prochain dans la maison Gauchois, Perrin et Cie . . .

—Non, non, non ! déclara Thérèse d'une voix ferme. Ni ma mère ni moi n'accepterions ce sacrifice ; tu as rêvé une carrière libérale, tu termineras tes études . . . Nous serons là, pour te venir en aide si tu en as besoin. Crois-tu donc qu'il n'y ait que les hommes qui sachent travailler ?

—Travailler ! Toi, ma chérie !

Il prit les mains si fines et si délicates de sa sœur et les couvrit de baisers. Elle continua :

—Oui, oui, travailler ! Nous t'avons laissé liquider toutes nos malheureuses affaires, parce que cela regarde les hommes ; mais nous avons bien réfléchi. Nous avons décidé ce qu'il fallait faire ; et tu nous obéiras. D'abord, tu peux remercier Serge de la peine qu'il s'est donnée pour te placer chez ses patrons. Moi, je t'ai trouvé une place !

Claude regardait sa sœur avec un tel étonnement qu'elle ajouta :

—Cela te surprend de me voir aussi sérieuse ? J'ai pensé à tout. Le commerce ne vaudrait rien pour toi : tu aimes trop ton indépendance ! D'ailleurs, pourquoi perdre le fruit de toutes tes études ? Tu deviendras clerc de notaire, et tu resteras dans ton étude jusqu'au jour où tu seras capable de voler de tes propres ailes . . .

—Clerc de notaire . . . de quelle notaire ?

—De M. Fourmont.

—Mais il me connaît à peine.

—Cela ne fait rien. Il t'accepte.

—Il te l'a dit ?

—Ce n'est pas lui ; c'est sa fille, qui est la maîtresse chez lui ; et sa fille m'a dit : " J'accepte ton frère ! "

Claude ne put s'empêcher de rire du sérieux avec lequel parlait Thérèse ; puis il dit :

—Soit ! je veux bien t'obéir ; mais un clerc de notaire ne gagne pas grand'chose, surtout au début.

—On t'augmentera. Julienne Fourmont m'a promis de te protéger.

—Maman et moi, nous prenons une grande entreprise de lingerie ; nous avons des commandes ; il ne nous faut plus qu'une petite installation dans un quartier tranquille. Tu m'aideras dès demain à la chercher.

Peu de jours après, Claude entra, en effet, chez M. Stanislas Fourmont aux appointements de cent francs par mois, et Thérèse se mettait résolument à l'ouvrage.

Une année ne s'était pas écoulée que Claude, aussi bien que sa mère, acceptait Thérèse comme la maîtresse absolue de la maison, mais une maîtresse qui savait imposer ses volontés avec la douceur et le charme le plus exquis. Et ce charme s'exerçait non seulement sur Claude et sur sa mère, mais sur leur ami Serge Morain.

Il y avait si longtemps, si longtemps, que Serge aimait Thérèse, qu'il eût été bien embarrassé s'il avait dû dire à quelle époque il avait commencé à l'aimer. Son père et le père de Thérèse avaient toujours fait partie du même régiment ; il ne s'étaient jamais quittés que lorsque le commandant avait pris sa retraite. Ils avaient obtenu tous leurs grades à peu près aux mêmes époques, mais pas de la même façon. Morain était le type de l'officier sérieux, travailleur, un peu sévère ; Garancier arrivait plutôt par ses brillantes qualités mondaines et par ses protections. Morain en avait conçu une certaine jalousie pour son camarade : il était trop orgueilleux pour la laisser voir, mais elle se traduisait, malgré lui, par des mouvements d'humeur contre Claude et Thérèse. Le commandant Morain était persuadé que l'éducation de Thérèse avait été déplorable :

—Cela ne fera jamais une femme sérieuse, déclarait-il.

Et il s'empêchait contre sa femme, qui s'obstinait à inviter sans cesse le petit Garancier à jouer avec son fils. Serge avait donc commencé par être l'ami d'enfance de Thérèse. Lorsque son père l'attaquait, il la défendait avec sa fougue d'enfant. Quand ils se retrouvèrent à Paris, le commandant refusa d'aller aux soirées des Garancier ; mais il dit à son fils :

—Si ça t'amuse, je ne t'empêche pas d'y aller.

Serge fut un peu ébloui par le grand train de maison de ses amis ; il n'osa regarder Thérèse que de loin, timidement, effrayé par son élégance. Le commandant haussait les épaules :

— Elle a bien tenu ce qu'elle promettait ! Ce sera une coquette, et voilà tout !

Serge en souffrit ; car, en devenant homme, il avait éprouvé le plus violent désir de réaliser ses rêves d'enfant. Et Thérèse lui semblait si légère, si évaporée, si fine, si délicate, qu'il pensait :

— Mon père a raison. Ce n'est pas la femme qui me convient.

Cependant, Thérèse l'accueillait toujours avec la même grâce, le traitait en vieil ami. Il avait voulu l'appeler : "mademoiselle," mais elle s'y était opposée :

— Non, non ! jamais je ne pourrais dire : "monsieur Serge !"

Lorsque le colonel mourut. La première pensée du commandant fut contre Thérèse :

— La malheureuse ! Que va-t-elle devenir ? . . .

Il ne s'imaginait pas qu'elle pût travailler : et il ne l'aurait pas cru, s'il ne l'avait pas vue, lui même, dirigeant ses ouvrières, allant livrer son ouvrage. Ses préventions étaient tombées en partie ; mais il la trouvait toujours trop fine, trop délicate, trop soignée. Devant cette situation nouvelle, l'amour de Serge au contraire avait grandi ; et maintenant il s'y mêlait un peu d'admiration. Et, entre Claude et lui, c'était depuis longtemps une affaire entendue.

— Quand ton père voudra nous serons frères pour de bon !

Serge secouait la tête ; car c'était justement là la chose difficile à obtenir : l'autorisation du commandant Morain, dont ils respectaient tous la volonté.

Thérèse avait vingt ans ; et, dans les quatre années qui s'étaient écoulées depuis la mort de son père, elle était parvenue à donner une réelle importance à la maison de lingerie qu'elle avait fondée. Elle travaillait avec une ardeur inouïe, soutenue par l'amour, car elle aussi aimait Serge profondément ; et elle économisait sur ses pauvres bénéfiques, essayant de s'amasser une dot pour vaincre les hésitations du commandant.

Le jour fatal où commence notre récit avait commencé plein d'espoir pour Thérèse, c'était le jour où le mariage devait se décider. Serge lui avait dit la veille :

— Si les nouvelles sont bonnes, et elles seront bonnes, mon père et moi irons vous faire une visite dans la soirée.

Le matin elle avait rangé avec encore plus de soin que de coutume leur petit logement ; elle savait que le commandant considérerait l'ordre comme la première qualité d'une femme.

Vers cinq heures, ayant terminé un ouvrage très pressé qu'elle devait livrer le soir même, elle embrassa sa mère et descendit, alerte, légère coiffée d'une petite capote, et portant sur le bras son fichu de laine noire pour s'en envelopper s'il faisait froid quand elle reviendrait. Elle termina promptement ses affaires, reçut son argent et reprit son chemin pour retourner chez elle. Tout d'un coup elle pensa que si elle passait devant la maison où Serge était employé elle pourrait peut-être le voir et connaître plus tôt la bienheureuse nouvelle.

Animée d'un mouvement de coquetterie bien naturel elle voulut s'acheter une paire de gants, en passant devant le *Printemps*, elle s'arrêta, courant vite au rayon de gants et choisit une paire à six boutons, d'une teinte plus claire que celle qu'elle portait d'habitude. Elle les fit ouvrir et s'en alla en les mettant. Elle ne vit point Serge. Elle pensa alors que peut-être elle le verrait dans la rue de Rome où il devait passer pour rentrer chez lui. Elle ne lui dirait qu'un mot bien vite . . . Et elle courrait pour revenir chez elle ; sa mère devait être inquiète . . .

Poussée par cet espoir, elle s'engagea dans la rue de Rome, marchant très vite. Devant la maison de Serge, elle pressa encore le pas, comme si elle avait eu peur . . . Et, un peu avant sept heures, elle arrivait rue des Dames, tout émue, troublée. Sa mère s'écria :

— Mais qu'as-tu donc, Thérèse ?

— Rien, mère, rien, je t'assure !

Elle posa sa capote et son fichu de laine sur une chaise et, sans dire un mot, mit le couvert.

— Claude n'est pas encore rentré, dit madame Garancier.

Claude avait déjeuné rapidement le matin ; puis il était parti en disant qu'il allait profiter de ce beau jour pour faire une partie de canot.

— Du côté d'Asnières ? avait demandé Thérèse en souriant.

—Oui, petite malicieuse, avait répondu Claude.

Aussi Thérèse répondit elle à madame Garancier :

—Ma mère, nous n'avons pas besoin d'attendre Claude.

—Soit. Si tu as faim !

Madame Garancier servit le dîner ; mais Thérèse ne mangea pas. Sa mère, en l'embrassant, sentit qu'elle avait la fièvre. Les instants s'écoulaient, et Serge ne paraissait pas. Thérèse allait et venait dans la pièce qui leur servait de salle à manger et de Salon . . . Elle s'asseyait, se relevait, se promenait encore . . . Elle calculait : Serge était rentré depuis longtemps . . . Il avait fini son repas . . . Alors, pourquoi ne venait-il pas ? Pourquoi ce retard ? Sa mère, qui devinait son anxiété, l'embrassait de temps en temps, sans rien dire, puis se remettait à coudre à la machine, présentant un malheur. Soudain, Thérèse s'écria :

—Mais qu'est-il donc arrivé, mon Dieu ? . . .

Au même instant, les deux femmes entendirent un violent coup de sonnette.

## VI

### FILLE DE SOLDAT

Elles se levèrent en tremblant ; car cette façon de sonner n'était ni celle de Claude ni celle de Serge.

—Tu as entendu ? dit madame Garancier. C'est bien chez nous.

—Oui . . . oui, balbutia Thérèse ; mais je ne sais pas pourquoi, j'ai peur . . . Je n'ose pas aller ouvrir.

La veuve, secouant cette terreur qui l'étreignait comme sa fille, se dirigea vers la porte, en murmurant ?

—Nous sommes folles ! Qu'avons-nous à craindre ?

Et sans hésiter plus longtemps, elle ouvrit. Quand elle vit ces trois hommes aux visages sévères, avec les gardiens de la paix massés en arrière, elle crut deviner. Elle poussa un cri terrible, un cri de mère :

—Mon fils . . . Claude !

Le chef de la sûreté s'imagina que c'était un cri d'alarme pour prévenir le jeune homme ; et il dit froidement :

—Toute tentative de fuite serait inutile, Madame. J'ai des hommes devant toutes les issues.

Thérèse, toujours debout, dans la salle à manger, écoutait et regardait ce qui se passait dans l'entrée. Elle ne comprenait pas. Madame Garancier, blanche comme un linge, essayait encore de deviner. On lui parlait de tentative de fuite. Son fils avait peut-être été mêlé à une querelle, un duel . . . Elle le savait violent . . .

Pendant ces quelques secondes, le chef de la sûreté, son secrétaire et le commissaire de police se glissaient dans le logement.

—Mais enfin, qui êtes-vous, Messieurs ? Que voulez-vous ?

—Madame, je suis le chef de la sûreté. Et, quelque pénible qu'il soit, je viens accomplir ici mon devoir.

En femme d'officier, madame Garancier avait le respect inné de tous ceux qui représentent la loi.

—Entrez, Messieurs, dit-elle. Ce n'est pas ici que je puis vous recevoir.

Et elle les précéda dans la salle à manger.

—Thérèse, retire-toi !

—Au contraire, Madame, je désire très vivement que mademoiselle assiste à cet entretien.

Et le chef de la sûreté salua respectueusement la jeune fille. Le magistrat était un peu effrayé par la démarche audacieuse qu'il tentait. Il n'avait contre Thérèse Garancier que de bien faibles présomptions ; et il avait longtemps hésité avant de se rendre rue des Dames. Après avoir longuement réfléchi, il s'était arrêté au parti le plus sage. Il était venu rue des Dames avec l'intention de sonner chez madame Garancier : si on lui ouvrait, il aurait le droit d'entrer, de poser quelques questions ; et, en quelques minutes, il saurait si ses soupçons étaient fondés ou non. S'il réunissait les preuves de la culpabilité de Thérèse, il n'hésiterait pas à la mettre en état d'arrestation sans attendre le mandat

d'amener du procureur de la République ; si, au contraire, il la croyait innocente, il s'excuserait et se retirerait. Il avait donc placé des agents dans les deux cours et dans les escaliers ; puis, après s'être renseigné, auprès du concierge, sur les allées et venues de mademoiselle Garancier, il était audacieusement monté. Et maintenant il allait procéder à son interrogatoire, avec autant de prudence que de résolution.

— Vous êtes bien madame Garancier, Madame ?

— Oui, Monsieur.

— Et mademoiselle est bien votre fille, mademoiselle Thérèse ?

— Oui, Monsieur !... Mais, je vous en supplie, dites-moi vite ce qui vous amène ici... Je suis mère, Monsieur !

— Et mon fils à la passion du canotage ; il est allé aujourd'hui sur la Seine... j'ai toujours peur... Enfin, puisqu'il ne s'agit de rien de malheureux pour mes enfants, je suis plus tranquille. En quoi puis-je être utile à la justice ?

Le magistrat écoutait les paroles de la mère ; mais il ne cessait de regarder la fille, qui s'était assise et qui, prise d'un tremblement nerveux, les yeux fixes, le dévisageait aussi. Elle attendait la nouvelle d'un malheur,

Je suis forcé de vous demander, ce qui s'est passé ici aujourd'hui. Je ne vous cacherais pas plus longtemps qu'une grave accusation pèse sur une personne que vous chérissez tendrement...

La mère murmura instinctivement le nom de Claude, tandis que Thérèse s'écriait :

— Serge !... Oh ! Monsieur ! je vous en supplie !... Dites... Qu'y a-t-il ?

— Vous apprendrez la vérité tout à l'heure, Mademoiselle. En attendant, Madame, veuillez donc bien répondre à ma question ?

— Mais il ne s'est rien passé ici que de très normal, répondit la veuve.

— Votre fils, madame ?...

— Comme je vous l'ai dit, mon fils est parti, après son déjeuner, pour aller sur la Seine.

— Naturellement, il a causé avec sa sœur ?

— Comme toujours.

— En secret ?

— Je n'ai jamais de conversations secrètes avec personne, dit brusquement Thérèse.

Sans relever cette interruption, le magistrat continua :

— Bref, ils sont restés seuls ensemble. Et l'après-midi ?

— Nous avons travaillé, ainsi que les autres jours.

— Mais votre fille est sortie ?

— Oui, vers cinq heures, pour livrer de l'ouvrage.

— Et où êtes vous allée, Mademoiselle ! fit le magistrat, se tournant vers Thérèse.

La jeune fille ne put s'empêcher de tressaillir. Depuis le commencement de cet interrogatoire, elle essayait vainement de deviner où le magistrat voulait en venir. Elle répondit simplement :

— Je suis allée où je vais toujours, chez madame Warmser.

— Combien de temps, Madame, votre fille met-elle quand elle va chez cette dame Warmser ?

— Cela dépend, Monsieur. Aujourd'hui, madame Warmser a dû la retenir, car elle est revenu un peu tard ; n'est-ce pas, Thérèse ?

— En effet, maman, je suis revenue un peu tard ; mais ce n'est pas parce que je suis restée longtemps chez madame Warmser... pourquoi ces questions Monsieur ?

— Vous en comprendrez tout à l'heure l'importance. Et je vous conseille de nous répondre avec la plus grande exactitude, parce que nous aurons aisément le moyen de contrôler vos assertions.

Thérèse eut un petit mouvement sec, et lança un regard indigné au magistrat :

— Prenez garde, Monsieur, lui cria-t-elle, voilà la seconde fois que vous me manquez de respect. Vous me faites regretter que ma mère ait consenti à vous recevoir. Sachez, Monsieur, que je suis la fille d'un soldat, et que j'ai le mensonge en horreur.

Le chef de la sûreté sourit en dessous et répondit :

— J'ai voulu simplement vous indiquer, Mademoiselle, à quel point l'exactitude la plus absolue est nécessaire. Vous reconnaissez donc que vous n'êtes restée que peu de temps chez madame Warmser. Et vous êtes revenue ici. Par quel chemin avez-vous passé ?

— Si je refusais de vous répondre ? fit la jeune fille, se laissant encore aller à un mouvement de colère.

Sa mère dit affectueusement :

—Voyons, Thérèse ! Réponds comme je l'ai fait moi-même à monsieur. Je suis bien certaine qu'aucune de tes actions ne peut être blâmable. Parle donc !

Thérèse baissa les yeux à terre ; et, obéissant à sa mère, elle répondit :

—J'ai pris la rue du Sentier, puis les boulevards....

—Pardon, Mademoiselle, voulez-vous me dire ce que vous avez fait rue du Sentier !

Elle resta silencieuse ; sa mère dit :

—Pourquoi ne pas avouer que tu t'es arrêtée devant la maison où est employé Serge Morain ?

—Et que vous avez causé quelques instants avec lui ? insinua le chef de la sûreté.

—Non, non. Cela n'est pas. Je me suis arrêtée, c'est vrai, peut être une demi-minute....

—Et vous n'avez pas vu Serge Morain ?

—Non, je vous le jure !

—Vous ne lui avez pas fait parvenir quelque lettre ?

—Pourquoi ?... Puisque je dois le voir ce soir !... Nous l'attendions !

—Enfin, vous prétendez que vous ne l'avez pas vu à ce moment-là ?

—Je ne l'ai pas vu aujourd'hui.

—Soit. Nous saurons plus tard la vérité. Je ne demande pas mieux que de vous croire. Vous avez donc suivi les boulevards ?

—Oui, Monsieur, jusqu'à l'Opéra. Et alors je suis remontée chez moi.

—Sans vous arrêter nulle part ?

—Si. Je suis rentrée au *Printemps*, très vite.... pour acheter des gants.

—Et, demanda-t-il ironiquement, vous les avez perdus ?

—Non, Monsieur. Les voici.

Thérèse prit ses gants qui étaient restés sur une chaise et les tendit au magistrat. Il les regarda et constata que c'était bien le même numéro que celui du gant trouvé chez le commandant Morain.

—Vous n'avez acheté qu'une paire de gants ?

—Oui, Monsieur.

Il réfléchit une minute : la paire de gants que lui donnait la jeune fille était neuve, tandis que le gant rangé parmi les pièces de conviction avait été porté plusieurs fois.

—Où achetez-vous vos gants, en général, Mademoiselle ?

—Toujours au *Printemps*.

—Et toujours à six boutons, toujours au même prix.

—Oui, Monsieur.

—Et, après cela, vous avez pris quelles rues pour remonter à Batignolles ?... Votre chemin le plus naturel était la rue d'Amsterdam et la rue de Moscou. Est-ce celui que vous avez suivi ?

—Non, Monsieur, je suis revenue par la rue de Londres et la rue de Rome.

—Vous avouez que vous êtes passée par la rue de Rome,

—Pourquoi mentirais-je ?

—Alors, reconnaissez-vous aussi que vous êtes entrée chez M. Morain ?

—Non. Il s'est donc passé quelque chose chez M. Morain, que vous me demandez cela....

—On vous a vue entrer chez lui ! hasarda le chef de la sûreté.

—C'est faux ! C'est faux !... J'ai regardé leurs fenêtres, du pont de l'Europe.... Puis, j'ai presque couru le long de la rue de Rome... J'avais hâte de revenir chez nous....

—Une dernière fois, Mademoiselle, vous affirmez que vous n'êtes pas entrée chez le commandant Morain ?

—Non, non, non !

—Eh bien, vous mentez, Mademoiselle !

Il avait à peine prononcé cette insulte que Thérèse Garancier se dressait comme folle ; et se précipitant vers la panoplie, où étaient suspendues les armes de son père, Thérèse décrocha un poignard corse, que son père avait toujours porté pendant la guerre de 1870.

—Misérable ! s'écria t-elle. Misérable ! Vous allez rétracter ce que vous avez dit !.... Misérable....

Le chef de la sûreté n'avait pas bougé de sa chaise ; il était bien tranquille : il avait



son revolver sur lui, pour tenir cette folle jeune fille en respect. Madame Garancier sauta sur Thérèse et lui prit le bras.

—Je t'en prie, mon enfant, sois plus calme!... Il y a une erreur!... Tout cela va s'expliquer!

—Du calme, ma mère, quand on m'insulte, et que mon frère n'est pas là pour me défendre?... Cet homme a dit que je mentais!... Je suis la fille d'un soldat! Et je me sens assez d'énergie pour frapper quiconque m'insulterait encore!

Ce n'était plus la modeste ouvrière, travaillant sans relâche, acceptant simplement l'infortune! C'était une fille superbe et courageuse, que passionnait le sentiment de l'honneur.

Il y avait, malheureusement pour elle, dans cette série d'incidents, une coïncidence fatale, qui devait sembler lumineuse aux yeux de la justice.

—Mademoiselle, dit le chef de la sûreté, si nous avions conservé quelques doutes, la violence, avec laquelle vous vous êtes précipitée sur ce poignard, les aurait tous dissipés.

—Des doutes!... Mais sur quoi?... Expliquez-vous enfin!

Madame Garancier la tenait toujours dans ses bras, n'écoutant plus, ne comprenant plus, ne songeant qu'à éviter quelque nouvelle catastrophe.

—Nous sommes tous armés, continua le chef de la sûreté; vos violences ne vous mèneraient donc à rien, qu'à nous forcer d'être nous-même violents, ce qui nous serait très pénible vis-à-vis d'une jeune fille. Ecoutez-moi donc, Mademoiselle! Et vous allez voir qu'il est inutile de nier plus longtemps.

—Nier quoi?

—Votre crime!

—Mon crime!... Quel crime?...

—En quittant madame Warmser, vous avez vu M. Serge Morain, et vous êtes revenus ensemble à la rue de Rome. Vous saviez, par votre frère Claude, clerc de Me Fourmont, que le commandant Morain avait hérité d'une grosse fortune. Malgré cela, le commandant a dû s'opposer encore à votre mariage; et, dans un moment de colère, vous avez sans doute fait comme tout à l'heure: vous avez arraché un couteau de chasse suspendu à la muraille... Et, à vous deux, vous avez tué le commandant Morain!

En entendant ces mots, Thérèse poussa un grand cri et laissa tomber le poignard qu'elle tenait à la main... Et elle écouta, avec un effroi grandissant, le magistrat qui continuait:

—C'est vous évidemment qui avez arraché l'arme, pour la donner au fils, afin qu'il tue son père... Peut-être teniez-vous ce pauvre homme, pour l'empêcher de se défendre!

—Mais c'est épouvantable! s'écria madame Garancier.

Le magistrat l'arrêta:

—Vous avez dû remarquer vous-même, Madame, combien votre fille était agitée!... Et voyez comme les preuves s'accablent! Elle avoue qu'elle s'est arrêtée devant la maison du fils Morain... Elle achète des gants au Printemps. Or, on a trouvé chez le commandant Morain un gant acheté aussi au Printemps, et de la même pointure... L'autre gant, tout ensanglanté, a été jeté par la criminelle sur le boulevard extérieur... Oh vous a vue fuir, Mademoiselle! Deux agents étaient sur la porte de la maison quand vous êtes sortie en courant... Un d'eux vous a suivie, vous avez réussi à lui échapper... On a bien distingué votre robe de couleur sombre, et, sur votre tête, ce fichu noir qui est encore déposé, là, sur cette chaise, auprès de votre chapeau. Un seul détail ne concorderait pas avec les dépositions déjà reçues, c'est que vous n'avez pas une robe de soie... Il est vrai que ce détail nous a été donné par le parricide... C'est bien une robe de laine que vous portez?

Thérèse murmura d'une voix presque inintelligible:

—Oui... Mais la jupe est en soie...

—Oh! peu importe! Ce détail, inventé sans doute par Serge Morain, n'a pas d'importance. Ce qui est certain, c'est qu'on a surpris Serge Morain tenant encore le couteau avec lequel avait été tué son père, et que tous les indices nous font croire que vous êtes sa complice!

—Moi! ô mon Dieu! mon Dieu!

Devant l'accusation brutale, elle perdait un peu son énergie.

Quant à sa mère, elle pleurait, écrasée par la douleur.

—Entin s'écria le magistrat en se rapprochant de la jeune fille, et martelant tous ses mots, on a trouvé, dans la main du mort, une mèche de cheveux arrachée au moment de la lutte.... Des cheveux de femme!... Ces cheveux sont blonds, d'un blond doré, comme les vôtres.... Tenez?

Il voulut placer la mèche d'or sur la tête de la jeune fille; mais Thérèse fit un bond en arrière:

—Oh! ne me touchez pas! Ou il arriverait quelque nouveau malheur!

Malgré son sang froid, le chef de la sûreté recula devant l'attitude énergique de la jeune fille.

—C'est bon, déclara-t-il, en se tournant vers le commissaire de police, on comparera cela plus tard. L'essentiel est d'avoir mis la main sur les deux complices.

Déjà il se figurait les éloges dont on le couvrirait le lendemain, pour sa finesse et sa décision. Il ne pouvait plus hésiter. Dans ce mouvement si naturel de la jeune fille qui ne voulait pas se laisser toucher par lui, il voyait une dernière preuve: elle avait peur de la comparaison des cheveux. Il prononça gravement.

—Mademoiselle, devant toutes ces présomptions, je suis forcé de vous mettre en état d'arrestation. Vous allez nous suivre?

—Mais c'est impossible, Monsieur! s'écria madame Garancier. Ma fille est innocente, je le jure!... Vous ne pouvez pas me l'enlever!

—Je prierai Mademoiselle de vouloir bien nous suivre, sans nous obliger à employer la violence.

Thérèse s'avança fièrement:

—Vous commettez une infamie? déclara-t-elle. Ma mère, tu jureras à Claude que je n'ai pas cessé d'être digne de lui!... Courage!... Au revoir!... Maintenant je suis prête à vous suivre, mais à la condition qu'aucun de ces hommes ne portera la main sur moi!

La noble jeune fille n'avait plus qu'un désir: abrégé cette scène cruelle. Elle avait repris maintenant toute son énergie, tout son sang froid. Et, malgré cette horrible accusation qui pesait sur elle, elle avait le courage de réfléchir. Elle savait bien qu'on n'ajouterait pas foi à ses protestations. Puisque ces gens-là la croyaient coupable et avaient le droit de l'emmener, autant les suivre de bonne volonté! Puis, cela l'humiliait de voir sa mère supplier, se traîner presque à genoux devant le chef de la sûreté:

—Non, non, ma mère, s'écria-t-elle, n'implore plus!..... Est-ce que ces hommes sont capables de te comprendre?

—Alors, qu'ils m'emmènent avec toi! On n'a pas le droit de séparer une mère de son enfant!

—Je t'en supplie, ma mère, sois plus calme! Tes pleurs ne changeraient rien. Tu vois bien qu'il faut une coupable à ces hommes! Ils me prennent..... Adieu!.....

Elle se jeta dans les bras de la veuve et murmura très doucement:

—Songe donc qu'il vaut mieux qu'on m'emmène! Si Claude arrivait en ce moment, que se passerait-il, grand Dieu?

—C'est vrai..... Claude.....

—Il va rentrer..... Tu le prévienbras.

La mère serra sa fille contre elle en disant:

—Au revoir, mon enfant!

Le chef de la sûreté était cependant un peu ému:

—Croyez bien, Madame, que je serai heureux si demain mademoiselle peut établir son innocence; mais devant de telles preuves il m'était impossible de ne pas accomplir mon devoir.

Thérèse lui lança un regard méprisant:

—Faites votre métier, Monsieur! dit-elle. Et épargnez-nous des consolations, dont vous ne pensez pas un mot.

A son abatement de tout à l'heure avait succédé une indignation sourde. Son caractère décidé, contenu si longtemps, éclatait avec violence. Comme deux agents venaient se placer près d'elle, elle s'écria:

—Vous savez ce que j'ai dit, Messieurs. Je vous suivrai; mais ne me touchez pas!

Elle parlait avec tant de hauteur, que les hommes se contentèrent de l'accompagner, sans lui prendre les bras. Elle descendit, fièrement, les yeux fixés devant elle. Dans la cour, tous les locataires étaient aux fenêtres, se demandant s'il était bien possible que

cette jeune fille, si simple, si douce, et si ardente au travail, eût commis un assassinat. Elle avait posé sa capote sur sa tête, puis s'était enveloppée de son fichu de laine, tout cela machinalement. Et, tandis qu'elle marchait, le chef de la sûreté demandait à celui des agents qui avait vu fuir la criminelle :

—Regardez ! La reconnaissez vous ?

—Ma foi, Monsieur, je ne puis guère vous dire. J'aurais besoin de la voir courir pour cela.

—Bah ! fit le magistrat, en haussant les épaules, c'est elle . . . évidemment !

Déjà, on était arrivé devant la porte ; et Thérèse montait librement en voiture. Lorsque la voiture s'ébranla, elle éprouva un réel soulagement : Claude n'était pas arrivé. C'est qu'elle le savait capable de tout, quand il s'agissait de sa chère Thérèse ; et, s'il avait vu ces hommes l'arrêter, sûrement il se serait jeté sur eux. Elle était si imposante, droite et ferme dans le fond de la voiture, que le chef de la sûreté, se sentant petit, inquiet, voulut lui demander si elle désirait quelque chose :

—Mademoiselle . . . , commença-t-il.

Elle l'interrompit :

—Assez, monsieur ! Vous m'avez arrêtée ? Que vous faut-il de plus ? Je ne vous répondrai plus rien, à vous ! J'attendrai qu'un juge m'interroge !

Madame Garancier, sur la prière de sa fille, n'était pas allée plus loin que la porte de son logement. Là, elle avait embrassé une dernière fois Thérèse : puis elle était revenue dans la salle à manger, tellement accablée, qu'elle ne pleurait plus. Elle avait bien souffert dans sa vie, mais jamais comme ce soir-là.

Assise, près de sa machine à coudre, comme hébétée, elle ne se souvenait que progressivement de tout ce qu'elle avait entendu. Serge était donc accusé, prisonnier, comme sa fille, ce Serge qu'elle aimait presque à l'égal de ses enfants. Et Claude ! On l'accusait aussi d'avoir pris part à cette ténébreuse affaire . . .

Elle se leva brusquement, songeant encore à ceci, c'est que, si Claude était arrêté, elle se trouverait seule pour lutter contre la police. Jadis, elle avait lu des récits d'erreurs judiciaires ; mais elle n'aurait pas cru que des choses pareilles pussent arriver dans la vie réelle :

—Et ils accusent deux innocents !

Elle aurait répondu de l'innocence de Serge comme de celle de Thérèse.

—Mais, Claude ! . . Ils ne l'auront pas, lui !

Elle prit son châle et s'enveloppa soigneusement la tête. Elle laissa sa lampe allumée, pour faire croire qu'elle était toujours chez elle. Et elle sortit doucement. Il n'y avait heureusement pas d'agents devant sa porte ; mais trois étaient en dessous. Elle remonta deux étages sans faire de bruit ; puis elle descendit tranquillement, comme si elle venait du cinquième étage.

## VII

### CLAUDE GARANCIER

—Tonnerre ! . . Je suis donc tout à fait rouillé ?

Et Claude, faisant un nouvel effort, se maintenait en pleine Seine, malgré le courant, à une légère distance du pont du chemin de fer d'Asnières. Un train passait. Il regarda toutes les portières et murmura :

—Non, pas encore ! ce sera sans doute pour la prochaine fois.

Et, afin de dérouiller ses bras, alourdis par le long repos de l'hiver, il se mit à ramer avec une nouvelle énergie. A l'époque de leur ruine, il avait voulu vendre son canot comme il vendait tous les objets de luxe achetés par son père ; mais Thérèse s'y était opposée, sous prétexte qu'il n'en tirerait rien, et que ce serait une distraction peu coûteuse. Elle ne voulait pas que son frère fût privé de son plaisir favori ; car Claude aimait l'eau avec passion ; il aimait surtout cette belle Seine, sur laquelle il avait passé les meilleurs moments de sa jeunesse. Il avait vendu ses embarcations de fantaisie ; il avait rompu avec ses compagnons de folie, et il n'avait gardé que son premier canot, celui qu'il avait choisi avec son père. Maintenant qu'il était un homme, et un homme sérieux se dévouant à sa famille, il avait encore une joie enfantine, lorsqu'il pouvait

courir à Asnières et passer quelques heures sur ce beau bassin. Parfois, Serge l'accompagnait ; et ils faisaient de longues excursions. Ou bien Serge l'emmenait chez ses patrons pour chasser. C'étaient les seuls plaisirs de ces deux jeunes gens, beaux et forts, qui, depuis longtemps, s'aimaient comme deux frères.

Serge était le plus fin, le plus adroit et le plus prudent, tandis que Claude, confiant dans la force de ses membres, avait toutes les audaces. Tout blanc de peau, avec des cheveux d'un blond sec, des yeux bruns, une figure sans cesse souriante, coupée par une moustache frisée, il avait le type de ces enfants de Paris, que rien n'a jamais étonnés, que rien n'étonnera jamais. Et une verve gouailleuse qu'il exerçait, sans cesse contre les lâches et les menteurs. Obéissant comme un enfant à sa sœur, pour laquelle il avait des tendresses et des délicatesses toujours nouvelles, sûrement, s'il avait assisté à l'arrestation de Thérèse, il serait tombé sur les gardiens de la paix et en aurait assommé quelques-uns. Mais, ce jour-là, il avait entendu la fille de son patron, mademoiselle Julienne Fourmont, dire à son père :

—Oui, oui, je veux aller à Asnières.

Mademoiselle Julienne Fourmont avait l'habitude de descendre dans le cabinet de son père, à l'heure du déjeuner. Le notaire avait beau lui dire :

—Mais je sais bien qu'il est midi !

—Midi cinq minutes, papa !

—Tu pourrais me faire prévenir par un domestique. . . .

—Papa, cela me fait plaisir de descendre moi-même pour te chercher.

Ce qui ne faisait aucun plaisir au notaire, c'est que, régulièrement, à midi, Claude Garancier trouvait toujours un prétexte pour pénétrer dans le bureau de son patron. Le notaire grognait ; mais il n'osait rien dire, parce que, ainsi qu'il l'avait expliqué au chef de la sûreté, mademoiselle Julienne Fourmont, sa fille, avait une tête. . . .

Claude et Julienne échangeaient alors quelques paroles de politesse. Ils s'étaient connus autrefois, aux soirées que donnait le colonel Garancier. Le notaire avait bien déclaré à sa fille quelle ne pouvait plus voir Thérèse, devenu une simple ouvrière ; mais il ne pouvait empêcher Claude de saluer sa fille, quand il la rencontrait. Et, ce jour-là, il faisait à peine attention à Claude ; il était eucharité d'être débarrassé de sa fille.

—Oui, c'est cela, avait-il répondu, tu iras avec mademoiselle Angéline. Je vais lui envoyer un mot, pour lui demander de t'accompagner.

Il avait alors remarqué que sa fille faisait un signe à Claude ; il s'était retourné et avait dit :

—Pourquoi êtes-vous là, vous ?

Claude avait répondu avec le plus grand sérieux :

—Je viens vous porter quelques lettres à signer.

—Est-ce que je signe mon courrier à midi, maintenant ?

—Non, Monsieur ; mais, comme j'ai terminé toutes les lettres que vous m'avez données. .

—Bon, bon ! Vous me présenterez cela ce soir. Allez !

Claude s'était incliné ; mais en passant devant Julienne il avait murmuré :

—Regardez bien ! Je serai sous le pont.

Il était revenu dans son bureau et avait posé bien en vue le travail qu'il avait fait ; puis il était parti, très décidé à ne pas rentrer après son déjeuner.

Et c'était pour voir passer mademoiselle Julienne qu'il maintenait son bat. au en pleine Seine, malgré le courant qui était assez fort, et qu'il examinait tous les trains qui roulaient au-dessus de lui,

Ce fut seulement vers cinq heures qu'il distingua, à une portière, un petit mouchoir qu'agitait une très petite main ; mais il ne vit aucun visage.

—Allons ! fit-il, avec un mouvement d'humeur. Elle est décidément accompagnée par cette mademoiselle Angéline Verdier ; et elle n'ose pas se montrer ! Pourvu qu'Angéline ne se mette pas en travers de notre rendez-vous !

Il quitta le pont du chemin de fer et se laissa aller. Au bout de quelques minutes, il abandonna le milieu du fleuve pour se rapprocher de la rive ; et, quand il fut en face d'une grille qui bordait un vaste jardin, il prit un sifflet et lança trois appels. Puis il attendit.

La mère de Julienne Fourmont étant morte depuis longtemps, la jeune fille avait passé la plus grande partie de sa jeunesse dans le couvent où le colonel Garancier faisait élever Thérèse. Elles s'étaient aimées, tout de suite, avec cette ardeur mystique qui

règne dans la plupart des couvents : et jamais le moindre nuage n'avait assombri leur affection mutuelle. Thérèse était la plus sérieuse, malgré l'ardeur qu'elle apportait au plaisir ; Julienne était la plus gracieuse, la plus capricieuse et la plus gâtée. Elle était petite, très brune, avec une foule de cheveux fous qui encadraient sa tête mutine, éclairée par des yeux noirs, pétillants de malice.

Lorsque la ruine avait frappé la famille Garancier, Julienne avait dit à son père :

—M. Claude entrera dans ton étude.

—Comment ! ce jeune écervelé, bon à rien . .

—Je le veux, papa !

—Mais, c'est une folie !

—Si tu ne consens pas, je vais te faire une scène.

Le notaire avait une peur abominable des scènes de sa fille. Il aimait la vie calme, tranquille ; et, pour que son intérieur ne fût pas troublé, il consentit à prendre Claude dans son étude.

—Mais à une condition, dit-il, c'est que tu rompras complètement avec sa famille . .

Tu ne peux plus avoir de relations avec des gens qui n'ont pas le sou !

Julienne s'inclina ; mais elle alla voir Thérèse aussi souvent qu'elle le put ; seulement, Thérèse ne lui rendait pas ses visites, comprenant qu'elle serait mal accueillie par le notaire.

Or Julienne, ayant promis de soutenir Claude, devait forcément s'intéresser à lui. Elle demandait tous les ans à son père :

—Es-tu content de mon protégé ?

—Content ? . . Cela dépend. D'abord, il ne peut pas s'entendre avec son collègue Brigard . .

—Je comprends ça, papa. Il me déplaît absolument, ton M. Brigard. Il a des yeux faux . .

—Brigard m'est bien précieux ; je te prie de ne pas l'attaquer, je trouve que Claude est trop indépendant . . Il fait trop vite sa besogne . . Bref, si tu détestes Brigard, moi je n'aime pas ton M. Claude.

—Eh bien, papa, je vais te proposer un marché : je te passe ton M. Brigard, et tu me passes mon M. Claude. Vois comme je suis conciliante !

Le notaire était le premier à reconnaître les réelles qualités de Claude ; mais il ne l'aimait pas, à cause justement de sa supériorité, à cause de la sympathie qu'il inspirait à sa fille.

—Je t'assure, Julienne, que tu t'occupes beaucoup trop de ce qui se passe dans mon étude . . Ce n'est pas convenable !

Alors Julienne répondait imperturbablement :

—A qui est-elle ton étude ?

—A moi !

—Pardon ! Tu m'as dit toi même, que tu étais ici maître clerc et que ma mère t'avait porté l'étude en dot.

—C'est vrai ! . . . Eh bien ?

—Donc, l'étude était à mon grand-père ; donc elle était à ma mère ; donc elle est à moi ! Et j'ai bien le droit de me mêler de ce qui m'appartient.

Le notaire haussait les épaules en s'écriant :

—Il n'y a pas moyen de causer sérieusement avec toi !

Elle se mettait à rire et l'embrassait ; et, chaque année, elle faisait augmenter les appointements de Claude, de telle sorte que, quoique Brigard fût depuis beaucoup plus longtemps dans l'étude, la situation de Claude était presque aussi élevée que la sienne, Julienne entendait d'ailleurs que Claude dépassât Brigard et devint le premier collaborateur de son père. Et elle y serait déjà parvenue, si M. Fourmont, depuis trois ans, n'avait subi l'influence de cette Angéline Verdier, qu'elle détestait encore plus profondément que Brigard. Seulement, si elle attaquait Brigard bien en face, elle avait eu la finesse de ne pas se poser en adversaire de cette mystérieuse Angéline Verdier, lorsque celle-ci s'était insinuée peu à peu dans la maison de son père. Elle avait compris, depuis longtemps, qu'elle avait en elle une ennemie redoutable, qui ambitionnait de prendre la place de sa mère ; et elle était décidée à employer toutes les ruses pour empêcher l'accomplissement de ce projet, auquel elle ne osait pas s'opposer ouvertement, et dont son père, du reste, ne lui avait jamais parlé. Il se contentait de traiter Angéline avec les plus

grands égards, de l'inviter sans cesse à venir chez lui ; et il lui confiait sa fille aussi souvent que Julie le voulait bien. L'introduction de cette femme dans la maison avait produit un grand changement dans la vie de la jeune fille. Elle était toujours aussi gâtée, on accomplissait toujours ses moindres caprices ; mais elle sentait qu'elle n'était plus la maîtresse. Angéline Verdier la traitait en petite fille.

Aussi lorsqu'elles arrivèrent toutes deux à la porte de la villa de M. Fourmont, Angéline dit, du ton protecteur qu'elle affectait toujours avec elle :

— Vous allez vous occuper du jardin, des fleurs, ma chère enfant ?

Mais sans doute fit Julie en souriant.

— Moi, je verrai ce qui peut manquer dans la villa, et je monterai à la lingerie, comme votre père m'en a priée.

Et Angéline ne descendit même pas dans le jardin, tandis que Julie s'y précipitait en chantant. Le jardinier venait au devant d'elle ; elle lui dit :

— Tiens, Jacquet, voici dix francs. Si on m'appelle, tu feras le cri de la chouette, pour m'avertir ; et tu répondras que j'arrive.

Le jardinier, habitué aux caprices de sa jeune maîtresse, à laquelle il était absolument dévoué, s'inclina respectueusement. Déjà, Julie arrivait au fond du jardin, et ouvrait une petite porte donnant sur la berge. Il y avait à peine quelques minutes que Claude avait lancé ses trois appels. Et debout, dans son canot, portant crânement son joli costume rayé, il attendait, donnant de temps en temps, un petit coup de rame, pour se maintenir en face de la porte, par laquelle la jeune fille allait venir. Julie traversa la berge sans hésitation et arriva à la pente gazonnée qui bordait la Seine. Claude voulut faire approcher son bateau ; mais elle l'arrêta :

— Non, non ! Nous pouvons très bien causer comme cela, dit-elle. C'est déjà bien assez compromettant pour moi !

Et elle prit un air très sévère, tandis que Claude faisait la moue. Elle s'assit sur l'herbe qui poussait très épaisse ; et le jeune homme s'assit sur la banquette de son canot.

— Ainsi, dit-il, je n'aurai même pas le plaisir de vous serrer la main ?

— Non, Monsieur, répliqua Julie ; nous resterons comme nous sommes ! D'ailleurs, j'ai des choses sérieuses à vous dire ; et vous allez me faire le plaisir de m'écouter aussi respectueusement que si nous étions dans un salon.

— Soit ! Nous sommes dans le salon de la nature, murmura Claude d'un ton résigné.

— Pas du tout. Nous sommes sur le bord de la Seine ; et ce n'est vraiment pas un endroit convenable pour une jeune fille.

— Il est certain que, si monsieur votre père apprenait que vous m'avez donné rendez-vous, sous prétexte de venir donner des ordres à votre jardinier !

— Hein ! que dites-vous, Monsieur ? Moi, vous donner un rendez-vous ! Quelle folie ! Je traverse mon jardin, je viens me promener sur cette rive . . .

— Vous entendez mes trois coups de sifflet . . .

— Je n'entends qu'une chose, Monsieur, c'est que vous deveniez un peu plus raisonnable ! Et, si je consens à vous écouter, c'est dans l'espoir de vous faire changer . . .

— Vous voulez que je ne vous aime plus ?

— Aimez-moi ; mais ne me le dites pas.

— A quoi cela servirait-il d'aimer une jeune fille, si on ne pouvait pas le lui dire ?

— Et, si cela est dangereux, qu'elle se le laisse dire ?

Insensiblement, par de petits coups de rame, Claude avait amené son bateau près du bord.

— Comment ! s'écria Julie, vous me désobéissez ?

— Je veux me rapprocher de vous, pour vous admirer de plus près, pour admirer vos cheveux si fins, vos yeux si noirs et votre joli petit pied, que j'examine à loisir, depuis que vous êtes venue vous asseoir devant moi . . .

D'un geste instinctif, Julie retira ce pied, qui dépassait, et le cacha sous ses jupes ; mais elle continua d'écouter :

— Oui, ma chère Julie, si je consens à rester dans cette étude, où je reçois les rebuffades de votre père, où je suis attaqué tous les jours par ce Brigard, si je me contente d'une situation inférieure, c'est que je suis payé de tous mes ennuis lorsque je vous vois dans le cabinet, lorsque vous daignez sourire en passant devant moi. Julie, je ne pourrai jamais être plus heureux que le jour où nous serons l'un à l'autre . . .

—Ah ! voilà ! fit Julienne. C'est très bien, tout ce que vous dites là. Et je ne trouverais pas un mot à y changer ; mais les choses ne sont plus comme autrefois. Aucune pudeur ne me retient ; j'ai une joie véritable à vous dire que je vous aime au moins autant que vous m'aimez. Dans tous mes rêves de jeune fille, c'est vous que j'ai choisi pour époux ; il y a six mois seulement que je vous ai avoué que mon âme était à vous, mais il y avait déjà bien longtemps que cet aveu était sur mes lèvres : j'espérais, chaque jour, que vous me forceriez à parler, et, le soir, je vous étais reconnaissante de la manière respectueuse dont vous m'aimiez. . . . Vous n'osiez rien dire, comme moi. . . . Enfin, cela est passé : j'ai eu le courage de parler la première, parce que je me sentais menacée d'un danger. Et, maintenant, ce que j'ai de plus cher au monde, mon amour est menacé. . . . Oh ! je lutterai !

—Ça va donc toujours mal ? demanda Claude avec tristesse.

—Hélas ! murmura la jeune fille. J'avais un si bel espoir : faire pour vous ce que ma mère avait fait pour mon père ! Mais aurez-vous assez de patience ?

—Vous savez que je suis prêt à tout accepter pour vous obtenir !

—Oh ! oui, je sais ! s'écria la jeune fille avec un sourire de bonheur.—Fuis son visage devint sombre ; et elle continua :—L'influence de cette femme devient chaque jour plus grande sur mon père ; et, comme vous la gênez encore plus que moi, elle ne sera satisfaite que lorsque vous serez parti. . . Il faut rester à tout prix. J'ai besoin de vous savoir près de moi ! Promettez-moi que vous serez patient, que vous accepterez sans murmure les petites humiliations que vous fait subir M. Brigard. . . .

—Oh ! celui-là ! fit Claude, avec un geste de menace.

—Plus tard ! répliqua Julienne, plus tard, nous nous vengerons de lui. Le misérable !

—Le jour où vous m'en donnerez la permission, ce que je la cravacherai, cette figure de drôle !

—Oui. Mais patience ! Je suis certaine qu'il est le confident de mademoiselle Angéline, qu'il la dirige. . . . Je les ai surpris causant en secret. . . . C'est lui qui dit à mon père ce qu'Angéline n'ose pas répéter et Angéline qui se charge des commissions de Brigard pour mon père.

—Naturellement, dans ces commissions, on ne dit jamais du bien de moi ?

La phrase avait été prononcée d'un ton si naïf que Julienne éclata de rire :

—Vous serez toujours le même ! s'écria-t-elle.

—Je vous aimerai toujours ?

—Et maintenant, que je vous gronde ! N'abandonnez plus votre travail, même pour me voir en secret ; ne donnez à mon père aucun motif de se plaindre de vous. . . Adieu ! Vous embrasserez votre sœur pour moi.

—Donnez-moi le baiser, pour que je le lui porte.

En ce moment, le cri de la chouette traversa l'air.

## VIII

OU CLAUDE EST SAUVÉ PAR SON AMOUR DU CANOTAGE.

Julienne se leva ; et, mettant ses deux mains sur sa bouche, elle envoya un baiser à Claude ; puis elle recommença deux fois :

—Pour Thérèse. . . . Pour votre mère. . . . Pour vous !. . . .

—Quoi ! vous partez ?

—Oui, entendez !

De nouveau, le cri de la chouette leur arriva :

—C'est le signal de Jacquet. Il est convenu qu'il doit le lancer, si on me cherche.

—Sans doute Angéline qui vous espionne ?

—Oui, adieu ! Il ne faut pas qu'elle puisse raconter à mon père qu'elle m'a vue avec vous ! Adieu ! courage ! et nous vaincrons ! je vous le jure !

—Je vous adore ! s'écria Claude, en lui envoyant un dernier salut.

Déjà la jeune fille avait gravi le talus et traversait la berge. Elle poussa la petite porte de la grille et rentra dans le jardin. Claude entendit ses pas qui s'éloignaient sur le sable. Il resta là longtemps, espérant qu'elle allait reparaitre ; mais le jour baissait.

—Allons ! murmura-t-il. Je ne la verrai que demain ; et, pour avoir un sourire d'elle, il me faudra recevoir quelque sottise de son père, supporter les allusions méchantes

de Brigard ! Et, si je rencontre cette Angéline Verdier, que je hais, je devrai la saluer gracieusement... Ah ! Comme je voudrais qu'une bonne lutte s'engageât entre nous tous et qu'on brusquât cette situation fautive !

Il avait contre Brigard et contre Angéline une haine sourde, qui était d'autant plus violente qu'il ne savait sur quoi la baser exactement. Il les avait toujours détestés, instinctivement. Il avait naturellement pris parti contre Angéline Verdier, lorsque celle-ci avait quitté la maison du commandant Morain, et il avait senti en Brigard un rival acharné, dès le jour où il était entré chez M. Fourmont. Enfin, ce sentiment était devenu plus aigu, depuis qu'Angéline avait pénétré dans l'intimité du notaire. C'était Claude qui, le premier, avait deviné la passion naissante de M. Fourmont pour cette belle fille ; et il n'avait pas craint de prévenir Julienne :

— Angéline veut vous prendre votre père.

Et, sans doute, Angéline aurait déjà pu réaliser ses rêves ambitieux et mis la main sur la belle fortune de M. Fourmont, si Julienne n'avait déclaré à son père qu'elle ne l'aimerait plus le jour où il se remarierait.

— Mais je t'assure que je n'y songe même pas, avait répondu le notaire, un peu honteux.

C'était à partir de ce moment que la guerre avait commencé entre Julienne et Angéline, une guerre sourde, continuelle, une guerre de femmes, pleine de finesses, de ruses, sans que jamais une discussion éclatât en face. Et, comme c'était Claude qui avait percé à jour tous les projets d'Angéline, il était naturel que celle-ci employât toute son influence à le faire renvoyer de l'étude. Claude réfléchissait à tout cela, pendant que le courant, entraînant son canot, le ramenait en pleine Seine. Il se laissait aller, lentement, se demandant comment se dénouerait cette situation, qui devenait de plus en plus tendue.

— Chez nous, au moins, murmura-t-il, ce sera bien plus simple. Dès que le commandant Morain aura octroyé son consentement, j'étendrai mes deux mains sur Serge et sur Thérèse ; et je les bénirai !

Il regarda sa montre : sept heures avaient sonné.

— Si je rentrais ? pensa-t-il.

Mais, par un sentiment de délicatesse, il voulut retarder son retour. Il savait que Serge apprendrait ce soir-là son augmentation.

— Il va venir chez nous : il aura envie de causer avec Thérèse ; le commandant bavardera avec maman. Moi, je les gênerais...

Puisqu'il avait eu le bonheur de voir Julienne en secret, il voulait que sa sœur eût la même joie.

— Le commandant et ma mère parleront du passé ; Serge et Thérèse parleront de l'avenir. J'arriverai à la fin de la soirée, pour me faire gronder.

Il revint vers Asnières et descendit en face d'un petit restaurant, où il dina en quelques minutes. Puis il regagna son canot en se disant :

— Si je partais par le chemin de fer, j'arriverais trop tôt.

Au fond il était enchanté de faire une belle promenade. La nuit était magnifique ; la lune répandait sur l'eau une lueur qui miroitait avec les remous. Pas un nuage au ciel. Claude aimait ces nuits claires, ce grand silence que rien ne trouble plus. Il s'éloignait peu à peu d'Asnières, se laissant prendre au charme du printemps ; et il ramait toujours, ne songeant plus à l'heure. Il traversa ainsi le long espace qui sépare Asnières de Suresnes ; puis il gagna Saint-Cloud. Il était trop tard maintenant pour revenir à Asnières.

— Bah ! se dit-il, je laisserai mon canot au Point-du-Jour et nous le trouverons là, dimanche, pour faire une promenade avec Serge.

Il était environ dix heures et demie, lorsqu'il atteignit le Point-du-Jour. Il couvrit lui-même son canot d'une toile blanche et le confia à un crèmerier qu'il connaissait. Et il se décida enfin à prendre le chemin de fer de ceinture pour rentrer à Paris. Il descendit à la station de Batignolles, à onze heures moins cinq, riant à l'avance des douces gronderies de sa mère, qui, comme toutes les mères, ne vivait plus, lorsqu'elle savait son fils en train de canoter.

S'il était arrivé une demi-heure plus tôt, il aurait trouvé le chef de la sûreté mettant sa sœur en état d'arrestation. Toutes ses pensées se tournaient maintenant vers Thérèse. Il se représentait le honneur qu'elle devait éprouver auprès de Serge.

— Chère sœur ! murmura-t-il. Comme elle mérite d'être heureuse !



Il remontait bien vite la rue de Rome, mécontent de s'être attardé, et tout étonné de rencontrer une foule de gens, dans ce quartier habituellement désert. Quand il arriva au coin de la rue des Dames, il sentit qu'on lui prenait le bras, et la voix de sa mère qui disait doucement.

—Viens, Claude ! Eloignons-nous d'ici.... Viens !....

—Quoi ! ma mère ! Que se passe-t-il donc ?

—Un malheur épouvantable !

—Thérèse ! Ma sœur !....

La veuve ne répondit pas ; elle entraînait son fils, en balbutiant :

—Tout à l'heure.... Je vais t'expliquer.... Fuyons !

Claude s'était mis à trembler. Il dit avec colère :

—Ah ! Pourquoi donc suis-je sorti ce soir ?

—Cela vaut bien mieux ! Quand tu sauras....

Et elle marchait toujours vite, parlant d'une voix coupée par l'émotion :

—Je me disais bien que mon instinct de mère me guiderait, que je te trouverais avant que tu arrives à la maison....

—Je t'en supplie, ma mère ; dis-moi ce qui est arrivé à Thérèse.

—Plus loin.... On pourrait nous entendre.... Si un agent de police savait que tu es mon fils, il t'arrêterait....

Après avoir couru quelques minutes, ils arrivèrent au boulevard Malesherbes. Ils étaient sur le large trottoir, qui borde le parc Monceau. Personne ne passait là ; ils pouvaient parler sans crainte. La veuve tomba, épuisée, sur la muraille basse qui soutient la grille ; et elle pleura en baisant les mains de son fils :

—Sois courageux, Claude !

—Parle ! je t'écoute !

—Le commandant Morain a été assassiné, ce soir, à l'heure même où Serge rentrait de son bureau.

—Oh ! mon Dieu ! fit Claude, en songeant que c'était l'heure où il avait été si heureux de voir la jeune fille qu'il aimait. Achève, ma mère. Qui l'a tué?....

—On ne le sait pas, mon fils ! On ne sait qu'une chose, c'est que Serge a été surpris, tenant à la main l'arme du crime. Et on l'accuse !

—Lui ! c'est impossible !.... Oh ! Comme Thérèse doit souffrir ! Mais où est-elle ?

—On n'accuse pas Serge seulement. On a vu une femme qui sortait en courant de la maison.... Ta sœur est passée là à la même heure.... Et.... Oh ! mon fils, je n'ai pas le courage d'achever.... C'est trop affreux !

Elle se tut ; Claude restait immobile, les yeux fixes, comme si la vie se fût arrêtée en lui. Ce ne fut qu'au bout d'un grand moment qu'il eut le courage de demander :

—Et.... on l'accuse, elle aussi?....

—Ils sont venus.... Ils l'ont interrogée.... Il y a une coïncidence épouvantable en tout.... Et ils ont pris mon enfant.

—Ils l'ont arrêtée ?

Il se leva brusquement !

—Où vas-tu donc ? s'écria sa mère en tremblant.

—Mais l'arracher de leurs mains, ma mère, leur dire, leur prouver que c'est une erreur monstrueuse ! Thérèse, ma sœur chérie, accusée d'un crime !.... Mais c'est à devenir fou !.... Mais, si j'avais été là, je l'aurais défendue !

—C'est bien pour cela que Thérèse s'est laissée arrêter sans résister à ces hommes, dit la veuve, en forçant son fils à se rasseoir auprès d'elle. Et puis, on t'accuse, toi aussi...

—Moi, ma mère ?

—Oui. Il paraît que M. Fourmont a reçu ce matin un testament en faveur de M. Morain, et que tu as dû le lire....

—Non, je ne l'ai pas vu.

—Et tu l'aurais communiqué à Serge ou à ta sœur.... Ces gens inventent des infamies.... Alors, quand ils ont eu pris ma fille, j'ai voulu défendre mon fils ! Ils ont placé des agents dans la maison, pour t'arrêter si tu rentrais.... J'ai déjoué leur ruse ; j'ai réussi à sortir de chez moi sans être reconnue. Il ne faut pas qu'ils te prennent, toi ! Que deviendrais je, seule, pour lutter contre cette justice qui arrête des innocents ?

Il y eut un long silence ; Claude, tout en pleurant, essayait de dominer sa colère et son chagrin.

—En effet, murmura-t-il, il va falloir lutter, délivrer ma sœur et son fiancé.

—Tu ne crois pas plus à la culpabilité de Serge qu'à celle de Thérèse, n'est-ce pas ?

—Moi ! croire que mon ami, mon frère, est capable de commettre une mauvaise action ? . . . J'ignore ce qui s'est passé ; mais je suis prêt à jurer que Serge est innocent !

—Et si tu savais les preuves qu'ils ont réunies contre Thérèse et contre lui !

—Contre Thérèse ! . . . Ma sœur est en prison ! Ah ! Tu as raison, il vaut mieux que je n'aie pas été là ! J'aurais tué les hommes qui ont osé l'arrêter.

—Je t'en supplie, pas de violences ! Mon cher enfant, je n'ai plus que toi . . . Si on l'arrêtait, je crois que je mourrais !

Il prit sa mère dans ses bras et l'embrassa longuement :

—Écoute, dit-il. Tu as supporté, dans ta vie, ma pauvre mère, bien des épreuves. Il paraît que ce n'est pas assez, et que tu dois souffrir encore ; mais, souviens-toi que tu es la femme d'un soldat ! Tu supporteras cette dernière épreuve, noblement et dignement, comme tu l'as toujours fait . . . Je te promets que, malgré mon indignation, je consentirai à me cacher, à disparaître ; et, si c'est possible, je viendrai te voir en secret ; cela te donnera la force de résister à la douleur. Quant à cette épouvantable accusation, j'examinerai demain sur quoi elle repose . . . Je te promets de me contenir ; mais tu vas me promettre aussi de ne t'humilier devant aucun des hommes de la justice ! Sois fière devant eux ! N'oublie pas que tu portes le nom de notre père !

Il éprouvait le même sentiment, que Thérèse avait ressenti, lorsqu'elle avait vu sa mère supplier le chef de la sûreté.

—Tiens, dit-elle. J'ai pensé que tu consentirais à vivre caché ; je t'ai apporté mille francs, ce que nous avions à la maison. Tu m'écriras demain, poste restante, à mes initiales, pour me dire où tu t'es réfugié.

—Oui, je te le promets !

—Et je te jure que je me ferais tuer plutôt que de révéler ton secret. Adieu, mon fils !

Au moment où ils s'embrassaient, ils entendirent le bruit d'une voiture. Serge regarda, machinalement, et, à la lueur d'un bec de gaz, aperçut M. Fourmont, qui reconduisait Angéline Verdier. Il murmura :

—Et moi qui, ce soir, étais si heureux ! Moi qui faisais de si beaux rêves !

—Courage, mon enfant !

—Va-t'en, ma mère ! Ton absence a trop duré . . .

Il força sa mère à s'éloigner ; et, un<sup>e</sup> fois seul, il s'écria avec énergie :

—Ma sœur ! Emprisonnée avec des coquines . . . avec des voleuses ? . . . Tonnerre ! Je ne l'y laisserai pas longtemps

## DEUXIÈME PARTIE

## I

ANGÉLINA VERDIER

La sœur du commandant Morain s'était mariée contre le gré de sa famille. Malgré la vive opposition de ses parents et de son frère Louis, elle avait voulu épouser un petit avocat de Bayonne, que sa modeste dot séduisait, et qui l'emmena aussitôt à Paris prétendant qu'un homme de sa valeur ne pouvait pas s'enterrer en province. Après la mort de leurs parents, le frère et la sœur cessèrent toutes relations ; et Angéline fut, élevée à Paris, ignorant qu'elle eût une famille, car son père avait défendu qu'on prononçât jamais devant elle le nom des parents de sa femme. A Bayonne il plaidait fort peu : à Paris, il ne plaida plus du tout. Et, comme la dot de sa femme fut bientôt mangée, il dut chercher un nouveau métier, pour gagner la vie de la maison. Le père d'Angéline passa ainsi par beaucoup de métiers. Homme actif, intelligent, mais d'un caractère brouillon, il se lança dans une foule d'affaires, fut plusieurs fois sur le point de réaliser une grande fortune, et, finalement, mourut en laissant à peine une cinquantaine de mille francs à sa femme. Angéline avait alors quatorze ans. Son enfance avait été particulièrement cruelle et douloureuse : elle avait vécu au milieu de cette misère parisienne qui laisse de si grandes traces dans l'esprit de ceux qui l'ont supportée. A certaines époques, bien rares hélas ! elle avait connu des moments de prospérité : pendant quelques semaines, l'argent avait afflué à la maison, on lui avait acheté des robes, on lui avait fait de magnifiques cadeaux ; on croyait tenir les millions. Puis l'affaire s'enfonçait, la mauvaise chance reparaisait et durait des mois, des années. . . . Plus d'argent pour remplacer le trousseau acheté dans les moments de splendeur ! Et tout ce qui avait la moindre valeur, les plus petits bijoux, filait au Mont-de-Piété. . . . Et, l'année écoulée, on n'avait même pas d'argent pour le renouvellement des reconnaissances. Par hasard, Verdier traversait une époque de chance quand il mourut ; et sa femme et sa fille se trouvèrent à l'abri du besoin.

Le jour de l'enterrement, Angéline fut très étonnée de voir un oncle et un cousin ; elle voulut en parler le lendemain à sa mère ; mais celle-ci n'entendait pas de cette oreille. La pauvre femme avait beaucoup aimé son mari ; et elle s'imaginait qu'elle devait respecter sa haine, même après sa mort. Elle mourut au bout d'un an, épuisée par cette longue lutte, pour laquelle elle n'était pas faite. Et Angéline se trouva seule. Pendant cette dernière année, ne voyant personne, la jeune fille avait souvent songé à son oncle et à son cousin ; elle s'était procuré leur adresse. Elle les prévint aussitôt de la mort de sa mère. Le commandant accourut sans hésiter, accueillit tendrement sa nièce et le soir de l'enterrement, Angéline fut ramenée rue de Rome par son oncle, qui lui dit :

— Tu n'as pas d'autres parents que nous ; je suis donc forcément ton tuteur. Tu iras au pensionnat, finir ton éducation et après, tu vivras chez nous, comme si tu étais mon enfant. Nous avons eu tort, tes parents et moi, de ne pas nous entendre ; oublions cela et aimons nous bien !

Et la chose fut ainsi réglée comme il l'avait décidé, le commandant envoya Angéline, une année, dans le pensionnat où était Thérèse Garancier, afin de terminer son éducation qui avait été par trop négligée ; puis sa nièce, devenue une grande et belle jeune fille, s'installa définitivement chez lui.

Elle avait un visage un peu sévère, le teint très pâle, le front très haut, avec deux épais bandeaux de cheveux noirs qu'elle portait à la vierge, les traits régulièrement beaux mais un peu durs, et des yeux d'un bleu vague qui lui donnaient une expression étrange. Elle savait qu'elle était très belle ; et elle en était heureuse, car elle espérait bien se faire aimer de l'homme auquel elle rêvait depuis longtemps, et qu'elle aimait avec la plus vive tendresse. Cet homme, c'était Serge Morain !

Angéline avait aimé son cousin dès le jour où elle l'avait vu ; elle s'était sentie aussitôt portée vers lui par une sympathie soudaine, irrésistible. Bien vite elle forma le

projet de ne plus sortir de cette maison, où on l'avait si bien recueillie, où elle avait enfin connu les joies d'une existence assurée et régulière. Elle eut ainsi une année de bonheur, celle qu'elle passa à la pension. Durant toute cette année, elle rêva à l'avenir, qu'elle basait entièrement sur son amour ; et elle ne s'imagina pas que rien pût se mettre en travers de ses espérances. Son oncle venait la chercher deux fois par mois ; elle voyait alors Serge à l'heure du dîner : il la traitait un peu dédaigneusement, en petite fille, et cela convenait bien à Angéline, à qui sa mère avait inculqué le respect du maître, de l'homme. Elle rentrait à la pension, heureuse, et travaillait avec acharnement pour se rendre digne de lui. Elle regardait toutes ses compagnes et n'en voyait pas une seule dont la beauté pût être comparée à la sienne. Elle vivait un peu isolée, se sentant déjà femme ; et elle ne fit jamais à personne la confiance de son amour. Quand elle revint définitivement chez son oncle, elle était bien disposée à vivre simplement, de la vie de famille, à se dévouer aux soins du ménage, pourvu que Serge fût auprès d'elle. Son cousin continua de la traiter en enfant et l'aima avec la tendresse qu'il aurait eue pour une sœur. Angéline fut encore heureuse ; mais elle commença à douter : un incident bien simple l'éclaira complètement.

Un soir Serge sortit en costume de soirée, disant qu'il allait chez le colonel Garancier. Il avait l'air si radieux qu'après son départ Angéline interrogea adroitement le commandant qui ne cachait pas son départ et ne fit aucun mystère du penchant que son fils avait pour Thérèse. Cette nuit-là la jeune fille passa du doute à la jalousie. Elle essaya vainement de se rassurer en se disant que Thérèse avait à peine quinze ans.

Sa douleur fut immense ; et ses souffrances furent d'autant plus grandes, qu'elle dut les cacher, et n'eut personne pour la consoler. Elle voulut arracher de son cœur l'amour qui l'avait envahi ; la jalousie lui fit aimer Serge doublement. Alors, un grand changement se produisit en elle : elle redevint la fille de son père, elle se laissa aller à la colère, à la haine, à l'envie. Et souvent elle faillit lancer des reproches au commandant. Pourquoi ne pas l'avoir laissée ? Pourquoi l'avoir amenée dans cette maison, où elle n'avait trouvé que le malheur ? Désormais son existence était empoisonnée !

Lorsqu'Angéline atteignit sa majorité, Thérèse avait seize ans ; le colonel Garancier vivait encore et, dans sa fièvre de spéculation, augmentait l'éclat de ses fêtes. Le lendemain d'une de ces fêtes, Angéline vit son cousin ouvrir plusieurs fois le médaillon de sa chaîne de montre. Elle crut deviner ; et, la nuit, elle pénétra sans bruit dans la chambre de Serge ; elle enleva sa chaîne de montre et revint chez elle. Elle ouvrit le médaillon, en tremblant, et vit une mèche de cheveux blonds attachés par un petit ruban bleu. Elle connaissait assez Thérèse pour ne plus hésiter :

— Ce sont bien ses cheveux ! murmura-t-elle.

Elle posa la mèche sur ses lourdes tresses noires et compara rageusement :

— Oh ! ces cheveux dorés ! Voilà de quoi il est amoureux !... Et moi, il ne m'aimera jamais... Alors, qu'est-ce que je fais ici ?

Il y avait cinq ans environ que le commandant, oubliant toute rancune de famille, avait recueilli Angéline chez lui ; et, pendant ces cinq ans, le père et le fils n'avaient eu pour elle que les soins les plus exquis, les plus délicats. Ils l'aimaient simplement, franchement, comme si elle avait toujours vécu avec eux ; et ils la croyaient pleinement heureuse. Angéline oublia tout.

— Je ne resterai pas plus longtemps ici !

Et, cette décision prise, elle en prépara, sans tarder, l'exécution avec une résolution farouche.

Le lendemain, dès le matin, elle demanda brusquement, à son oncle, ses comptes de tutelle. Il regarda sa nièce avec stupéfaction :

— Tes comptes de tutelle ?

— Oui, mon oncle. N'ai-je pas le droit de les réclamer ? Ne suis-je pas majeure ?

Elle parlait si durement que le vieux soldat en fut blessé. Cependant, il répondit avec beaucoup de calme :

— Tu peux avoir ton argent ce soir si tu veux, il est très avantageusement placé, c'est pourquoi je te conseille de le laisser où il est.

— Je veux ma fortune parce que je vous quitte ! ma place n'est plus ici, et je m'en vais !

— Comment ! Ta place n'est plus ici ?... Moi, qui t'aimais comme mon enfant !...

— Oh ! mon oncle, pas d'explication inutile ! J'ai le droit de m'en aller, et je m'en vais !

—Et... où iras-tu ?

—Cela me regarde !

Le vieux soldat se rendit comme un fou à son bureau : il ne comprenait pas. Quant à Angéline, elle envoya chercher une voiture ; avant midi, elle avait quitté la maison où elle avait été tour à tour si heureuse et si malheureuse. Elle obéissait à son tempérament altier, haineux ; et elle n'avait aucune amie qui pût lui faire comprendre la folie de sa conduite. Elle loua une chambre dans un hôtel et fit parvenir son adresse à son oncle ; le commandant accourut dans la soirée pour mettre la jeune fille en possession de sa petite fortune ; et, en la lui remettant, il fit une dernière tentative. Sa nièce l'arrêta, net :

—Je vous en prie, mon oncle, restons-en là. Si j'ai fait un coup de tête, comme je ne porte pas votre nom, cela ne regarde que moi. Vous vivrez de votre côté, moi du mien. Cela vaudra mieux !

Elle s'était attendue à une démarche, au moins à une visite de Serge ; mais Serge, ne vint pas.

Angéline ne revint jamais ; et, comme, à cette époque, la ruine s'abattit sur la famille Garancier, le père et le fils, très préoccupés par la situation cruelle de leurs amis, oublièrent peu à peu l'ingrate. Le commandant seul essaya de la revoir ; il se présenta, un mois après, à l'hôtel où elle s'était installée, et apprit qu'elle était partie, un matin, brusquement, sans dire où elle se rendait.

La jeune fille avait quitté Paris, quelques mois, espérant s'étourdir par un long voyage : et, quand elle revint à Paris, elle crut qu'elle avait dominé sa passion, qu'elle avait oublié. Elle vécut d'abord si mystérieusement que personne, parmi les gens qui l'avaient connue, ne la rencontra jamais. Une année s'était écoulée ainsi.

Angéline, livrée à elle-même, s'était abandonnée à tous ses goûts de luxe, trouvant une consolation dans les raffinements de sa vie intime : sa beauté était devenue encore plus séduisante. Parfois, elle passait de longs moments devant une glace, elle s'examinait froidement. Et elle pensait :

—Puisqu'on ne m'a pas laissé faire le bien, comme il me serait facile de faire le mal ! . .

Elle avait déjà dépensé une partie de l'argent que lui avait remis son oncle ; elle songea à placer le reste et à s'en faire une arme, et ce fut pour cela, qu'après avoir soigneusement pris ses renseignements, elle se rendit chez Me Stanislas Fourmont, qui fut tout bouleversé de recevoir une aussi jolie femme.

## II

### UN NOTAIRE INFLAMMABLE

Maître Stanislas Fourmont était le type du parfait notaire.

Sa vie s'était régulièrement écoulée, jusque-là, entre la rédaction d'une quantité innombrable de contrats et de testaments et les douceurs d'une existence gourmande et égoïste. Il s'était marié sans amour ; il avait plutôt épousé son étude que sa femme. Il s'était habitué à une obéissance passive aux volontés de sa femme et plus tard à une obéissance encore plus passive aux volontés de sa fille. Il aimait la tranquillité : et la moindre scène le troublait à un tel point qu'il en perdait l'appétit. Petit, rond, avec de gros yeux à fleur de tête, toujours soigneusement rasé, la peau fraîche, il avait l'air d'un grand enfant : et, au fond, malgré toute son expérience, ce n'était qu'un enfant, ignorant de la vie, naïf, une vraie proie pour l'aventurière intelligente qui réussirait à mettre la main sur lui.

Un matin, il était mollement assis, presque étendu dans son fauteuil, les lèvres encore humides du petit déjeuner qu'il avait fait, et il ouvrait lentement son courrier, quand son premier clerc, Célestin Brigard, pénétra dans son cabinet.

—Tenez, dit le notaire, je ne vois rien d'important dans le courrier : répondez comme d'habitude à toutes ces lettres, mon ami.

Brigard prit le courrier et dit, d'un ton indifférent :

—Il y a là une jeune dame qui insiste beaucoup pour voir le *patron*.

—Eh bien, mon ami, dit le notaire, faites-la entrer.

Il se leva à demi pour la recevoir . mais, quand il l'eut aperçue, il se leva tout à fait

et vint au devant d'elle. Angéline Verdier était vêtue d'une robe noire unie qui moulait son beau corps ; elle ne portait qu'un seul bijou, un gros rubis qui lui servait de broche et faisait ressortir la blancheur mate de son visage. Le notaire resta, une minute, immobile, éprouvant une commotion qu'il n'avait jamais ressentie, comprenant qu'un bouleversement soudain se produisait en lui, cherchant vainement comment il parlerait à cette admirable fille qui fixait sur lui ses yeux troublants. Enfin, il balbutia :

—Madame . . .

—Non, Monsieur, je suis demoiselle.

Cette simple réponse causa une joie infinie au notaire ; elle était demoiselle, donc elle n'appartenait à personne. Il lui offrit un siège. Quelques minutes s'écoulèrent sans qu'aucun d'eux dit un mot. Angéline était venue parce qu'elle voulait faire la conquête du notaire ; la conquête était déjà faite. Le pauvre homme était aussi troublé qu'un collégien devant la première femme dont il tombe amoureux. Et ce fut d'une voix tremblante qu'il demanda :

—Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, Mademoiselle ? . . . Mademoiselle ? . . .

—Angéline Verdier. Je viens vous trouver, Monsieur, parce que j'ai la plus entière confiance en vous.

—En moi ? fit le notaire abasourdi. Mais je n'avais pas l'honneur de vous connaître, Mademoiselle . . .

—Mais moi, je vous connais, Monsieur. Tout Paris sait que vous êtes le plus loyal, le plus désintéressé des officiers ministériels : et c'est pour cela que je désire vous confier ma petite fortune. Je suis orpheline, Monsieur. Jusqu'ici j'avais vécu chez mon oncle, le commandant Morain ; mais, à la suite de certaines difficultés, il m'a été impossible de rester plus longtemps dans ma famille. Je veux vivre seule ; je me suis déjà installée dans un petit appartement de l'avenue de Villiers ; et je viens vous confier ma modeste fortune : je n'entends rien aux affaires, aux placements. Voulez-vous vous charger de faire valoir mes soixante mille francs ? C'est tout ce que je possède.

En parlant, elle enveloppait le notaire de son regard vague. Lui écoutait à peine ce qu'elle disait : il se laissait griser par cette voix harmonieuse, par cette petite main qui ouvrait un portefeuille. Il prit les soixante mille francs, griffonna un reçu et balbutia quelques paroles banales sur la façon dont il gèrerait ces capitaux. Il demanda timidement :

—Vous me permettrez, Mademoiselle, d'aller vous renseigner sur leur placement ?

—J'en serai heureuse, Monsieur.

Et, quand elle fut partie, le notaire demeura devant son bureau, sans écrire une ligne, sans parler, comme s'il avait eu peur d'avoir fait un rêve. Il ne réfléchit pas un seul instant, il n'essaya pas de deviner pourquoi cette femme s'était adressée à lui plutôt qu'à un autre ; il s'abandonna aussitôt au sentiment qui l'emportait, et, lorsque sa fille vint le chercher pour le déjeuner, il la reçut brusquement.

Julienne, tout étonnée, dévisagea son père.

—Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle.

Le notaire se troubla : —Rien fit-il sèchement.

Et il remonta dans la salle à manger, où il déjeuna d'une façon si distraite, que sa fille lui dit :

—Tu as donc perdu de l'argent, papa ?

Cette fois, il s'emporta et gronda sa fille, qui n'avait jamais été grondée de sa vie ? Le jour même, il s'occupa de placer les soixante mille francs d'Angéline Verdier, afin de pouvoir lui faire une visite le lendemain. Quand il se présenta chez elle, il fut tout désolé d'apprendre que la jeune fille était partie pour quelques jours. Angéline n'avait pas quitté Paris ; mais elle faisait attendre le notaire. Enfin, il la revit : et elle lui permit de rester une heure auprès d'elle. Il la trouva encore plus belle ; mais il n'osa pas lui parler d'autre chose que de ses affaires. Elle lui raconta son histoire, un peu plus longuement que la première fois : il la plaignit, déclara que le commandant Morain et son fils étaient des "pas grand'chose" et revint dans son étude, amoureux fou d'Angéline Verdier. Il prit désormais l'habitude d'aller la voir deux ou trois fois par semaine, jusqu'au moment où elle lui reprocha cette assiduité. Quand elle le crut assez bien préparé, elle lui dit avec la plus parfaite gravité :

—J'ai la plus grande estime pour vous et je suis charmée de vous recevoir ; mais vous finiriez par me compromettre : je suis seule, je ne veux pas que personne puisse attaquer ma réputation !

Le notaire s'écria avec élan :

— Personne n'osera vous attaquer, lorsqu'on vous verra, chez moi, auprès de ma fille !

— Auprès de mademoiselle Julienne ?

— Oui, je veux, qu'à l'avenir, vous veniez chez moi, aussi souvent que cela vous plaira !

— Mais . . . votre fille ?

— Ma fille vous aimera et vous respectera, quand elle saura combien je vous aime et vous respecte !

Angéline avait atteint son premier but ; elle avait pénétré dans la maison du notaire, et elle y était traitée avec les plus grands égards. Julienne n'essaya pas de lutter : dans l'état d'exaltation où elle voyait son père, elle aurait été sûrement vaincue. Dès lors, Angéline mit tout en œuvre pour annihiler l'influence de Julienne et pour devenir la vraie maîtresse de la maison ; elle flatta toutes les manies du notaire, elle osa parler d'économies devant Julienne qui avait été habituée à gâcher l'argent ; mais elle affectait d'être entièrement dévouée à la jeune fille :

— Lorsque votre père vous refusera quelque chose, lui disait-elle, vous n'avez qu'à me prévenir, ma chère enfant, et moi je lui ferai entendre raison, qu'il le veuille ou non !

D'abord, Julienne s'y laissa prendre. Son âme était trop pure, ses sentiments trop honnêtes pour qu'elle pût deviner qu'une autre femme avait une âme aussi noire, des sentiments aussi bas ; et, si elle avait été seule, Angéline aurait peut-être réussi à la tromper complètement ; mais Claude veillait, et ce fut lui qui perça à jour tous les desseins de l'aventurière. Au moment où le notaire songeait à la façon dont il pourrait faire accepter Angéline pour belle-mère à sa fille, Julienne lui fit une scène terrible et lui déclara que, si une autre femme entrait dans la maison, elle partirait aussitôt et se brouillerait à jamais avec lui. Angéline, qui avait cru devenir la maîtresse de l'énorme fortune du notaire, comprit alors qu'elle ne réussirait jamais tant que Claude Garancier resterait dans l'étude et employa tout son pouvoir, mais vainement, à le faire renvoyer. Claude tenait bon, protégé par Julienne, comme un soldat qui est décidé à mourir plutôt que d'abandonner sa position. Et le notaire s'était dit :

— Je ne pourrai épouser Angéline que lorsque ma fille sera mariée, et mariée à un gendre qui lui fera respecter mes volontés.

Il avait donc accueilli la nouvelle de l'héritage Morain avec un véritable bonheur, espérant que cette situation nouvelle lui permettrait de réaliser ses désirs. Et maintenant, l'assassinat du père de Serge démolissait le beau plan qu'il avait formé ; mais, en rentrant chez lui, il se consolait aisément, à la pensée qu'il allait enfin pouvoir se débarrasser de Claude Garancier. Pendant tout le chemin, de la rue de Rome à la rue d'Antin, il n'avait eu que cette pensée en tête :

— Je serai donc tranquille ! Je n'aurai plus devant moi ce visage insolent ! Je ne sentirai plus l'influence de ce Claude contrecarrer toutes mes volontés ! Je serai enfin le maître dans mon étude . . . et chez moi ! Et, aidé par Brigard, je réaliserai enfin mon désir le plus cher. Dès ce soir, je vais mâter ma fille !

Son étude était située au rez-de-chaussée et son appartement au premier étage. Il monta avec une ardeur toute juvénile et pénétra brusquement dans le salon, où Julienne et Angéline l'attendaient anxieusement ; car elles savaient qu'un agent de police était venu le chercher, mais elles ignoraient pourquoi.

— Je viens d'en apprendre de belles ! leur cria-t-il.

Julienne et Angéline se levèrent, aussi pâles l'une que l'autre, et vinrent au-devant de lui. Au même instant, le valet de pied annonçait que le dîner était servi.

— Ah ! je me soucie bien de dîner ! dit-il, en grossissant sa voix, et en faisant de grands gestes.

Il se sentait beaucoup de courage, parce que sa fille tremblait. Cependant, il consentit à passer dans la salle à manger, où le dîner attendait depuis deux heures. Julienne demanda d'une voix troublée :

— Je t'en prie, papa, raconte-nous ce qui s'est passé. Nous sommes rentrées ici, aussitôt que tu as été parti . . . Nous nous sommes un peu attardées à Asnières . . . Mademoiselle Verdier s'occupait de la lingerie, et moi j'avais une foule de choses à faire exécuter dans le jardin.

— Et nous avons été terrifiées, ajouta Angéline, quand nous avons su qu'on était venu vous chercher au sujet d'un crime !

Le notaire s'assit, ne sachant comment débiter, et il avala sa soupe ; il avait d'ailleurs besoin de se réconforter. Il prononça :

—Des émotions pareilles, ça peut vous donner une maladie !

—Mais quelles émotions, papa ?

—Voici ! c'est épouvantable !

Il se tourna vers Angéline :

—Ma chère mademoiselle, ce n'est peut-être pas une grande perte pour vous ; mais votre oncle, le commandant Morain, a été assassiné par son fils et par Thérèse Garancier !

En entendant ces mots, Angéline se rejeta sur sa chaise et devint blême ; elle voulut parler, mais pas un son ne sortit de sa bouche. Le notaire ajouta tranquillement :

—Je comprends que cela vous bouleverse ; mais j'ai préféré vous annoncer la nouvelle sans ambages, et. . .

Julienne coupa la parole à son père :

—Ce n'est pas vrai, ce que tu dis là ! s'écria-t-elle violemment.

Le notaire frappa un grand coup de poing sur la table et hurla :

—Ah ! J'en ai assez. à la fin, de supporter les caprices d'une petite fille ! Et aujourd'hui, tu oses me manquer de respect ? Tu oses me démentir ? . . . J'entends être le maître ici ! Et je ne veux plus qu'on s'incline devant tes volontés ! Cela a duré trop longtemps.

Julienne se leva de table en s'écriant :

—Je répète que ce que tu as dit n'est pas vrai ! Si le pauvre commandant Morain a été assassiné, ce n'est ni par Serge, ni par Thérèse ! . . . Mais c'est monstrueux, une pareille accusation ! Comment peux-tu y ajouter foi ?

Le notaire se précipita sur sa fille ; et, laissant éclater sa colère longtemps contenue :

—Te tairas-tu, petite folle ? Voudras-tu m'écouter ?

—Parle ! Donne-moi une preuve de ce que tu avances !

Et Julienne le regardait bien en face, le défiant. . . M. Fourmont reprit :

—Serge a assassiné son père, parce que son père ne voulait pas lui laisser épouser cette grendine de Thérèse Garancier ! Voilà où en arrivent les enfants qui ne respectent pas les volontés de leurs parents ! Et on croit même que c'est Thérèse qui a donné à Serge le couteau pour frapper ce malheureux !

—C'est de la folie ! balbutia la jeune fille.

—Non, non ! Et tout était bien combiné ; car cette mort, si on n'avait pas surpris le misérable en flagrant délit, cette mort aurait mis Serge à la tête d'une grosse fortune, dont son père vient d'hériter ! Et c'est Claude, ton Claude, entends-tu, qui a tout préparé ! C'est lui qui a vu le testament dans mon étude ! C'est lui qui a prévenu sa sœur et Serge Morain ! Il est venu, ce matin, ton Claude ; mais il a disparu l'après-midi. Ou était-il ? . . .

—Il était. . . il était. . .

—Tu sais donc où il était ? s'écria le notaire.

—Mon père ! Tu me fais peur !—Mon Dieu !

M. Fourmont prit sa fille par les mains, et, la secouant avec violence :

—On a arrêté Serge ! Et, en ce moment, on arrête sans doute sa complice ; car elle a pu fuir, elle ! Elle et son frère ! On l'a vue qui courait en sortant de la maison de la rue de Rome ! On n'a pas vu son frère ; mais je suis bien certain qu'il devait y être. . . D'ailleurs, on l'arrêtera lui aussi et on lui demandera ce qu'il faisait à l'heure du crime. . .

Le notaire aurait continué d'apostropher sa fille, si Julienne, poussant un soupir lamentable, ne s'était évanouie. Son père, épouvanté, la lâcha ; et elle tomba lourdement sur le parquet. M. Fourmont se tourna vers Angéline qui demeurait sur sa chaise, toujours blême, immobile, ne disant pas une parole, semblant ne pas s'intéresser à ce qui se passait devant elle.

—Lui aurais-je fait mal ? murmura-t-il.

Angéline eut l'air de sortir d'un rêve.

—Hein ? Que dites-vous ? . . . Où est donc Julienne ?

—Elle s'est évanouie. . . Je lui ai appris tout cela trop brusquement. . . J'étais si indigné. . . Aidez-moi !

Elle vint auprès de lui et l'aïda à placer Julienne sur un fauteuil ; elle défit son corsage, tandis que le notaire appelait un domestique. Et voyant Angéline soigner sa fille, il lui dit :

—Vous êtes toujours la même, vous, bonne, dévouée. . . Vous vous oubliez pour songer aux autres. . . Ah ! j'enrage, quand je pense que ma fille ne vous aime pas !



— Calmez-vous ! Calmez-vous, je vous en prie, mon ami. Il faut d'abord porter Julienne dans sa chambre.

Quelques instants après, la jeune fille, étendue dans son lit, revenait peu à peu à elle, et voyait Angéline et son père à son chevet. Le notaire demanda avec inquiétude :

— Eh bien, petite, comment cela va-t-il ?

— Mieux, père.

— Ma chère enfant ! murmura Angéline d'une voix douce et tendre.

Julienne la regarda durement ; puis elle demanda :

— On ne l'a pas arrêté, lui, n'est-ce pas, mon père ?

— Qui donc ?

— Claude ! Il n'était pas là ! je vous le jure ! . . . Sur la mémoire de ma mère, je jure que Claude est innocent !

### III

#### CÉLESTIN BRIGARD

La jeune fille eut à peine prononcé ces mots qu'une vive rougeur empourpra ses joues. Angéline était si troublée qu'elle ne le remarqua pas. Et comme le notaire demandait sévèrement :

— Qu' t'a dit que Claude n'était pas là ? Tu sais donc où il était, à l'heure du crime ?

Elle ne répondit pas ; elle cacha son visage dans ses mains et se mit à sangloter. Angéline la caressait ; et, malgré la haine qu'elle éprouvait pour elle, elle n'osait pas la repousser.

— Voyons, mon enfant, disait l'aventurière, de son ton protecteur, il ne faut pas se laisser abattre par le chagrin : il doit y avoir là-dessous quelque erreur épouvantable, qui s'expliquera plus tard. Ce ne sera pas la première fois que la justice se sera trompée.

— Et, cette fois, je suis bien certaine qu'elle se trompe, balbutia la jeune fille, au milieu de ses sanglots.

— Non, non ! s'écria le notaire, tout cela n'est que trop clair ! Et je vous avoue que je ne suis pas fâché d'être débarrassé pour toujours de cette famille Garancier !

— Oh ! mon père ! murmura Julienne.

Mais, en voyant la figure contractée du notaire, la jeune fille n'osa rien ajouter. Son père comprit ce sentiment :

— Oui, continua-t-il, tu as raison de te taire ! Tu ne pourrais dire que quelque sottise ! Comment te sens-tu, maintenant ?

— Un peu mieux, mon père ; cette horrible nouvelle m'a bouleversée . . . Je n'ai plus besoin que de repos . . . Ma femme de chambre restera auprès de moi.

— C'est cela, dit Angéline. Laissons cette chère enfant se reposer.

Elle l'embrassa avec effusion et ne sembla nullement étonnée que Julienne ne lui rendit pas sa caresse. Le notaire embrassa aussi sa fille, et suivit Angéline, qui se dirigeait vers la salle à manger. Il regarda la table, les plats, les bouteilles, les petits verres ; cette vue ramena un peu de calme dans son être égoïste et gourmand ; il pensa que la mort de tous les commandants de la terre ne pouvait empêcher de dîner un honnête officier ministériel comme lui. Et il dina copieusement. Angéline le regardait avec un sourire méprisant ; mais elle le poussait à manger. Il donna enfin l'ordre d'atteler son coupé et fit demander la femme de chambre de sa fille. Julienne avait renvoyé sa servante, en disant qu'elle allait dormir.

— Je l'avais bien pensé, s'écria le notaire, avec un soupir de satisfaction. Chagrin de jeune fille . . . Il n'y paraîtra plus demain. Ah ! les enfants ! Quel tracas cela vous donne !

Vers onze heures et demie, son coupé s'arrêtait devant une belle maison de l'avenue de Villiers.

Il entra dans la maison en même temps qu'Angéline. Ils traversèrent la cour, puis un jardin, et arrivèrent au petit pavillon, où demeurait l'aventurière.

Si le notaire avait eu la moitié de la perspicacité dont il se vantait, il se serait demandé, depuis longtemps, comment, avec les trois mille livres de rente qu'il lui servait, Angéline pouvait payer un loyer de quinze cents francs et vivre avec les raffinements de

l'élégance la plus recherchée. Son habitation se composait de deux étages : au rez-de-chaussée étaient ses deux pièces de réception, le salon et la salle à manger, meublés sévèrement d'une façon un peu sombre, et séparés par une splendide portière orientale.

Le notaire savait que la chambre et le boudoir de l'aventurière, situés au premier, étaient deux merveilles de luxe et de goût ; mais il n'avait jamais obtenu la permission d'y pénétrer.

—Maintenant que je suis arrivée chez moi, dit l'aventurière en entrant dans son salon, vous allez me faire le plaisir, mon ami, de vous retirer.

—Quoi ! Pas même un petit bout de conversation ?

—Non. Partez ! Je le veux.

Malgré cet ordre, prononcé d'une voix fiévreuse, le notaire aida la jeune femme à enlever son manteau et son chapeau.

—Vous êtes plus belle que jamais ! dit-il.

—A quoi cela me sert-il puisqu'on ne m'aime pas ? s'écria-t-elle, en lançant au bonhomme un regard en dessous.

Le notaire répliqua avec fougue :

—Moi ! Ne pas vous aimer ! C'est à moi que vous dites cela ? moi qui vous adore ! . .

—Ah ! Trêve de déclarations, mon ami ! Les paroles ne mènent à rien. Vous me jurez tous les jours que vous m'adorez, et vous ne savez même pas me faire respecter par votre fille !

—N'avez-vous pas vu comme je l'ai traitée ce soir ?

—N'avez-vous donc pas compris qu'elle ne voulait être seule, que pour ne plus m'avoir auprès d'elle ?

—Aussi je relève la tête à la fin ! Il me fallait une occasion ; je l'ai maintenant. Et je suis disposé à braver toutes les colères de Julienne. Demain, elle saura que je suis le maître chez moi ! Et, dans un mois, vous serez ma femme, mon adorée !

Il s'empara de la main d'Angéline et la couvrit de baisers. Elle le laissa faire, puis dit avec une petite moue :

—Allons ! Partez ! Si je dois être votre femme un jour, il faut que personne n'ait le droit d'attaquer ma réputation. Adieu !

—J'aurais été si heureux de rester plus longtemps avec vous, ma chère enfant, balbutia en tremblant le vieil amoureux.

Et il était si troublé qu'il ne songeait plus à cet héritage, qui mettait une fortune considérable entre les mains de l'aventurière. Il s'en alla sans lui en avoir reparlé, tout bouleversé à la pensée, que, dans un mois, il posséderait cette admirable fille. Dans son coupé, il ouvrit son portefeuille et prit une photographie d'Angéline en toilette de bal, très décolletée, un remarquable portrait, fait par cet artiste qui s'appelle Chalot.

—Comme elle est belle ainsi !

C'était seulement sur cette photographie, qui semblait vivre, qu'il avait vu les épaules d'Angéline. Jamais l'aventurière n'avait consenti à se montrer à lui en toilette ouverte. Il l'embrassa furieusement et proféra quelques paroles de colère contre sa fille. Puis il murmura :

—Désormais, je n'aurai plus ce Claude pour contrecarrer tous mes projets. Célestin Brigard m'est tout dévoué. . . . Et, s'il surgissait de nouvelles difficultés, il se chargera de les déjouer.

Cet homme, qui, au fond, n'était pas méchant, se réjouissait des incidents épouvantables qui allaient lui permettre de réaliser ses désirs amoureux. Et il se croyait aimé !

Quelle épouvantable désillusion pour lui, s'il avait entendu le ton dédaigneux avec lequel Angéline avait dit après son départ :

—Imbécile !

Et aussitôt l'aventurière ne songea plus à lui. Elle se rappela ce crime, cette mort. . .

Placée devant la grande glace de son salon, elle se vit si pâle, qu'elle remonta bien vite dans sa chambre et se mit un peu de rouge. Au même instant, on frappait un coup discret à la porte du pavillon ; et la bonne, Martine, introduisait un individu qui, sans rien demander, montait au premier étage.

—Ah ! vous voilà, Brigard ? dit Angéline, sans détourner la tête.

—Oui, répondit Brigard, en s'asseyant ; j'ai vu filer la voiture du patron, et je suis entré.

Une minute après, Martine apportait un service à thé, et le plaçait sur une table en bois de rose, au milieu du boudoir, puis elle descendit, et ferma toutes les issues.

Angéline continuait sa toilette, tranquillement, comme si Brigard n'avait pas été là. Enfin, elle s'enveloppa la tête dans une épaisse mantille noire. Et, en ce moment, Brigard se rappela comment il avait connu cette femme qu'il aimait terriblement, à laquelle il s'était donné tout entier, et dont il n'avait jamais obtenu une parole d'amour.

Célestin Brigard était le fils de paysans picards, qui avaient travaillé toute leur vie comme des gueux, pour faire de leur enfant un "monsieur." Ils avaient réussi ; mais les malheureux étaient morts à l'époque où ils auraient enfin pu se reposer. Célestin Brigard était déjà entré dans l'étude de Me Fourmont. Ce qu'il avait vu de plus clair dans la mort de ses parents, c'est qu'il héritait d'une centaine de mille francs. Il ne devint pas dépensier pour cela ; il avait trop bien appris la valeur de l'argent. C'était exactement le clerc qui convenait à Me Fourmont. Exact, travaillant lentement, flatteur, il avait fait rapidement la conquête de son patron.

Il avait passé plusieurs années, vivant chichement, ignorant tout de l'existence parisienne, se disant qu'il se marierait un jour, qu'il épouserait une grosse dot, et qu'il amasserait une énorme fortune. Peut-être même songeait-il à Julienne Fourmont ! . . .

Angéline pénétra tout à coup, dans sa vie, avec l'éclat d'un météore. Il l'avait rencontrée par hasard, et il eut l'audace de se présenter lui-même à cette Parisienne. C'était l'époque où, revenue de son voyage, et se croyant guérie de son amour, Angéline songeait à se venger sur tous les hommes d'avoir été dédaignée par l'un d'eux. Elle commençait alors à s'installer dans son pavillon de l'avenue de Villiers, avec autant de soin et de mystère, qu'un soldat qui prépare ses armes à la veille d'une bataille. Célestin Brigard fut le seul homme qu'elle admit dans son intimité. Le paysan avait cru d'abord trouver en elle une femme, Angéline resta pour lui un être impénétrable, supérieur, dont il chercha inutilement à comprendre le caractère.

— Soyons bons amis, lui dit elle, puisque nous sommes orphelins tous deux . . .

— Pourquoi ne pas nous unir, nous marier ?

— Nous unir, oui. Nous marier, non ! je ne me marierai sans doute jamais !

A la pensée que cette femme ne serait jamais à lui, il avait eu des rages sourdes. Il songea même à la tuer. Il eut l'imprudence de lui faire une scène ; elle le chassa de chez elle. Il revint, au bout de peu de temps, humble, repentant, ne demandant plus qu'un peu d'amitié, ne pouvant vivre sans voir celle qu'il aimait. C'était ce que voulait Angéline. Il lui fallait un instrument, pour faire ces choses que seuls peuvent faire les hommes. Et Brigard était devenu non pas son associé, mais son esclave, — un esclave bien digne de la maîtresse. Elle n'avait pas eu de peine à lui donner toutes ses haines, toutes ses jalousies. Et, de cet homme, qui aurait pu être honnête, elle avait fait un malhonnête homme. Parfois, il osait le lui reprocher :

— Quand je songe à ce que vous avez fait de moi ! lui disait-il.

— Bah ! répliquait-elle. Ne vaut-il pas mieux être dupeur que dupé ?

Et il riait. Elle lui montra la fausseté de la vie parisienne, elle lui prouva que, s'il voulait arriver à une grande fortune, il devrait suivre l'exemple de gros spéculateurs qui volent le public. Il crut tout ce qu'elle disait. Et, peu à peu, il devint un autre homme ; il désira, encore plus vivement, le luxe et la richesse. Au lieu de respecter, ainsi qu'autrefois, son patron, il le méprisa, il le considéra comme un imbécile, bon à exploiter.

Ce fut grâce à Brigard qu'Angéline s'insinua aussi facilement et aussi rapidement chez Me Fourmont. Elle voulait commencer par porter la ruine et la désunion dans cette famille : elle finirait ainsi par atteindre Serge Morain. Depuis un an, Brigard semblait avoir dominé sa passion pour elle ; il affectait une indifférence cynique et disait :

— J'aime à croire que, lorsque vous aurez épousé ce notaire, si vous jouissez de ses millions, lui ne jouira pas longtemps de sa femme ?

Angéline avait alors un sourire mauvais et énigmatique, qui faisait dire à Brigard :

— Ce pauvre homme ne se doute pas, qu'en signant son contrat de mariage, il signera son arrêt de mort !

Et Brigard était si certain que les millions du notaire allaient passer dans les mains de son amie, qu'il avait mis à la disposition d'Angéline tout ce qu'il possédait. Elle puisait dans la bourse de Brigard, sans la moindre hésitation ; et le notaire restait persuadé qu'elle vivait toujours avec ses trois mille livres de rente. Brigard s'était habitué à tout ce luxe dont elle s'entourait ; il venait chez elle à peu près tous les jours : elle le recevait en camarade ; et, si le notaire arrivait à l'improviste, il se cachait.

—Vous êtes de la maison, lui disait-elle.

Au moment où les deux associés perdaient patience, à cause de l'opposition formelle de Julienne, était arrivée la lettre du notaire de Bayonne, demandant des renseignements sur la famille Morain. Me Fourmont croyait réellement qu'Angéline n'en avait rien su, car il avait recommandé le plus grand secret à Brigard. Celui-ci avait naturellement communiqué à l'aventurière toutes les lettres concernant cette affaire. Et c'était elle qui avait donné les renseignements que le notaire avait envoyés à Baltimore. Elle avait dépeint son oncle et son cousin comme méchants et rancuniers, espérant ainsi les faire déshériter et bénéficiaire seule de cette grosse fortune. Son plan avait échoué. L'oncle de Baltimore, suivant l'usage de tous les Méridionaux, avait préféré laisser la plus grande partie de sa fortune à son neveu, à l'homme, à Serge, à celui qui portait son nom. Et c'était à cela que songeait la cousine de Serge, tandis que Brigard la contemplait avec amour.

Lorsqu'elle eut terminé sa toilette, elle s'étendit à demi, sur un divan qui occupait tout un côté de son boudoir, et alluma une cigarette. Célestin Brigard la contemplait toujours ; mais elle ne le regardait même pas : elle suivait des yeux les petits nuages de fumée bleue qui s'élevaient au-dessus d'elle. Ce fut seulement lorsqu'elle s'avança, pour prendre une tasse de thé, que ses yeux rencontrèrent ceux de Brigard. Elle les baissa, puis but lentement. Pour la première fois de sa vie, Brigard vit cette femme trembler ; et cela lui donna une audace qu'il avait rarement devant elle. Il dit brusquement :

—Le patron avait l'air bien heureux, en sortant d'ici.

—Il est toujours heureux quand il me voit.

—Et vous lui avez encore permis de vous parler d'amour ?

Elle répliqua tranquillement :

—N'est-ce pas notre plan de me faire épouser par lui, pour nous emparer de ses millions ?

—Et si cela était inutile ? s'écria brutalement Brigard.

#### IV

##### UNE BONNE LOI

En disant ces mots, Brigard se rapprocha d'Angéline ; et les deux associés se regardèrent bien en face. L'aventurière comprit qu'une scène se préparait ; elle alla au devant, avec sa crânerie habituelle.

—Je parie, dit-elle froidement, que vous avez encore quelque chose à me reprocher ?

—Oh ! quelque chose ?... Bien des choses, si je songeais à tout ce qui s'est passé entre nous depuis que nous nous connaissons ! Mais, au fond, c'est toujours la même chose : vous m'avez dit que nous unirions nos deux forces ; nous l'avons fait. Seulement, vous les bénéfices de l'association ont été pour vous. Moi je n'ai rien eu ! Et cependant, je ne demandais pas beaucoup... J'aurais pu être un homme comme un autre, heureux et tranquille, un de ces imbéciles que vous méprisez ! Vous avez porté le trouble dans tout mon être ! Vous avez fait de moi un bandit plus terrible que les coquins qu'on arrête tous les jours. Vous m'avez appris, vous qui ne connaissez pas la loi, comment on peut la côtoyer, comment on peut duper le public ! Vous m'avez fait commettre, pour entretenir votre luxe, des actes qui méritent le baigne ; il y a longtemps que l'héritage de mes parents a disparu entre vos mains ! Et, pour prix de tout cela, je n'ai même pas la satisfaction....

—Vous avez la satisfaction, interrompit sèchement Angéline, de venir ici comme chez vous, de vivre auprès de moi, de coucher, là, sur ce divan, pendant que je dors dans ma chambre... Vous avez voulu cela ; et je vous l'ai accordé, pour vous prouver combien votre jalousie était sotte ! Et, malgré cela, vous croyez toujours qu'il y a un amour au fond de mon cœur, alors que mon cœur n'est rempli que de haine ! Vous avez la satisfaction de partager ma vie moralement ; et vous savez bien que cela sera toujours ainsi ! Vous connaissez tous mes secrets....

Brigard s'écria avec colère :

—Pardons ! Je vous arrête-là ! Cette satisfaction, je ne l'ai pas. Je m'aperçois, plus que jamais, au contraire, que j'ignore tout de vous : vous m'avez fait croire que vous ne

consentiez à épouser M. Fourmont, que pour mettre la main sur sa fortune ; pourquoi, au moment où vous allez être riche, consentez-vous à parler encore de mariage à ce vieillard ridicule ? Ainsi, vous m'avez bien trompé ; il y a encore un secret que vous ne m'avez pas dit : et je vois bien que je ne suis qu'un instrument entre vos mains !

Angéline répondit avec le plus grand calme :

—Tenez, mon ami, dominez une bonne fois votre jalousie, ou nous ne pourrions plus nous entendre. Je serais forcée de me séparer de vous ! Je ne vous ai jamais parlé d'amour, parce qu'il n'y en a pas en moi. Je méprise ce notaire, je hais sa fille parce qu'elle aime Claude Garancier, parce que je hais tous ces Garancier et ces Morain : je veux la ruine et le malheur de tous ces gens-là ! . . . Le hasard m'a déjà aidée . . . tant mieux !

Elle prononça ces derniers mots d'une voix si farouche, que Brigard frissonna.

—Maintenant, reprit-elle, raisonnons tranquillement, au lieu de perdre notre temps en querelles inutiles. Vous m'avez dit, tout à l'heure, que *j'allais être riche* . . . Est-ce à propos de ces malheureux cinq cent mille francs que vous parlez ?

—Non, dit Brigard, :avec un sourire philosophique, je sais qu'une pareille somme durera à peine quelques années, entre vos mains ; il vous faut des millions . . .

—Aussi, n'ai-je pas envie d'abandonner ceux du père Fourmont ! Il m'aime tant, ce bonhomme . . . que mon amour le tuera en quelques semaines, ajouta-t-elle avec un mauvais sourire.

Brigard répliqua, en haussant les épaules :

—Vous n'avez pas besoin de songer à cela, ma chère. Tuer les gens, cela peut devenir dangereux, malgré la maladresse de la police ! Que penseriez-vous d'une belle somme de deux millions, qui tomberait dans votre poche, au lieu de ces cinq cent mille francs que vous méprisez ?

—Comment cela ?

—Permettez moi, ma belle amie, de remonter un peu en arrière. Nous avons envoyé, à votre oncle de Baltimore, des renseignements tels, sur vous et sur votre famille, qu'il nous semblait impossible que vous ne fussiez pas son héritière ; c'est moi même qui avais écrit la lettre, et je vous jure que j'ai été bien étonné quand j'ai appris, ce matin, que vous étiez désavantagée, au profit de votre cousin. C'est un hasard malheureux ; mais voilà tout. Heureusement, un autre hasard a corrigé les sottises de celui-là. Le hasard est notre maître à tous ; car, tandis que je me désespérais devant cette perte de quinze cent mille francs, tandis que vous alliez vous promener à Asnières avec mademoiselle Julienne, il se passait, rue de Rome, un drame, assez mystérieux au point de vue de la justice, mais très clair en ceci, c'est qu'il vous fait millionnaire !

Et Brigard fixa un regard si perçant sur Angéline, qu'elle trembla de nouveau.

—Que voulez vous dire ? balbutia-t-elle.

—Je veux dire, ma chère amie, que mademoiselle Garancier vous a rendu un fameux service aujourd'hui.

Comme Angéline faisait un geste d'effroi, il dit d'un ton gouailleur :

—Je vous prie de m'excuser, ma chère, si je vous ai blessée ; mais je ne pense pas que la mort du commandant Morain vous cause une grande douleur, pas plus que l'arrestation de son fils ! Les aimeriez-vous au lieu de les haïr ?

Angéline se passa les mains sur le visage, et se secoua brusquement, comme pour chasser un souvenir ou une vision. Et elle dit, d'une voix troublée :

—J'ai beau être forte, je ne puis m'empêcher de me rappeler que j'ai vécu longtemps dans cet appartement. Vous devez comprendre que mon système nerveux est un peu surexcité, ce soir. Continuez, je vous prie . . .

—Je répète donc que mademoiselle Garancier vous a rendu un fameux service, ce soir. Elle . . . ou la personne qui a tué le commandant ; car vous n'ignorez pas, je pense, que Thérèse Garancier proteste énergiquement de son innocence ?

—Qu'importe, puisqu'on l'a arrêtée ? D'ailleurs, cette mèche de cheveux dorés n'est-elle pas une preuve accablante contre elle ?

—Je ne demande qu'à le croire, dit Brigard, avec son mauvais rire. Ce qui est bien certain, c'est que le commandant est mort, et qu'on va accuser Thérèse Garancier et son frère Claude. En admettant que Claude et Thérèse parviennent à établir leur innocence, l'accusation n'en restera pas moins debout contre Serge Morain, puisque lui, a été pris en flagrant délit, le couteau à la main ! C'est ici, ma chère Angéline, que la connaissance

de la loi va nous être utile. Naturellement, vous allez toucher sans tarder votre part d'héritage, soit cinq cent mille francs. Restent les quinze cent mille francs. . . . Une jolie somme ! . . .

—Dont mon cousin hérite . . .

—Pas du tout. La loi est formelle à cet égard.

—Quelle loi ?

—La loi de *l'indignité*. En matière de droit, on donne le nom d'*indigne* "à celui qui est privé d'une succession ou d'une libéralité à lui faite, pour avoir manqué à un devoir essentiel envers celui à qui il doit succéder, ou qui lui a fait une donation. Et, d'après le code, est déclaré *indigne* celui qui est condamné pour avoir donné ou tenté de "donner la mort au défunt." Commencez-vous à deviner, ma belle amie ?

—Oui, fit Angéline, avec un mouvement de joie cruelle.

—Votre cousin Serge, étant sous le coup d'une accusation de parricide, ne sera naturellement pas mis en possession de la succession de son père. Les quinze cent mille francs resteront momentanément entre les mains de Me Fourmont. On jugera votre cousin dans deux ou trois mois, on le condamnera ; et, en même temps, le tribunal prononcera contre lui : *l'indignité*. Et alors, comme vous êtes la plus proche parente du commandant et de son fils . . . c'est vous, vous seule, qui bénéficierez de l'héritage total ! soit deux millions.

Brigard s'arrêta et contempla, avec un sourire de triomphe, celle qu'il appelait sa belle amie. Angéline s'était étendue, de nouveau, sur son divan ; et, les yeux au plafond, elle réfléchissait. Elle murmura :

—Voilà une loi remarquablement faite !

—Et à laquelle vous n'aviez pas songé, vous qui cependant avez voulu lire le Code, et qui connaissez si bien les articles de *donation* !

—On ne songe pas à tout.

—Et maintenant, croyez-vous qu'il soit nécessaire de compliquer votre situation, qui devient si brillante, par l'amour de ce notaire ?

—Cela, mon ami, c'est une autre affaire, répliqua la jeune femme, sans cesser d'examiner le satin orange de son plafond. Les deux millions de l'oncle de Baltimore seront fort bons à recevoir ; et les quatre millions et demi amassés par Me Fourmont, ajoutés aux deux autres, feront six millions et demi. Cela, c'est une fortune . . . convenable, digne de moi. Mais, il y a une chose à laquelle vous ne songez pas, vous qui prétendez songer à tout, c'est que Serge Morain proteste hautement de son innocence, lui aussi !

—Personne ne le croira.

—On a vu plus fort que cela. Il faut donc admettre la possibilité d'un acquittement de mon cousin ; ce n'est pas probable, mais il faut tout prévoir. Cette année, où on arrête si difficilement les assassins, on a vu deux innocents jetés en prison ; et on les y a maintenus plusieurs semaines : on avait prouvé surabondamment leur culpabilité . . . Et, un beau jour, on a été forcé de les relâcher, parce qu'on avait trouvé des preuves non moins surabondantes de leur innocence. La même chose pourrait arriver pour Serge. Ainsi, moi, je ne crois pas mon cousin coupable de ce crime !

—Vous soupçonnez donc une autre personne ?

—Non, puisque c'est cette femme, cette Thérèse Garancier . . .

—Elle . . . ou une autre ! prononça Brigard, en venant mettre son visage au-dessus de celui d'Angéline, comme s'il avait voulu lire jusqu'au fond de son âme.

—Elle . . . ou une autre ! dit tranquillement l'aventurière.

—Il faut donc, que *l'indignité* de mon cousin soit prononcée ; par suite il faut que sa culpabilité soit bien nettement établie. Et, si la justice ne trouve pas assez de preuves contre lui, c'est à nous d'en trouver !

En achevant ces mots, elle lança un dernier regard à cet homme, qu'elle dominait si aisément ; et elle se leva brusquement. Déjà elle se rapprochait de sa chambre, et entr'ouvrait doucement la porte. Brigard la dévorait des yeux, n'osant pas bouger, serrant les poings. Il dit :

—Ce que vous venez de me commander, c'est presque un crime !

—Vous ne commettriez donc pas un crime pour moi ? Si vous m'aimez il faut vous arranger pour que mon cousin ne soit pas acquitté, pour qu'il soit bien coupable ! Songez donc ! Si on allait le remettre en liberté ? . . . Quel beau, parti cela ferait ! Près de deux

millions ! Et il est beau, mon cousin ; toutes les femmes courraient après lui !...  
Bonsoir, mon ami !

Elle disparut derrière sa porte, qu'elle ferma aussitôt à double tour ; et d'une voix railleuse :

— Mon cher Brigard, vous feriez bien de rentrer chez vous ! croyez-moi !...

Il ne répondit pas ; il se précipita comme un fou, les bras levés, sur cette porte, qu'il n'avait jamais franchie. Puis il s'arrêta, en disant d'une voix séchée par la fièvre :

— Je suis fou !... cette femme m'a rendu fou !

Et il s'assit, désespéré, la tête dans les mains. Deux grosses larmes vinrent à ses yeux et coulèrent sur sa face blafarde. Il se vit alors dans la grande glace qui était placée devant lui : il examina ses traits durs de paysan, sa grosse tête rasée et ses cheveux jaunes, qui poussaient drus. Une tête bestiale éclairée par de petits yeux gris. Une tête de dogue, hargneux mais soumis, avec une énorme mâchoire. Il balbutia :

— Elle m'a dit que Sergo était beau ; et moi je suis laid !... Moi, qui l'aime à en mourir !

Il fallut en effet l'aimer profondément pour accepter cette situation humiliante, qui aurait semblé impossible, même ridicule, à tout autre.

Cette nuit là, il ne dormit pas : il réfléchissait rageusement aux dernières paroles de son amie ; il échafaudait déjà tout un plan pour établir de nouvelles preuves de la culpabilité de Serge.

— Il faut que cet homme soit coupable !

Il partit le matin, pris tout entier par cette pensée. Et il acheta plusieurs journaux, afin de savoir bien exactement tout ce que la justice avait découvert la veille. Quand il arriva à l'étude de Me Fourmont, il était plus tranquille. Après ce qu'il avait lu, il lui semblait impossible que Serge ne fût pas condamné !

— Je n'aurai à me mêler de rien ; et Angéline sera satisfaite. Cela sera plus simple. Il aimait mieux cela. Tant qu'il était auprès de l'aventurière, il se sentait toutes les audaces ; mais, une fois seul, il perdait son assurance. Et lorsqu'il entra dans son bureau, il faillit se trouver mal, en apercevant Claude Garancier qui se tenait debout, au milieu de l'étude, une grosse canne à la main, le visage sévère.

— Vous ?... Vous ? balbutia Brigard en tremblant.

— Ah ! cela vous étonne ? Vous préféreriez sans doute, maître Brigard, me voir entre les pattes de la police ? N'essayez pas d'aller me dénoncer ; je vous caresserais la tête.

Au même instant, le patron descendait. Lui aussi faillit tomber à la renverse ; il murmura entre les dents :

— Ce gremlin !... Chez moi.

Claude, en une seconde, ferma les deux portes de la pièce où ils se trouvaient, puis il salua très poliment le notaire. Et, d'une voix gouailleuse :

— Mon cher Monsieur, dit-il, je devine parfaitement tout ce qui se passe dans votre esprit ; mais je vous préviens qu'il est inutile de crier. Votre domestique, Zéphirin, ne répondrait pas à votre appel : je viens de l'envoyer porter quelques lettres, que j'ai écrites, là, tout à l'heure.

Le notaire et Brigard, tremblant tous les deux, ne prononcèrent pas une parole. Claude continua, avec le plus grand calme :

— M. Fourmont, vous avez parlé, hier, publiquement, de ma famille, dans des termes tels, qu'il m'est impossible de rester plus longtemps dans votre étude ; j'ai donc l'honneur de vous donner ma démission. J'ajoute que, si j'ai n'éprouvais pas pour mademoiselle Fourmont le plus grand respect, je vous donnerais aussi une solide paire de calottes !...

— Monsieur !...

— Pas d'interruption, s'il vous plaît ! Je n'ai pas le temps de les écouter. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : au fond, vous n'êtes pas un méchant homme, et, quand vous faites le mal, c'est plutôt par bêtise ; ne vous rangez donc pas parmi nos ennemis : vous, vous en repentiriez un jour !

Claude s'inclina ; et, avant que le notaire et Brigard fussent revenus de leur stupefaction, il avait disparu. Le notaire redevint brave aussitôt ; il s'écria rageusement :

— Ce mauvais drôle ! J'avais envie de l'écraser !

Brigard remarqua judicieusement :

— Vous avez mieux fait de modérer votre indignation. Ce Claude Garancier est capable de toutes les violences !...

—A qui le dites vous, mon ami ? à qui le dites-vous ? . . .

Comme les petits clerks arrivaient, le notaire passa dans son cabinet, où Brigard le suivit. Il vit alors qu'une lampe était placée sur la table du patron ; et le notaire, le remarquant, dit :

—Vous voyez, j'ai passé ma nuit ici, après avoir ramené chez elle cette pauvre jeune fille. J'ai relu ce testament qui a causé tout le mal . . . Comme s'il n'eût pas été plus simple que ce vieil oncle de Baltimore laissât tout sa fortune à sa nièce ! . . . S'il y a une autre vie, il doit se repentir aujourd'hui de ce qu'il a fait ! . . . Ce gremlin de Claude sera venu lire le testament pardessus mon épaule, en prenant quelque lettre . . . C'est abominable !

Tout en parlant, le notaire remettait ses papiers en place ; et bientôt, sous une liasse, Brigard aperçut le petit livre du code, ouvert à l'article de l'*indignité*.

—Tiens, tiens pensa-t-il, le patron a donc eu la même idée que moi ?

Et il allait lui en parler, quand M. Fourmont ferma le livre et dit gravement :

—Cela ne doit pas nous empêcher de nous occuper des affaires de nos clients. Mettons donc à l'ouvrage comme tous les jours. Mon ami, vous travaillerez double, en attendant que j'aie remplacé ce gremlin de Claude. Et vous pouvez compter sur ma reconnaissance.

Brigard revint dans son bureau, où il travailla machinalement toute la matinée. Le notaire essaya aussi de travailler ; mais il ne put pas, il était trop préoccupé. A diverses reprises, il relut, dans le code, les articles de l'*indignité*, murmurant :

—Angéline va donc se trouver à la tête d'une fortune de deux millions. Ma fille ne pourra plus dire maintenant qu'elle m'épouse pour ma fortune !

Il sortit vers onze heures, afin d'envoyer un magnifique bouquet chez l'aventurière ; il s'imaginait déjà qu'il avait le droit de se conduire en fiancé. Quand il revint chez lui, sa fille, très pâle, vêtue de noir, se tenait debout dans la salle à manger, et donnait des ordres aux domestiques. Elle l'embrassa respectueusement, puis continua de donner des ordres, avec un sérieux et une gravité que le notaire ne lui avait jamais connus.

—Ah ça, petite, lui demanda-t-il, est-ce toi qui vas mener toute la maison, désormais ?

—Oui, mon père, répondit-elle froidement. N'est-ce pas mon devoir ?

—Et c'est pour cela que tu as mis cette lugubre robe noire ? Tu sais bien, petite, que j'aime les couleurs gaies.

Moi, je suis triste, mon père, parce que ceux que j'aime sont dans la tristesse !

Le notaire eut un mouvement d'impatience :

—Ah ! ma chère Julienne, je ne veux plus entendre parler de tous ces gens-là ! J'ai eu tort d'être trop faible, jusqu'ici. Cela a abouti à un joli résultat ! Tu te laissais monter la tête par mes ennemis, et tu manquais gravement à toutes les personnes qui m'étaient dévouées. Hier encore, tu faisais des difficultés pour aller à Asnières avec Angéline, qui est une femme sérieuse, et une véritable amie, elle . . .

Julienne interrompit son père d'une voix ferme :

—Moi aussi, mon père je trouve que j'ai eu tort de permettre aussi longtemps à cette femme de venir chez moi ! Et à l'avenir, elle n'y viendra plus, ou bien, je vous le jure, c'est moi qui partirai !

—Es-tu folle ?

—Ma résolution est formelle. Je respecterai vos volontés, mon père, je vous prie de respecter les miennes. Je sais, malheureusement, que, malgré toutes mes instances, vous continuerez de recevoir ici mademoiselle Verdier ; moi, je ne veux plus me trouver en sa présence. Si donc, vous voulez qu'elle vienne continuellement ici, je vous demande de me laisser partir pour notre villa d'Asnières. Je sens bien, qu'en ce moment, j'aurais trop de sujets de douleur, à Paris, tandis que, là-bas, je vivrai retirée, jusqu'au jour où l'innocence de mes amis sera enfin reconnue ! Puisque les apparences sont contre eux, vous avez peut-être le droit de les accuser, mon père. Moi, je les défends, parce que je suis certaine de leur innocence !

Le notaire était abasourdi. Il ne croyait pas qu'il y eût autant d'énergie chez cette jeune fille, qu'il avait toujours vue si légère et si folle. Il pensa qu'il suffirait de quelques menaces pour éteindre ce beau feu :

—Mademoiselle ma fille, s'écria-t-il, en haussant la voix, assez de folie ! vous devez me respecter et m'obéir. J'entends qu'il ne soit plus ici question de ces Garancier, ni de ce Serge Morain ; il est déjà bien assez fâcheux que je sois forcé de m'oc-



cuper de la fortune de Serge. Quant à mademoiselle Verdier, je vous annonce aujourd'hui, catégoriquement, mon intention d'en faire ma femme. Ce sera pour vous une bonne mère ; vous avez besoin, d'une direction sage. . . . Vous avez même besoin, je le vois, d'être étroitement surveillée. . . . Mademoiselle Verdier sera donc ici chez elle, autant que vous. Malheur à vous si vous lui manquez de respect ! Car ce serait me manquer de respect à moi-même.

—Soit, mon père ! Je quitterai aujourd'hui même cette maison !

## V

## LA MISSION DE ZÉPHIRIN

Ce fut une journée épouvantable pour le notaire. Devant l'attitude énergique de sa fille, il avait fini par se troubler, il avait mal déjeuné. Son intention d'épouser Angéline était bien arrêtée ; mais il avait peur du scandale. Et quel tapage cela ferait dans Paris, si sa fille refusait d'assister à son mariage !

Pendant tout le repas, la jeune fille n'avait dit que les paroles nécessaires au service ; elle avait affecté de tenir les yeux baissés. Plus de rires, plus de gaieté ! Le notaire était si vexé qu'il avalait de travers. A la fin du déjeuner, il essaya de montrer encore son autorité :

Je pense, dit-il, que, maintenant, ton caprice d'enfant gâtée est passé, et que nous n'aurons plus à parler de toutes ces sottises. . . . Je vais prier mademoiselle Verdier de dîner ce soir avec nous ; tu donneras les ordres nécessaires. Je le veux !

Oui, mon père, répondit-elle d'un ton soumis. Seulement vous me permettrez de ne pas assister au dîner.

Comment ! Encore ?

Je serai malade, ce soir !

Le notaire passa presque toute la journée, accablé, devant son bureau, cherchant par quel moyen il pourrait bien faire entendre raison à sa fille, et ne trouvant pas. Vers le soir, il remonta quelques minutes dans son appartement, et constata que sa fille avait tout préparé pour recevoir Angéline ; le couvert était déjà mis, mais pour deux personnes seulement. Il voulut pénétrer dans la chambre de sa fille ; la servante de Julienne l'arrêta en lui disant :

Mademoiselle est très fatiguée, même un peu souffrante ; elle s'est endormie tout à l'heure et a bien recommandé que personne ne l'éveillât avant ce soir.

Il s'en alla, tout inquiet, partagé entre la passion qu'il avait pour Angéline et la terreur que lui inspirait le caractère de sa fille. Sa terreur aurait été encore plus grande s'il avait vu Julienne, assise devant sa table, et lisant avec le plus grand soin les journaux où était relaté le crime de la rue de Rome. Presque tous les récits terminaient par la formule traditionnelle : Un des coupables est encore en liberté, ce Claude Garancier qui a eu, le premier, connaissance du testament de l'oncle de Baltimore, et qui doit avoir une grande responsabilité dans tout ceci ; mais les plus habiles limiers de la police sont sur ces traces.

Julienne avait relu cette phrase un nombre infini de fois ; et elle se demandait si elle n'allait pas apprendre le jour même l'arrestation de Claude. Et pourtant elle savait qu'il était innocent. A l'heure même où l'on tuait le commandant Morain, Claude n'était-il pas auprès d'elle, là-bas, sur le rivage de la Seine, qui lui parlait tendrement d'amour.

A ce moment, sa femme de chambre lui avait dit :

—Mademoiselle, il y a Zéphirin qui demande à vous parler en secret.

Zéphirin était le protégé de Claude. Ancien brossier du colonel Garancier, type du vieux soldat honnête et bon enfant, très travailleur, il était devenu le garçon de bureau du notaire, qui avait toujours été satisfait de lui. Julienne le reçut aussitôt.

—Que se passe-t-il, mon brave Zéphirin ? lui demanda-t-elle avec anxiété.

Zéphirin la salua gauchement, ce matin là, il n'avait pas son allure de beau soldat.

—C'est de la part de M. Claude que je viens. . . . Ah ! En voilà un malheur !. . . . Excusez moi, Mademoiselle, si je pleure ; mais, là, vrai, sur mon honneur de troupière, aussi vrai que j'ai cassé la tête de onze Prussiens dans cette sacrée année, eh bien ! elle est innocente, ils sont innocents tous les deux ! Je le jure !

—Mais je le sais bien, mon brave Zéphirin, vous n'avez pas besoin de jurer pour cela... Je sais, aussi bien que vous, qu'ils sont innocents !

Le vieux soldat s'empara de la main de Julienne, et la baisa respectueusement :

—Ah ! cela me reconforte, dit-il, de vous entendre parler ainsi. Ce que j'ai un chagrin depuis ce matin ! Quand j'ai lu cette horrible histoire dans mon journal, en venant, j'ai cru que j'allais perdre la tête... Ah ! ça vous fend le cœur, de pareilles injustices !... Mais je perds du temps à bavarder, tandis que j'ai des choses importantes à vous dire. J'ai vu M. Claude...

—Vous avez vu M. Claude ? Et il vous a dit de venir me trouver, n'est-ce pas ?

—Oui, Mademoiselle. Et ça me fait encore du bien de voir que vous devinez, parce que M. Claude, c'était mon favori. Je l'aime, comme si c'était mon enfant. Et s'il fallait se flanquer dans le feu pour lui, aussi vrai que j'ai démolé les onze, je le ferais ! Donc, j'ai vu M. Claude ; il avait l'air aussi calme que si rien ne s'était passé. Et, il m'a dit : — Tu répéteras à Mademoiselle tout ce que je vais te dire, je n'ai pas le temps de lui écrire une longue lettre.

—Vous avez une lettre ?

—Oui, Mademoiselle. La voici... Et... il l'a embrassée, avant de me la confier. Julienne, toute fiévreuse, la décacheta et lut :

“ Mademoiselle,

“ J'espère que, dans le terrible malheur qui me frappe, votre douce amitié ne me manquera pas. Pour lutter contre la police, qui accuse si follement ma sœur chérie et mon frère Serge, je vais être forcé de me cacher. Cependant, je puis avoir la mauvaise chance d'être pris ; on me demandera alors où j'étais hier. Ne craignez rien ! Je répondrai que j'étais sur la Seine, quelque part, vers Suresnes, vers Bougival ou Chatou... Je garderai le secret de cette dernière entrevue, qui m'avait rendu si heureux. Je ne veux pas que rien puisse ternir la réputation de la jeune fille que j'aime avec tant de respect ! Si vous m'aimez toujours, si vous ne doutez ni de moi, ni des miens, Zéphirin vous apprendra bientôt où je vais me cacher.

“ Adieu. Je vous adore.

“ CLAUDE.”

—Voici ma réponse, dit la jeune fille, en portant la lettre à ses lèvres.

Zéphirin toussa bruyamment, parce qu'il trouvait qu'un homme ne doit jamais se laisser attendrir outre mesure ; mais il n'en versa pas moins quelques larmes qui tombèrent sur sa moustache grise. Julienne demanda :

—Et quand vous a-t-il remis cette lettre, mon ami ?

—Tout à l'heure, Mademoiselle, quand je suis arrivé au bureau.

J'avais lu mon journal en route, et j'étais tout bouleversé. Jugez de ma stupefaction, lorsque je vois M. Claude, assis à sa table, aussi tranquille que d'habitude. J'allais pousser un cri de joie, pensant que tout cela c'était une blague de mon journal... M. Claude met un doigt sur sa bouche et dit :

—Écoute moi, mon vieux Zéphirin. Pas de tapage ; il s'agit d'être plus fin que toute la police ! tu m'entends, que toute la police ! Cette histoire est un tissu de mensonges, Malheureusement, on a arrêté Serge et mademoiselle Thérèse, et moi, on me cherche ; on veut m'arrêter aussi. On monte la garde devant notre appartement. J'ai passé la nuit à me promener, pour ne pas aller dans un hôtel, où l'on aurait retrouvé mes traces ; et comme ce matin, j'avais besoin d'écrire et que j'ai ici tout ce qu'il me faut, je suis venu faire tranquillement ma correspondance. D'ailleurs, il faut bien que je donne ma démission à M. Fourmont...

—Alors, Monsieur, je vais aussi donner la mienne.

—Non, Zéphirin, tu resteras ici, ne fût-ce que pour te mettre aux ordres de mademoiselle Julienne. Il est probable que tu entendras dire du mal de moi. Eh ! bien, quand on en dira, tu auras l'air de le croire, et, au besoin tu approuveras. Il faut bien que j'aie quelqu'un dans la place pour me renseigner.

Voyez-vous, mademoiselle Julienne, il n'y a que M. Claude pour trouver des idées pareilles. Après cela, il m'a donné votre lettre, en ajoutant :

Tu diras à mademoiselle Julienne qu'il faut se défier plus que jamais de qui elle sait . . . Il paraît que vous savez qui ?

Où, Zéphirin. Et vous, ne savez-vous pas de qui il s'agit ?

Dam ! Mademoiselle, j'ai bien deviné qu'il s'agissait de cette mademoiselle Angéline Verdier et de son M. Célestin Brigard. Soyez tranquille, s'ils ont des secrets, je saurai bien les découvrir.

M. Claude a-t-il écrit d'autres lettres ?

Où, Mademoiselle : d'abord une au chef de la sûreté ; je viens d'aller la déposer moi-même à son adresse. Puis des lettres aux journaux du soir.

Maintenant, Mademoiselle, que j'ai accompli ma mission, permettez moi de vous quitter et de revenir au bureau, où ce bon M. Célestin Brigard doit s'impacienter.

Allez, Zéphirin. Quand reverrez-vous M. Claude ?

Peut-être bien aujourd'hui.

Dites-lui que rien n'est changé entre nous, et que je vais prendre mes dispositions pour quitter cet appartement, où mademoiselle Verdier se croit chez elle. Je ne veux pas rester davantage à Paris. A Asnières, j'aurai plus de liberté !

Compris mademoiselle !

Le vieux soldat fit le salut militaire et redescendit à l'étude. Brigard, fort étonné de ne pas voir Zéphirin, s'impacientait, en effet ; il le reçut, d'un air bourru en criant :

Où étiez vous donc, vous ?

Zéphirin prit son air le plus naïf, pour répondre :

Je suis arrivé, ce matin, comme d'habitude. M. Garancier était là, à son bureau ; il m'a dit : Voici plusieurs lettres pressées à porter. Et je suis allé les porter.

Mais, malheureux, ne savez-vous pas que toute la police est à la recherche de Claude Garancier ?

La police ! Ah ! ben, il n'avait pas l'air de s'en préoccuper, ce matin ! Il me semblait pas plus troublé qu'un autre jour !

Mais, lisez donc un journal ! cria Brigard, furieux.

Zéphirin prit un des journaux sur la table du premier clerc, et eut l'air de lire le récit du crime avec le plus grand soin.

Quand il eut terminé, il dit en secouant la tête :

— Si jamais on aurait cru ça de ces gens-là !

Et, sans autre observation, il alla prendre sa place habituelle, dans l'entrée, pour recevoir les clients. Ce fut seulement au milieu de la matinée que Brigard eut l'audace de l'interroger sur ces lettres, que Claude lui avait données à porter. Zéphirin répondit simplement :

— Une à M. le chef de la sûreté, et plusieurs aux directeurs des journaux importants qui paraissent le soir . . . Je me demande, ajouta-t-il naïvement, ce qu'il pouvait bien leur écrire à ces gens-là.

Brigard fut distrait toute la journée ; il attendait, avec une impatience fébrile, l'heure où paraissent les journaux du soir. Par moment, il interrompait son travail et murmurait :

— Quel malheur qu'on ne l'ait pas arrêté, lui aussi !

Enfin, vers quatre heures, il envoya chercher par Zéphirin tous les journaux parus ; et Zéphirin ne sembla nullement étonné lorsqu'il rencontra, à la porte de la maison, la femme de chambre de Julienne, que sa maîtresse envoyait aussi chercher les journaux du soir. Comme il revenait lentement dans le bureau :

— Vite, donnez-moi cela ! s'écria Brigard, d'une voix fiévreuse.

Et il dépla brusquement une des feuilles. Ses yeux se brouillèrent un peu, quand il vit ces mots : *L'affaire de la rue de Rome*, mais, remarquant que Zéphirin et les petits clercs l'observaient, il domina son émotion et lut. Les journaux du soir commençaient par reproduire, en les condensant, les nouvelles données par les journaux du matin ; puis ils ajoutaient quelques détails sur l'attitude de Serge Morain et de Thérèse Garancier :

« Au moment de leur arrestation, les deux complices avaient semblé accepter leur sort avec une certaine résignation ; mais, dès qu'ils ont été conduits au Dépôt, ils se sont révoltés, de la manière la plus énergique, contre leurs gardiens. Serge Morain est dans un tel état d'excitation qu'il a été absolument impossible de le faire comparaître aujourd'hui devant le juge d'instruction, M. Lisars. Quand à Thérèse Garancier, on l'a menée à l'infirmerie du Dépôt ; et on sera probablement forcé d'attendre deux ou trois

jours avant de l'interroger : elle a eu aujourd'hui deux crises nerveuses, pendant lesquelles il a fallu trois personnes pour la maintenir sur son lit. Les médecins craignent une nouvelle crise pour cette nuit.

« Claude Garancier n'a pas reparu, ce qui prouve bien qu'il a dû prendre une part active à cette mystérieuse affaire. Il a eu l'impertinence d'adresser ce matin au chef de la sûreté la lettre suivante, dont il a eu l'audace de nous faire remettre une copie, ainsi qu'à plusieurs de nos confrères. Nous espérons que la police arrêtera avant longtemps l'auteur d'une pareille forfanterie.

Suivait la lettre de Claude.

Paris.

« Monsieur le chef de la sûreté,

« Je viens de lire tous les journaux, qui relatent les divers incidents de la soirée d'hier, depuis la mort du commandant Morain jusqu'à l'arrestation de ma sœur. La plupart approuvent votre décision et votre énergie. Si ces journaux savaient qui nous sommes ils hésiteraient sans doute avant de vous décerner autant de félicitations. Permettez moi de vous dire que malgré les présomptions qui s'élevaient contre Serge Morain et contre ma sœur, vous n'aviez pas le droit de les arrêter. Vous deviez attendre les ordres du Parquet et vous munir d'un mandat d'amener, signé du procureur de la République. Vous avez donc outrepassé votre devoir.

« Quant à moi, il ne me plaît pas de tomber entre vos griffes ; je veux rester libre pour rechercher les preuves de l'innocence de ma sœur et de Serge Morain. Après ce que j'ai vu depuis quelques années, je n'ai plus confiance dans la justice de mon pays, qui s'acharne contre des innocents, et qui laisse en liberté une armée de bandits qui fait trembler tous les honnêtes gens. Je mets, d'ailleurs, au défi tous vos limiers de savoir où je me cache. Vous pouvez lancer vos plus habiles à ma poursuite. Je les attends avec la plus parfaite tranquillité. Et je vous donne solennellement rendez-vous pour le jour où je pourrai vous confondre, et vous prouver l'absurdité de toutes vos accusations.

« CLAUDE GARANCIER. »

## VI

### CONFRONTATION MANQUÉE

Deux jours s'étaient écoulés ; et, malgré les recherches les plus actives de la police, malgré toutes les dispositions prises par le chef de la sûreté, on ignorait ce que Claude Garancier était devenu. Et cependant Claude était entré dans Paris chaque matin et en était ressorti le soir, avec la plus grande facilité, pour venir coucher à Asnières, où il habitait une maisonnette perdue, au coin d'un terrain vague, à une légère distance de la Seine.

Le soir du deuxième jour Claude ayant regagné sa cabane abandonnée, se mit en demeure d'attendre patiemment en fumant des cigarettes, dans une obscurité complète. Dix heures sonnèrent, il se leva, entr'ouvrit la porte de la cabane, puis revint s'asseoir sur son escabeau. Une minute après, la porte fut poussée et un homme se glissa rapidement dans la pièce, sans avoir frappé. Cet homme referma la porte, puis dit, à voix basse :

— Bonsoir, Monsieur.

— Bonsoir, Zéphirin.

— Personne ne t'a vu ?

Il n'y a pas un chat sur le chemin.

— Alors, je pourrais bien allumer une bougie ?

— Non, Monsieur. Une lumière, dans une cabane isolée, ça éveille toujours l'attention. Croyez moi, Monsieur ; pas de bougie ! Vous avez votre cigare, moi ma pipe ; nous n'avons pas besoin de voir nos visages pour causer. Nous nous connaissons bien.

— Allume-la donc, ta pipe, mon vieux Zéphirin !

Zéphirin, pour cela, descendit au sous-sol et remonta, sa pipe allumée, mais en ayant bien soin de cacher le foyer sous sa main.

— On ne pourra pas t'accuser de manquer de prudence, dit Claude en riant.

Zéphirin répliqua gravément :

— Monsieur, j'ai juré que, si l'on vous prenait, ce ne serait pas par ma faute.

— Et à qui as-tu juré cela, mon brave Zéphirin ?

— A mademoiselle Julienne.

— Pauvre enfant ! comme elle doit souffrir !

— Ah ! Monsieur ! Elle a un courage ! Pas plus que moi, cependant. . . . Quand je songe que, tous les jours, il faut que j'entende ce Brigard qui vous appelle. . . . bandit, assassin !

— Et M. Fourmont approuve ?

— Il ne vous défend pas. Et moi, je ne sais pas comment je peux me taire. Ah ! Malheur !

— Patience, Zéphirin. — Et quelles nouvelles m'apportes-tu ?

— C'est que mademoiselle Julienne est installée à Asnières depuis ce matin.

— Ah ! fit Claude, avec un mouvement joyeux.

— Seulement, son père est avec elle. Il n'a pas osé la laisser partir seule ; mais vous devez bien penser qu'il ne rentrera pas tous les soirs à Asnières. Paraît qu'il y a des attractions qui le retiennent à Paris. Jacquet le jardinier me prévient quand vous pourrez voir Mademoiselle.

— Et ma mère ?

— J'ai causé avec elle, cinq minutes, dans le square des Batignolles, à midi. Elle vous fait dire qu'elle est bien courageuse, et qu'elle a confiance en vous. Elle aura la force de ne pas vous voir tant que cela sera nécessaire. Des agents sont toujours cachés dans la maison pour vous pincer.

On l'a déjà appelée chez le juge, pour lui faire dire où vous étiez. Elle a répondu qu'elle ne savait rien, qu'elle ne vous avait pas revu. Il a essayé de la retourner, il lui a fait peur, il l'a menacée. . . .

— Peut-on torturer ainsi une aussi noble femme ?

— Que voulez-vous, c'est leur métier, à ces gens-là ! Ils seraient si heureux s'ils pouvaient vous prendre ! Vous avez bien vu, par les journaux, qu'ils avaient donné votre signalement dans toutes les gares, qu'ils ont placé des agents en bourgeois à toutes les portes de Paris. . . .

— Les imbéciles ! fit Claude, qui ne se sent pas encore douté que j'entraîrais dans Paris et que j'en sortais, tranquillement, tous les jours, sur mon canot !. . . . Et à propos de Brigard et d'Angéline, tu n'as rien découvert, Zéphirin ?

— Pas encore, Monsieur, si ce n'est que le patron va tous les jours chez elle ! Et quand il en revient, il est tout rouge.

— A-t-elle touché sa part de l'héritage ?

— Non, non, Monsieur ; mais j'ai entendu dire qu'il n'y avait plus que quelques formalités à remplir. Elle touchera dans deux ou trois jours.

— Et toi, on ne te soupçonne pas de jouer la comédie ?

— Pas du tout, Monsieur. J'ai même dit aujourd'hui, à M. Brigard, que je n'avais pas envie de perdre ma place. Ça m'a coûté de mentir ; mais c'était pour vous. Et il m'a cru, l'imbécile !

— Merci, merci ! s'écria Claude en lui tendant la main. Que veux-tu, Zéphirin, c'est pénible de mentir ; mais la ruse est la moitié de la guerre, surtout quand on n'est que deux ou trois pour lutter contre tant de gens. — Et tu m'as apporté ce que je t'ai demandé ?

— C'est là, Monsieur, fit Zéphirin en montrant un paquet.

Il y eut alors un long silence, les deux hommes fumaient en réfléchissant. Mais, sans en avoir parlé, ils savaient qu'ils pensaient tous deux à la même chose, une chose qui leur broyait le cœur.

— Tu sais la dernière nouvelle ? reprit Claude, d'une voix saccadée.

— Oui Monsieur,

— Tu sais que, demain, on va faire subir à ma sœur un épouvantable supplice ?

— Oui, Monsieur ! Et, quand j'ai appris qu'on allait la mener dans cet appartement, et de là à la Morgue, pour la confronter avec le cadavre, il m'a semblé que je recevais un coup de massue ! Ah ! malheur ! Jamais même dans la sacrée année, je n'ai éprouvé une pareille douleur !

—Alors, Zéphirin, tu es d'avis qu'une chose aussi monstrueuse ne peut avoir lieu !

—Si vous êtes de mon avis, Monsieur, je suis bien certain qu'elle ne se fera pas.

La justice avait attendu deux jours, espérant qu'on arriverait à s'emparer de Claude. Pendant ce temps, on avait longuement interrogé madame Garancier. M. Fourmont, Brigard, Angéline Verdier et les patrons de Serge Morain ; mais on n'avait rien appris de nouveau ; et la première enquête, faite si rapidement le soir du crime, renfermait tous les éléments sur lesquels se basait l'accusation. Le chef de la sûreté triomphait. Evidemment, il n'y avait pas eu de préméditation ; mais la culpabilité de Serge et de Thérèse semblait absolue. Pour terminer l'enquête, il ne manquait plus que de confronter les prisonniers avec le cadavre du commandant et de les mener sur le lieu du crime. On croyait ainsi les obliger à avouer.

On avait d'abord formé le projet de les y conduire ensemble ; mais on pensa qu'ils pourraient se faire quelques signes, ou profiter d'un moment de trouble pour s'entendre sur leur système de défense. Et on décida qu'au commencement, l'enquête serait menée séparément pour chacun des deux accusés. Plus tard, lorsque les plus petits détails auraient été étudiés, on les mettrait en face l'un de l'autre pour les forcer à se contredire. On avait donc pris les dispositions nécessaires pour conduire Thérèse le lendemain à l'appartement de la rue de Rome, puis à la Morgue ; et les journaux du soir en avaient publié la nouvelle. Claude avait prévu que les choses se passeraient ainsi, dès que sa sœur avait été arrêtée ; et il était décidé à l'empêcher, dût-il pour cela risquer de se faire prendre lui-même.

—Ainsi donc, dit-il, en tapant sur l'épaule de Zéphirin, tu es prêt à tout ?

—Je suis prêt à me faire tuer, Monsieur !

Comme s'il avait voulu exciter encore davantage l'indignation du vieux soldat, Claude continua froidement :

—Demain, à dix heures, on mènera ma sœur rue de Rome, on lui montrera la salle à manger où a eu lieu le crime ; on lui fera voir les taches de sang sur le parquet ; et on lui dira ; " C'est ici que vous avez frappé votre victime ! Avouez ! Il est inutile de nier plus longtemps ! " Après cela, on la conduira à la Morgue, où un médecin examinera sa tête pour voir s'il y manque une mèche de cheveux. On a déjà essayé, pendant qu'elle était à l'infirmerie du Dépôt ; elle a repoussé tous ceux qui voulaient la toucher, elle s'est cachée sous ses draps ; et cela a provoqué une crise terrible nerveuse. . . . Et, quand ils lui auront coupé une mèche de cheveux pour la comparer à l'autre, on la mettra en face du cadavre du commandant. . . . On lui montrera cette poitrine nue, cette blessure. . . .

—Ah ! Monsieur, mais c'est à la rendre folle !

Et Zéphirin, fermant ses deux poings, les leva comme s'il pouvait assommer ceux qui allaient faire subir de pareilles tortures à Thérèse, la belle jeune fille qu'il avait vu naître, la fille de l'homme avec lequel il avait combattu pendant ce qu'il appelait la " sacrée année ". Il dit d'un ton farouche :

—Alors, Monsieur, c'est demain que nous tentons le coup, n'est-ce pas ?

—Oui, demain. As-tu prévenu Jacquet ?

—Je lui ai dit, l'autre nuit, qu'il s'agissait de faire quelque chose pour vous ; et il a répondu que, lorsqu'il s'agissait de vous, il était prêt à se faire casser les os. Il aime tant mademoiselle Julienne ! Il sera là avec la voiture.

Alors, dormons, Zéphirin. Nous aurons besoin demain de toute notre énergie. Bonne nuit !

Claude s'étendit sur un matelas qui recouvrait un sommier étendu à terre. Avec deux escabeaux, une table et des appareils de pêche, c'était tout ce qui garnissait la cabane, louée depuis dix jours par Zéphirin, qui s'était fait passer pour un pauvre diable de pêcheur travaillant tout le jour et ne se reposant que quelques heures la nuit. Dix minutes après, malgré le danger qui pesait sur sa tête, Claude dormait aussi tranquillement que s'il avait été étendu dans sa chambre auprès de sa sœur et de sa mère. Le lendemain matin au petit jour Claude se leva, frappa Zéphirin sur l'épaule et dit :

—Préparons-nous ; il est temps de partir.

Il revêtit son costume de canotier, et, au-dessus, il mit un large pantalon de toile et une blouse blanche, que Zéphirin lui avait apportés la veille. Puis ils sortirent de la cabane et gagnèrent le rivage où le canot de Claude était amarré.

Ce jour-là Thérèse achevait sa toilette, devant la petite glace que lui avait envoyée sa mère. Tout à coup, sa porte fut ouverte ; un homme entra dans sa cellule et lui dit brusquement ;

—Si vous avez quelque chose à emporter, prenez-le ; car vous ne reviendrez pas ici ce soir. Faites vite !

Elle tressaillit, en demandant :

—Où va-t-on me mener ?

—En ce moment, je n'en sais rien : tout ce que je puis vous dire, c'est que vous coucherez aujourd'hui à Saint-Lazare.

Elle éprouva une violente émotion et balbutia :

—Saint-Lazare ! ô mon Dieu !

Thérèse ne savait pas bien exactement ce que c'était que Saint-Lazare ; mais elle en avait toujours entendu parler mystérieusement, à voix basse, comme de la prison la plus noire, la plus horrible de Paris... , la plus honteuse aussi.

—Allons ! Dépêchez-vous ! on vous attend !

En se retournant elle vit deux gardes de Paris, dans le couloir, l'arme au pied. Elle allait pleurer ; cependant elle ne voulut pas faiblir devant ces hommes. Elle se raidit et, ramassant vivement les quelques objets qu'on avait permis à sa mère de lui envoyer elle dit :

—Je vous suis, Messieurs !

Les gardes de Paris la remirent à deux agents de la sûreté, qui la conduisirent hors du Dépôt et la firent monter dans une voiture. Et la voiture partit immédiatement au galop, suivant une autre voiture, dans laquelle étaient le juge d'instruction, le chef de la sûreté et un greffier.

—Nous serons vite arrivés, dit un des agents.

—Mais où allons-nous, Messieurs ? demanda Thérèse. Est-ce déjà à Saint-Lazare ?

—Non, ma belle ! On passera d'abord par la rue de Rome, là où vous avez fait le coup. C'est pour l'enquête.

—Ah ! ah ! cela vous dégrise ? dit bêtement l'autre agent.

Thérèse devint pourpre ; et, sans doute aurait-elle répondu avec violence, quand une voix perçante arriva jusqu'à elle. Elle la reconnut aussitôt ; mais eut la force de ne pas tressaillir. La voix chantait :

Ohé ! ohé ! ohé ! Canotiers de la Seine !  
Ohé ! ohé ! ohé ! Canotiers de Paris !

La voiture, à ce moment, quittait le quai Conti et arrivait sur le quai Malaquais. On avait déjà dépassé le pont des Beaux-Arts. Thérèse regardait avidement tous les gens qui passaient, cherchant celui dont elle avait entendu la voix, pressentant que quelque chose allait arriver, se tenant prête...

Presque au même instant, un choc violent ébranla la voiture, qui s'arrêta net, et pencha du côté où était Thérèse. Le cocher poussa un juron épouvantable et sauta de son siège. Une voiture à bras, menée par deux hommes en blouse blanche, et portant de lourds matériaux de démolition, avait accroché sa roue de droite à l'une des roues de sa voiture avec tant de force, que l'essieu du fiacre s'était cassé et que la roue s'était détachée.

—N'ayez pas peur, dit un des agents à Thérèse, ce n'est rien. Nous allons laisser ces gens-là se débrouiller, et prendre une autre voiture. Il faut que nous rattrapions M. Lisars.

Thérèse ne répondit que par un signe de tête ; elle avait besoin de toute son énergie pour cacher son émotion ; car dans les deux hommes en blouse blanche, qui se disputaient avec le cocher, elle avait reconnu son frère et Zéphirin. On la fit sortir de la voiture ; et elle resta auprès, avec un des agents, tandis que l'autre allait à la station de voiture qui est un peu plus loin. La dispute continuait entre les deux hommes et le cocher :

—Oui, criait celui-ci, c'est votre faute ! Cela ne serait pas arrivé, si vous aviez gardé votre droite ! Mais vous allez payer mes dégâts ? Me démolir une roue... Et c'est miracle que mes clients n'aient rien attrapé ! Justement, je conduisais une demoiselle...

—Mademoiselle, dit Claude, en ôtant sa casquette, excusez-nous. J'espère du moins que vous ne vous êtes fait aucun mal ?

Thérèse balbutia :

—Non. Je vous remercie.

De loin, l'autre agent faisait signe à son camarade qu'il avait arrêté une voiture, et de venir avec sa prisonnière. . . .

— Vous vous ferez payer à la Préfecture, dit l'agent qui était avec Thérèse. Voulez-vous me suivre, Mademoiselle ?

Et, la prenant par le bras, il l'entraîna ; mais ils avaient à peine fait quelques pas, qu'un poing s'abattait lourdement sur le bras de l'agent. Il lâcha machinalement sa prisonnière ; et, avant qu'il put résister, il était renversé sur la terre, si brutalement, qu'il lui fut impossible de se relever tout de suite. L'autre agent, qui ouvrait la portière de la voiture, et se préparait à y installer sa prisonnière, n'avait rien vu. Quant au cocher, il était trop occupé à examiner les dégâts de son vieux véhicule pour songer à ses clients.

En moins d'une minute, il n'y eut plus personne sur le quai. Aux cris de son collègue l'autre agent était accouru. Ils secouèrent le cocher, qui ramassait sa roue. Ils lui demandèrent fiévreusement :

— Eh bien ? Et ces deux ouvriers ? Vous les avez laissé filer ?

— Filés ! . . . Les gueux ! . . . Mais alors qui me payera mes réparations ? Les ban-lits ?

Les malheureux agents cherchaient vainement autour d'eux, en avant et en arrière ; et ils ne voyaient rien. Ce ne fut qu'au bout d'un instant qu'ils eurent l'idée de regarder par dessus le parapet du quai.

## VII

### L'IDÉE DE BRIGARD

D'abord, ils ne remarquèrent rien d'anormal ; car on ne voyait de blouses blanches ni sur les deux ponts entre lesquels on se trouvait, ni sur la Seine.

Soudain ils aperçurent de l'autre côté de la Seine, un canot qui abordait ; et, de ce canot, sortaient deux hommes et une femme, qui se précipitaient en courant vers l'escalier du quai. Malgré la distance, l'un des agents reconnut Thérèse Garancier ; et, quant aux deux hommes, ce ne pouvait être que les deux ouvriers de tout à l'heure qui s'étaient débarassés de leurs blouses. Déjà ils atteignaient le quai.

— C'est un coup monté, dit l'un nous sommes joués ! il s'agit de les repincer, si nous ne voulons pas étes révoqués par le chef !

Et entraînant son camarade, il s'élança sur le pont des Beaux-Arts, laissant le cocher en face de sa voiture démolie et de la petite voiture à bras chargée de matériaux. Ils espéraient bien rattraper la fugitive et ses complices. Ils étaient arrivés jusqu'au bout du pont, mais déjà les deux hommes et Thérèse étaient montés dans une voiture qui stationnait sur le quai. La voiture filait à fond de train, une minute après, elle avait disparu, il était inutile, maintenant, de chercher à la rejoindre.

Les agents se regardèrent quelques secondes, désespérés, comprenant qu'on allait les accuser de complicité. Ils aperçurent alors la voiture du juge d'instruction qui approchait, ils pensèrent qu'il valait mieux le prévenir tout de suite, et ils coururent le long du quai. Ils rejoignirent bientôt la voiture et crièrent au cocher d'arrêter. Le chef de la sûreté descendit, ainsi que le juge d'instruction et le greffier, et ils écoutèrent avec stupéfaction le récit des agents. C'était le plus vieux qui parlait ; l'autre approuvait avec des gestes désespérés. Quand le récit fut terminé, M. Listars dit d'un ton sec :

Retournons d'abord à l'endroit où a eu lieu l'évasion ; nous y trouverons peut être quelque indice. Et, dans une heure, il faut que vos ordres soient donnés pour que ces gredins ne s'échappent pas. Il faut battre tout Paris. Les gens qui se moquent de la police seraient trop heureux. Nous commençons à devenir ridicules. . . .

Un instant après, ils descendaient tous sur le quai et retrouvait le canot sur lequel Thérèse avait été enlevée par son frère et par Zéphirin. Dans le fond, auprès des rames, étaient déposées les deux blouses blanches, et deux gros pantalons de toile, avec deux casquettes de maçon. Sur le coin du canot, il y avait deux initiales gravées C. G.

— Je m'en doutais bien, dit le juge d'instruction : c'est ce Claude Garancier qui a mis la police au défi de l'arrêter et qui tient sa parole. Le gredin ! Non seulement il nous échappe, mais il nous enlève sa sœur en plein jour. — Qu'on s'empare de ce canot !

Voyant alors des mariniers à une légère distance, il pensa qu'ils pourraient lui fournir quelques renseignements. Il les interrogea : ils n'avaient rien vu.



Les magistrats remontèrent alors et traversèrent le pont des Beaux-Arts.

Ils retrouvèrent le malheureux cocher toujours en contemplation devant les deux voitures. Il avait détaché son cheval ; et, aidé par deux gardiens de la paix, il " s'organisait " pour rentrer chez lui. M. Lisars lui demanda aussitôt des renseignements sur les deux ouvriers.

— Un vieux et un jeune, lui répondit-il, c'est tout ce que j'ai remarqué.

Les magistrats revinrent au Palais de justice, où la nouvelle de leur mésaventure se répandit bien vite dans la salle des Pas-Perdus et causa la plus vive hilarité.

— Cette fois, du moins, s'écria-t-on, le chef de la sûreté sera forcé de donner sa démission.

Il y avait déjà longtemps que toute la presse demandait la démission du magistrat. Et l'hilarité devint encore plus grande lorsqu'on apprit que, loin de donner sa démission, le chef de la sûreté se cramponnait plus que jamais à son poste, et que, rendant responsable le vieil agent, qui avait été presque assommé par Zéphirin, il venait de le révoquer. En revanche, les ordres les plus sévères étaient lancés dans tout Paris ; on organisait une véritable battue : tous les garnis allaient être visités, et la journée ne devait pas s'écouler sans qu'on eût mis la main sur la fugitive et sur ses complices. De l'avis de tout le monde, Thérèse Garancier s'avouait coupable en prenant ainsi la fuite.

Ce fut aussi l'avis de Célestin Brigard, qui apprit avec une véritable joie la nouvelle de l'évasion de la sœur de Claude. Il arriva, le soir, tout triomphant chez Angéline.

Maintenant, Brigard venait toutes les nuits chez Angéline la surveillant avec plus de jalousie que jamais ; et la belle fille le laissait faire, s'amusant à le rendre encore plus amoureux, à l'exciter plus vivement par sa coquetterie endiablée. Elle était fière de l'influence qu'elle exerçait sur cet être grossier, dont elle avait froidement développé tous les mauvais appétits. Enfin elle avait besoin d'être continuellement renseignée, pour atteindre au but qu'elle ambitionnait, et qu'elle osait à peine s'avouer à elle-même. Par Brigard elle savait tout.

Martine fit monter le jeune homme dans le boudoir, où Angéline était déjà étendue, enveloppée dans un peignoir de laine rouge garni de broderies noires, et fumant sa cigarette. Elle donna sa main fine et parfumée au jeune homme, qui y déposa un baiser fébrile. Et tout aussitôt, elle dit d'un ton indifférent :

— Mon ami, je vais pouvoir vous rembourser demain toutes les sommes que vous avez si généreusement dépensées pour moi. Et j'en suis réellement heureuse. J'ai calculé, car je tiens mes comptes bien en ordre, j'ai calculé que vous m'aviez donné un peu plus de deux cent mille francs ; c'est cela, n'est-ce pas ? Je vous les rendrai demain, parce que demain je toucherai l'héritage de mon oncle de Baltimore. Toutes les difficultés sont levées ; M. Fourmont me l'a annoncé, officiellement ce soir, ce soir.

Brigard répliqua avec humeur :

— Que cet argent soit entre vos mains ou entre les miennes, il sera toujours à vous, vous le savez bien !

— Mais moi, je veux qu'il soit entre les vôtres ; je veux que vous rentriez dans l'héritage de vos parents. . . . ce premier capital de cent mille francs que vous avez sacrifié pour moi d'abord, puis. . . .

— Soit. Puisque vous l'exigez, je reprendrai ces cent mille francs ; mais le reste est à vous, bien à vous. C'est pour vous que je l'ai gagné. . . . Et Dieu sait comment je l'ai gagné. . . . En faisant de l'usure ! En prenant des fonds dans la caisse de mon patron, pour jouer à la Bourse. . . . Des spéculations insensées, malhonnêtes ! Des coups à me faire envoyer au bagne si j'avais échoué ! Et pour vous !

— Vous avez réussi, mon ami, dit tranquillement Angéline, sans cesser de regarder les spirales bleues de la fumée de sa cigarette, ne parlez donc pas de ces vilaines choses ! Nous ne manquerons plus d'argent désormais. Voyez, mon ami ? je dis nous ! Dans mes projets d'avenir, je ne vous sépare jamais de moi. — Demain, nous aurons, chacun, deux cent cinquante mille francs.

— Ah ! comme je préférerais un mot d'amour à toute une fortune ! s'écria-t-il violemment.

— L'amour, Brigard ? Quelle folie ! c'est un mot. . . .

— C'est une passion qui me ferait commettre des crimes !

— Chut, Brigard, chut ! Si l'on vous entendait !

Et, après avoir pris lentement une petite tasse de thé, elle ajouta :

— Dans un mois, si je veux, je m'appellerai madame Fourmont. Je serai la femme de l'un des notaires les plus importants de Paris. . . .

— Ah ! taisez-vous !

— Sans doute, cela sera ennuyeux ; mais je ne signerai le contrat que lorsque cet imbécile de notaire m'aura fait une donation bien en règle de ses quatre millions. Le demi-million qui reste appartient à Julienne. Quelle joie de lui enlever sa fortune, à cette petite fille ! Je la hais presque autant que son amie Thérèse. . . . Elle a osé signifier à son père qu'elle ne voulait plus me voir ! Je me vengerai !

— Et vous serez la femme de cet homme ?

— Pas longtemps Brigard ! s'écria Angéline en se relevant. N'avez-vous pas remarqué qu'il s'alourdissait, qu'il s'épaississait depuis quelques mois ? . . . Il suffirait d'une attaque d'apoplexie pour l'enlever ! Elle continua en baissant la voix :

— Pas même besoin d'un crime pour se débarrasser de lui ! Cet homme mourra de m'aimer, loin de la France, dans notre voyage de noces. Je veux partir, mon ami, quitter ce pays où j'ai souffert ! Je veux aller bien loin, voir souffrir les autres. Je veux aller dans l'île où l'en enferme les criminels. . . . Je veux visiter le pénitencier, je veux voir mon cousin Serge Morain devenu un forçat. . . . Et elle, Thérèse, humiliée, l'orgueilleuse fille. . . . Et Claude avec son ami ! Il cessera peut-être de rire là-bas ! . . . .

Son visage avait pris une telle expression de violence que Brigard la regarda avec stupeur.

Soudain ses traits se rassérénèrent, elle rêvait de Serge Morain le seul homme qu'elle eut jamais aimé. . . . .

— Qu'avez vous donc ? lui demanda Brigard. Tout à l'heure, votre visage exprimait la haine ; maintenant vous souriez. . . . Vous semblez heureuse. . . . .

Elle eut peur d'avoir été devinée et répliqua vivement :

— Je faisais un rêve de vengeance ! c'est si bon de se venger ! . . . Je m'imaginai que je les entendais condamner tous les deux, elle et lui, et que je voyais Claude, abattu, vaincu. . . . .

— Cela ne tardera pas, dit Brigard. Et que Thérèse Garancier et son frère soient coupables ou non, ce qu'ils ont fait aujourd'hui rend leur condamnation absolument certaine.

Je voudrais que la condamnation de Serge fût aussi certaine que celle de Thérèse et de Claude ! Et c'est là que je commence à avoir peur. . . . .

— Que voulez vous dire ?

Brigard but une tasse de thé, puis répondit :

— J'ai beaucoup réfléchi depuis deux jours ; je sais tout ce qui se passe au Palais, même dans les cabinets des juges d'instruction. Et l'évasion de Thérèse Garancier change bien la face des choses. On est absolument convaincu de sa culpabilité, tandis que les témoignages tendent à démontrer l'innocence de Serge Morain. . . . .

Angéline tressaillit, comme si elle avait vu apparaître Serge acquitté, libre. . . . Brigard vit le mouvement. Il eut un mauvais rire ; et réfléchit quelques minutes, puis il prononça d'une voix mordante :

— Vous me disiez vous même, il y a trois jours, que les meilleurs généraux étaient ceux qui songeaient à la retraite autant qu'à la victoire. Eh bien je prévois qu'on *pourrait* acquitter votre cousin ; or, moi je veux qu'on le condamne ! . . . . Vous m'avez communiqué toute la haine que vous avez pour lui. . . . Il me faut la condamnation et l'éloignement de cet homme !

— Qu'allez-vous faire ?

— Une chose bien simple. Dans le droit ancien, l'évasion était considérée comme une preuve absolue de la culpabilité des prisonniers qui s'échappaient ou essayaient de s'échapper ; et cela est si bien resté dans nos mœurs, qu'aujourd'hui, lorsqu'on a appris la fuite de cette jeune fille, tout le monde s'est écrié : "Thérèse Garancier était donc réellement coupable !" Eh bien, je veux qu'on en dise autant de Serge Morain !

— Vous voulez qu'il s'évade ?

— Non ! . . . qu'il *essaye* de s'évader ! . . . .

## VIII

## L'IDÉE DE CLAUDE

Le chef de la sûreté avait solennellement annoncé que la journée ne se passerait pas sans qu'on eût mis la main sur Thérèse Garancier et sur son frère, ainsi que sur ce grand diable d'inconnu qui les avait aidés à exécuter leur audacieux projet. On arrêta une foule de gens dans les divers garnis qui furent visités, ainsi que dans certains cabarets suspects, mais on ne retrouva aucune trace des fugitifs. Des agents avaient bien vu passer la voiture qui les emportait ; mais, comme c'était une voiture de maître, elle n'avait rien de spécial qui pût la faire reconnaître.

M. Lisars, dès que le chef de la sûreté eut donné tous ses ordres, s'était rendu avec lui chez madame Garancier ; la malheureuse femme ignorait encore l'évasion de sa fille. De là, ils étaient allés chez Me Fourmont, qui faillit s'évanouir en apprenant la nouvelle. Les magistrats avaient espéré qu'il pourrait leur donner quelques indications ; il se contenta de leur indiquer Zéphirin comme pouvant donner d'utiles renseignements . . .

Les magistrats entendirent Zéphirin, qui arriva vers deux heures, et qui sembla tout stupéfait quand son patron lui annonça d'un air furieux que " ce gredin de Claude " avait fait évader sa sœur.

Alors, le juge d'instruction lui demanda :

— Pourriez-vous nous dire où ils se sont cachés ?

— Moi ? fit Zéphirin, d'un air naïf. Comment voulez-vous que je le sache ? M. Fourmont m'a donné ce matin l'ordre de porter plusieurs paquets à mademoiselle Julienne. Je les ai portés à Asnières ; et mademoiselle Julienne m'a fait déjeuner à la cuisine, avec Jacquet, le jardinier. J'ai même aidé Jacquet à déplacer des meubles dans la chambre de Mademoiselle.

Le juge d'instruction vit bien qu'il n'obtiendrait pas beaucoup de Zéphirin cependant il demanda encore :

— Voyons, tâchez de vous souvenir : ce Claude Garancier n'allait-il pas souvent dans certains endroits de la banlieue ? Un canotier a toujours une auberge préférée sur le bord de la Seine . . . Il avait dû vous le dire. Rappelez vous !

Zéphirin eut l'air de beaucoup réfléchir ; puis il répondit gravement :

— Oui, Monsieur, en effet. Du côté de Joinville. M. Claude allait souvent sur la Marne.

— Bah ! fit le chef de la sûreté ; ils n'ont certainement pas quitté Paris. Comment pourraient-ils sortir de Paris ? j'ai des limiers dans toutes les gares, dans tous les bureaux d'octroi. Et peut être en ce moment ces gredins sont-ils déjà arrêtés ?

— Je le souhaite, répliqua sèchement le juge d'instruction ; mais je n'y compte guère. La police a la main si malheureuse en ce moment !

... M. Lisars avait bien raison de n'y point compter ; car, ni ce jour-là, ni les jours suivants, on ne retrouva les fugitifs : peu à peu le bruit se répandit qu'ils avaient dû gagner l'étranger. Et on les oublia bientôt, pour ne plus s'occuper que de Serge Morain.

Brigard avait prévu ce qui allait arriver ; un grand revirement se faisait, dans l'opinion, en faveur de ce pauvre garçon, qui n'avait jamais cessé de protester de son innocence, et dans les paroles duquel on n'avait jamais relevé la moindre contradiction. Les magistrats eux-mêmes avaient commencé à douter, lorsque Serge avait déclaré énergiquement qu'il ne voulait prendre aucun avocat, et qu'il était décidé à se défendre lui-même en racontant simplement la vérité.

Il avait quitté l'infirmerie du Dépôt ; et déjà le juge d'instruction avait pu le faire comparaître devant lui. Dans ces comparutions, Serge donnait bien tous les explications qu'on lui demandait ; mais, dès qu'on lui parlait nettement de l'accusation de parricide portée contre lui, il se révoltait et refusait alors de répondre, avec la plus vive indignation. Aussi hésitait-on, depuis plusieurs jours, à le confronter à la Morgue avec le cadavre de son père, et à la conduire sur le lieu du crime. Le docteur Bernedel, qui le soignait avec beaucoup de dévouement, disait :

— Ce garçon a été déjà très éprouvé ; et, s'il n'est réellement pas coupable, une émotion, aussi terrible que celle à laquelle on veut le soumettre, peut lui faire le plus grand mal.

Mais les magistrats sont naturellement peu portés à croire aux protestations des incul-

pés ; et, quelques jours après l'évasion de Thérèse, on décida, malgré les sages conseils de M. Bernedel, que Serge serait mené à la Morgue.

Une nouvelle complication vint, du reste, confirmer tous les soupçons de la justice. La veille du jour fixé pour la confrontation, le chef de la sûreté entra, triomphant, chez M. Lisars, en criant :

— Ah ! comme j'avais raison quand je vous disais que Thérèse Garancier et son frère n'avaient pas quitté Paris, et que, malgré le revirement qui se fait dans l'opinion en faveur de Serge Morain, je croyais toujours, moi, à sa culpabilité. En voici les preuves indéniables.

En même temps, il montrait à M. Lisars un morceau de papier sur lequel étaient collés des mots imprimés.

— Qu'est-ce que cela ? demanda M. Lisars, intrigué.

— Encore un coup de Claude Garancier ! Vous savez que les journaux de ce matin ont annoncé que Serge Morain allait être confronté demain avec le cadavre de son père, et conduit rue de Rome, pour la reconstitution de la scène de l'assassinat. Eh bien, tout à l'heure, un commissaire est venu porter, pour Serge Morain, un paquet que lui avait remis une femme . . . ce paquet portait simplement cette adresse :

M. SERGE MORAIN

*Au Dépôt de la Préfecture de police*

Le concierge m'a aussitôt envoyé l'homme et le paquet ; et j'ai appris ce que je viens de vous dire. Puis j'ai examiné le contenu du paquet. Il y avait deux gilets de flanelle, des mouchoirs, divers objets de toilette et enfin un foulard, qui était placé au milieu. Tout cela avait une tournure fort honnête ; et je l'aurais fait remettre à l'inculpé, si je n'avais eu un soupçon : je pressentais quelque ruse. J'ai soigneusement tâté tous les objets ; et dans l'ourlet du foulard, j'ai trouvé cette lettre. Voilà tout.

En achevant son récit, le chef de la sûreté sourit avec bonheur. Le juge d'instruction lut alors la lettre, formée par des mots imprimés, découpés dans un journal et collés sur un morceau de papier.

— En effet, dit-il, voilà qui lèverait tous les doutes . . .

— Maintenant, ne vous semble-t-il pas préférable de laisser parvenir cette lettre au prisonnier, comme si nous ignorions son existence ? Nous sommes prévenus ; nous n'avons donc rien à craindre.

— C'est juste ; et cela le forcerait à se trahir lui-même.

Ce soir-là, en même temps que son repas, le geôlier apporta à Serge le paquet qui avait été déposé pour lui. Et le prisonnier fut bien étonné quand il en vit le contenu. Il pensa aussitôt que cela devait venir de Claude. Qui pouvait s'intéresser à lui, sinon le frère de celle qui l'aimait ?

Il regarda tous les objets avec une joie enfantine ; puis il eut un doute, en voyant le foulard :

— Pourquoi Claude m'envoie-t-il un foulard ? murmura-t-il ; il sait bien que je ne m'en sers jamais . . . Tiens, et un foulard décousu . . .

Il sentit alors le papier caché dans l'ourlet.

— Une lettre ?

Il l'enleva et la cacha vivement, commençant à deviner. Il alla s'assurer qu'aucun pas ne retentissait dans le couloir, et par surcroît de précautions, tourna le dos au guichet avant de lire sa lettre :

“ On doit te mener demain à la Morgue et rue de Rome. Occasion unique de t'éva-  
“ der. Rien à tenter à la Morgue ; mais, rue de Rome, l'évasion sera facile. Quitterons  
“ la France jusqu'à ce que nous puissions établir notre innocence. Mais absolument  
“ nécessaire échapper aux griffes de la police.

“ La petite cour intérieure, qui sépare le numéro 66 du numéro 68 de la rue de Rome,  
“ est aisée à franchir. Pendant qu'on te laissera dans l'entrée, avant de pénétrer dans la  
“ salle à manger, où l'on va reconstituer le crime, tu feras ouvrir la fenêtre de l'entrée

“ sous un prétexte quelconque ; cette fenêtre donne sur la petite cour de service, par où s'éclairent les petits escaliers. Tu assommes alors les deux hommes qui te gardent, et tu sautes sur la fenêtre. De là, tu empoignes la barre de fer qui est plantée entre les deux corps de logis, et tu te lances dans l'escalier du numéro 68. Avant qu'on ait eu le temps de se retourner, tu arrives dans la rue, où je t'attendrai, avec une voiture, pour t'aider à fuir.”

Il n'y avait pas de signature.

— Claude a bien tout prévu, se dit Serge, même le cas où cette lettre tomberait entre les mains de la police. C'est pour cela qu'il ne signe pas, et qu'il remplace son écriture par des mots imprimés. Tout est bien combiné.

Il relut la lettre une seconde fois, en grava tous les termes dans sa mémoire ; puis il la déchira et l'avalala. Il ne dormit pas de la nuit. Il réfléchissait. Puisque Claude lui parlait de quitter la France, c'est qu'il avait déjà réussi à faire évader Thérèse ; sans cela, il n'aurait sûrement pas songé à partir. Et Serge se rappela alors certaines phrases du juge d'instruction ; il se souvint que jamais on ne l'avait placé en face de Thérèse. Il devina tout :

— Elle est libre ! Et, au lieu de fuir, elle m'attend. . . . Elle ne craint pas de me revoir : donc elle est innocente !

Cette pensée lui fit tant de bien qu'il était comme transfiguré quand le jour se leva. Son visage ne s'assombrit que lorsque des agents de la sûreté vinrent le chercher. Il avait passé la matinée, partagé entre la joie de savoir sa fiancée innocente, car il ne doutait plus maintenant, et la vision de la liberté. Il allait échapper enfin à cette existence affreuse, à ces interrogatoires, à ces accusations qui le bouleversaient. . . . Claude avait tout préparé.

— Je n'aurais jamais songé à cela, moi ! se disait Serge.

Et il se souvenait bien de ces barres de fer plantées entre les deux murs. Ce serait un jeu pour lui que de s'évader ainsi. Il en avait fait bien d'autres dans leurs excursions avec Claude. Ce soir, il serait libre. . . .

— Pourvu qu'on ne me lie pas les bras !

Mais non. Le docteur Burnedel avait recommandé, par mesure de prudence, qu'on laissât ses membres libres, craignant toujours quelque accès subit. Et aujourd'hui, il se montrerait bien soumis, pour que rien ne fût changé. On le conduisit d'abord dans le cabinet de M. Lisars, qui l'interrogea longuement : il répondit à toutes ses questions sans emportement, se contentant d'affirmer son innocence. Jamais il n'avait été aussi calme.

— Puisque vous ne voulez pas vous décider à avouer, dit le juge, vous me forcez à vous imposer une scène bien cruelle que, dans votre état, j'aurais désiré vous éviter. Vous allez me suivre à la Morgue. Là, vous vous déciderez sans doute à avouer !

Quoiqu'il s'y attendit, Serge tressaillit et fut pris d'un tremblement nerveux ; mais il répondit fermement en étendant la main :

— Devant le cadavre de mon père, comme toujours, je jurerai que je suis innocent !

Une heure après, eut lieu la confrontation en présence de M. Lisars, du chef de la sûreté, de deux de ses agents et de M. Bernedel. Serge pleura abondamment ; mais il fut très doux. Il se mit à genoux devant le cadavre de son père ; et mentalement, il lui adressa une prière suprême :

— Mon père bien-aimé, j'ai juré de te venger ! Bientôt peut-être, je serai libre ; mais, si Thérèse est coupable, je ne veux pas de ma liberté, j'attendrai plutôt, dans ma prison, l'arrêt de la justice !

Et il s'imagina alors que le visage de son père s'animait, et que sa voix chérie lui répondait :

— Non, mon enfant ; non, Thérèse n'est pas coupable ! Accepte la délivrance qui te vient de Claude ; et c'est alors, à vous deux, que vous trouverez la véritable criminelle ! M. Lisars s'écria :

— Une dernière fois, voulez-vous avouer ?

Il répliqua fermement :

— Une dernière fois, je jure que je suis innocent !

On l'entraîna, et, quelques instants après, il partait pour la rue de Rome, où le chef de la sûreté et un agent. Quand on arriva rue de Rome, une énorme foule était

massée devant le numéro 66. C'était probablement au milieu de cette foule, pensèrent Serge et les policiers, que se cachait Claude Garancier ; machinalement, ils le cherchèrent des yeux, aux abords de la maison. Il n'y avait là personne qui ressemblât au frère de Thérèse. La nuit tombait ; le juge d'instruction avait voulu que la reconstitution du crime eût lieu à l'heure même où il avait été commis. Lorsque Serge eut atteint le quatrième étage, il fut tout étonné de voir la fenêtre de l'entrée ouverte, comme si son évasion avait été préparée ; déjà il regardait avec soin les barres de fer, et, d'avance, il calculait l'effort qu'il devrait faire pour sauter ; mais on le conduisit aussitôt dans la chambre du commandant, qui était située sur le chemin de fer ; et on le laissa là, sans défiance, sous la garde d'un seul agent de la sûreté.

Le chef de la sûreté était resté au dehors et prenait ses dispositions pour arrêter triomphalement son prisonnier, au moment où il essaierait d'exécuter son plan d'évasion. Il plaçait ses agents dans l'escalier de service du n° 68, ainsi que devant la porte de la rue ; et tous recevaient l'ordre de courir après Serge... mais de ne l'arrêter que lorsqu'il aurait rencontré Claude. Déjà le magistrat songeait à écraser l'inculpé sous cet argument : " Vous avez voulu fuir, vous avez essayé de vous soustraire à la justice de votre pays ; donc vous êtes coupable ! " Et, en même temps, il aurait la douce satisfaction de mettre la main sur Claude Garancier.

...Cependant Serge s'était assis dans le fauteuil de son père, attendant avec impatience, espérant bien qu'on allait le ramener dans l'entrée.

Tout à coup, la porte d'un placard s'ouvrit ; deux hommes parurent, Claude et Zéphirin ; et, avant que l'agent eût poussé un cri, il était baillonné par Claude, tandis que Zéphirin le maintenait en respect. Cela avait été fait en quelques secondes, sans bruit. Serge stupéfait allait parler ; Claude lui dit à voix basse :

— Pas un mot ! On t'expliquera plus tard. . . .

Et il alla donner un tour de clef aux deux portes de la chambre du commandant. Zéphirin ligotait soigneusement l'agent, après lui avoir dit :

— Pas un cri, ou je vous flanque un coup de poignard !

Et il semblait si décidé que l'agent se résigna, préférant courir la chance d'une révocation que d'être tué. D'ailleurs, il était si bien baillonné qu'il lui aurait été impossible d'appeler à son secours.

Claude ouvrit alors la fenêtre et, donnant un petit coup à un paquet ramassé dans un coin, fit dérouler une échelle de soie, qui arrivait jusqu'au bas de la muraille, et tomba dans l'autre cour de la maison, celle qui donne sur le chemin de fer. Puis il enjamba le rebord de la fenêtre et descendit en un instant.

— A vous, Monsieur ! dit Zéphirin en poussant Serge.

Serge descendit à son tour. Avant de partir, Zéphirin s'approcha de l'agent :

— Si vous faites un mouvement avant cinq minutes, vous, je vous retrouverai, et je vous tuerai !

En ce moment, le chef de la sûreté donnait ses dernières instructions aux agents qu'il avait placés dans la rue. M. Lisars l'attendait tranquillement dans la salle à manger.

Les deux amis et Zéphirin traversèrent la cour et arrivèrent au mur de soutènement, avant que personne se fût aperçu de l'évasion ; ils descendirent sur la voie du chemin de fer, grâce à un échafaudage de peintre d'affiches. Claude courait devant. Ils suivirent le mur de soutènement jusqu'au tunnel des Batignolles ; ils y pénétrèrent et gagnèrent la voie des trains d'Asnières. Cinq minutes après, ils parvenaient à monter dans le premier train qui passait.

Ils étaient sauvés. . . .

## TROISIÈME PARTIE

## I

## LES ÉMOTIONS DE ME FOURMONT

A l'heure même ou Claude faisait évader son ami avec tant d'audace et de décision, Me Fourmont ayant terminé ses affaires se rendait chez Angéline selon l'habitude qu'il avait prise dans les derniers temps. Angéline qui attendait Brigard avec des nouvelles était nerveuse et agacée et le reçut mal, de sorte que l'officier ministériel abrégea sa visite et arriva chez sa fille à Asnières de bonne heure. Elle servit le thé à son père avec tant de gentillesse que le bonhomme fut repris de ses hésitations et pensait :

— Quel malheur qu'elle et Angéline ne puissent pas s'entendre !

Il tremblait, comme au premier jour, en songeant qu'il faudrait choisir entre l'une ou l'autre.

Tout à coup, Julienne, qui était allée s'accouder au rebord d'une fenêtre, tressaillit en poussant un cri de joie.

M. Fourmont s'approcha à son tour de la fenêtre, inquiet, devinant bien, au trouble de sa fille, que quelque chose s'était passé. Il ne vit rien que les beaux arbres de son jardin, et plus loin, la nappe claire de la Seine.

— Allons, dit-il, il faut nous coucher, il est tard.

Il prit la tête de sa fille dans ses bras et l'embrassa longuement. Il crut que le moment était arrivé et commença d'une voix solennelle :

— Quel malheur, ma chère Julienne, que ta mère soit morte ! . . .

La jeune fille l'interrompit aussitôt en répliquant :

— Oui, mon père. Aussi me suis-je juré de devenir sérieuse désormais, pour la remplacer auprès de toi !

Elle l'embrassa très affectueusement et glissa de ses bras. Le notaire, abasourdi, la vit s'éloigner. Elle lui envoya encore un baiser avec un délicieux sourire et quitta brusquement le salon.

— Je n'y arriverai jamais, murmura-t-il. Ah ! je voudrais bien voir Angéline à ma place.

Et plus indécis que jamais, il monta dans sa chambre. Jacquet lui porta sa lampe et lui demanda s'il avait des ordres à lui donner.

— Non, Jacquet, répondit-il ; mais as-tu bien fermé toutes les portes ? tout à l'heure, j'ai cru entendre des pas dans le jardin.

— Monsieur a dû se tromper, dit tranquillement le jardinier : j'ai fait mon tour dans le jardin ; c'étaient sans doute des gens qui passaient sur la route. D'ailleurs, je vais encore faire un tour, si Monsieur veut ?

Le notaire assis, à sa fenêtre, à cette nouvelle inspection de Jacquet ; il avait bien eu envie de l'accompagner, mais il avait jugé prudent de diriger l'opération de haut.

Enfin, lorsque le jardinier lui eut affirmé qu'il ne voyait rien d'anormal et que toutes les portes étaient solidement verrouillées, il s'assit, plus rassuré, dans son fauteuil et se mit à réfléchir. L'air était si doux qu'il avait laissé sa fenêtre ouverte. Maintenant que Julienne n'était plus auprès de lui, il avait honte d'avoir montré tout à l'heure tant de faiblesse ; mais il se promettait l'être énergique le lendemain et de ne plus se rendre aux mièvreries de sa fille.

Soudain, il entendit distinctement des pas sur le sable du jardin.

— Cette fois, je ne me trompe pas, murmura-t-il.

Il voulut quitter son fauteuil, mais n'en eut pas le courage ; il tremblait. Les pas s'étaient arrêtés au dessous de sa chambre ; il entendait des bruits de voix. Et il était

encore cloué sur son fauteuil, quand deux mains parurent sur le rebord de la fenêtre, tandis qu'on criait gaiement :

—Bonsoir, M. Fourmont !

Une seconde après, Claude Garancier sautait dans la chambre du notaire, le saluait gracieusement, puis se retourna en disant :

—Vous permettez que je donne la main à mon camarade ?

Et il se pencha pour dire :

—Monte, mon ami. M. Fourmont sera enchanté de te revoir !

Tandis qu'une nouvelle ombre se dressait dans l'embrasure de la fenêtre, Claude s'inclina et dit :

—J'ai l'honneur de vous présenter mon meilleur ami, presque mon frère, M. Serge Morain !

.. Dans le wagon, où ils avaient sauté, après leur audacieuse évasion, Serge avait voulu prendre Claude dans ses bras et le remercier :

—Ah ! mon frère ! s'était-il écrié en l'embrassant.

Mais Claude l'avait arrêté :

—Pas d'effusion, mon ami. Ce n'est pas le moment. Tu dois bien penser qu'on va mettre toute la police à tes trousses.... Il s'agit d'aller plus vite qu'elle.... Le plus pressé est d'obtenir de l'argent, tu n'en as pas ! Moi non plus. Ma mère m'avait envoyés les économies qui étaient à la maison, un billet de mille francs. Je les ai dépensées. Les évasions, ça coûte cher, à causes des costumes et des décors. Bref, nous n'avons plus le sou. Et il nous faut de l'argent. Rester plus longtemps en France, il n'y faut pas songer ; demain, nous partirons tous pour l'Angleterre.....

—Tous ; Thérèse.....

En prononçant ce nom, Serge pâlit tellement que Claude lui demanda d'une voix grave :

—Ah ça ! je suppose que tu n'as jamais ajouté foi à cette horrible accusation ?

—Ah ! mon frère, lui répondit Serge, est-ce que je serais ici, avec toi, si j'avais cru Thérèse coupable ?

—Parfait, mon ami ! Excuse moi ! mais, dans ces moments-là, on devient diantrement susceptible.

—Et Thérèse, où est-elle ?

—Tu la verras bientôt. En ce moment, il s'agit de filer. Or, tu es très riche. Tu n'as pas oublié que tu es à la tête d'une fortune de quinze cent mille francs. Comme cette fortune est entre les mains de M. Fourmont, nous allons le prier de nous avancer une bonne somme.....

Où donc ?

—Cette nuit, chez lui. Il fera évidemment quelques difficultés ; mais il ne peut pas ne pas te donner un argent qui est à toi.

Et comme le train entra en gare :

—Nous voici à la station. d'Asnières ; nous allons nous séparer : Zéphirin dînera où il voudra ; toi, tu resteras sur un canot que j'ai acheté depuis que la police a confisqué le mien, tu le trouveras au bord de la Seine à sa place habituelle. Moi, je vais faire mes préparatifs, nous devons profiter du moment où M. Fourmont reviendra chez lui, pour pénétrer dans le jardin, et de là dans sa chambre. Je donnerai le signal, en poussant trois fois le cri de la chouette.

Le train s'était arrêté : les trois hommes étaient descendus. Ils étaient passés au milieu du flot des voyageurs et arrivés à la route, s'étaient séparés. A onze heures Claude avait donné le signal, et les deux amis s'étaient introduits dans la villa du notaire.

.. Le notaire faillit s'évanouir. Il chercha machinalement s'il n'avait pas une arme auprès de lui pour se défendre ; mais Claude dit :

—Restez donc sur votre fauteuil, mon bon monsieur Fourmont. Et surtout ne criez pas, n'appellez pas. Nous avons besoin de causer avec vous ; causons donc tranquillement

.. Le notaire se tourna vers Serge qui, très pâle, mais le visage résolu, se tenait debout près de la fenêtre. Il balbutia :

—Vous n'êtes donc plus en prison.... Monsieur ?

Serge allait répondre. Claude lui fit signe de se taire ; et ce fut lui qui répliqua :

—La prison ?.... Non, non. C'est fini tout ça. Il n'en est plus question.... Vous



me permettez, n'est-ce pas d'aller pousser le verrou de votre porte, mon cher monsieur ? Il ne faut pas qu'on puisse nous déranger.

Lorsque Claude se fut assuré que la serrure tenait bien, il vint s'asseoir en face du notaire et dit :

—Toi, Serge, veille ! Je ne pense pas qu'on vienne nous chercher ici ; mais, quand on a la police à ses trousses, il faut être prudent.

—La police ! murmura M. Fourmont, dont la frayeur grandissait.

—Oui, répliqua modestement Claude ; nous venons de lui fausser compagnie. Veuillez nous excuser, mon cher Monsieur, si nous avons escaladé vos murailles pour arriver jusqu'à vous, nous n'avions pas le choix de la route à suivre. Nous avons eu soin, d'ailleurs, de ne pas endommager votre immeuble et de ne pas marcher sur les plates-bandes de votre jardin. . . .

—Enfin, que voulez-vous de moi ?

—Une chose bien simple : de l'argent ?

—Vous venez me voler ? . . . . .

Et le notaire s'enfonça dans son fauteuil, tandis que Serge faisait un geste de colère.

—Du calme, mon ami, dit Claude, du calme, je t'en prie. Excusez mon ami, mon cher Monsieur ; il a le système nerveux un peu surexcité ; et je parlerai en son nom. Du reste, il ne sait que très imparfaitement ce qui s'est passé depuis quelques jours, le gouvernement ayant négligé de lui faire parvenir ses journaux ; et je n'ai pas encore eu le temps de lui raconter la façon merveilleuse dont la justice mène son instruction. . . .

—Et dont vous cherchez à l'entraver ? fit le notaire, se remettant peu à peu.

—Je fais de mon mieux ! dit Claude d'un air simple. Remarquez que la première visite de mon ami est pour vous !

—Je m'en serais bien passé, dit le notaire à voix basse.

Claude continua avec un calme imperturbable :

Visite intéressée, comme j'ai l'honneur de vous l'annoncer tout à l'heure ; car nous voulons de l'argent, non pas votre argent, mais l'argent qui nous appartient.

—Quel argent ? s'écria le notaire, qui se sentait du courage pour défendre ses billets de banque.

—Mais l'argent de Serge Morain, répliqua tranquillement Claude. Je ne vous le demande pas tout, ce soir, non ; mais vous pourriez nous faire un petit chèque. . . . d'une cinquantaine de mille francs par exemple, sur votre banquier de Londres. Je sais très bien que votre livre de chèque est là, dans votre pardessus, et qu'il n'y a besoin que de votre signature. Faites vite, que nous vous laissions vous coucher. . . .

—Pardon, pardon ! dit le notaire, qui commençait à deviner. Sur quel argent, sur quel compte voulez-vous que je vous donne cinquante mille francs, Messieurs ? Il faudrait nous entendre, car je ne comprends pas très bien ce que vous venez me demander.

Il avait dit cela si naturellement, que Claude lui-même fut troublé. Le notaire continua lentement :

—Vous avez réussi à vous évader, monsieur Serge Morain. Tant mieux pour vous ! tant mieux surtout, si vous êtes innocent ! Je n'ai pas à me mêler de cela. Mais, puisque vous êtes un homme plus sérieux que votre ami M. Claude Garancier, voudriez-vous m'expliquer plus clairement le but de votre démarche ?

—Mon ami Claude vous l'a dit clairement, répondit Serge avec un mouvement d'impatience. Vous avez de l'argent à moi ; et, sur cet argent, je vous prie de me donner cinquante mille francs.

—Moi ! J'ai de l'argent à vous ? s'écria le notaire d'un air naïf.

L'honorable officier ministériel était complètement rassuré. Cet homme, si faible et presque lâche dans la vie, avait un courage spécial quand il s'agissait de chicane et d'argent. Il s'appropriait à jouer serré, comme un vieil homme de loi retors qui se moque de jeunes avocats. Serge imposa silence à Claude, qui se démenait sur sa chaise ; il voulait agir avec le plus grand calme :

—Monsieur, dit-il, accusé injustement, j'ai été jeté en prison, ainsi que mademoiselle Garancier. Mon ami Claude a réussi à nous faire évader ; et nous sommes forcés de quitter la France, jusqu'au jour où notre innocence sera reconnue. Vous avez droit de nous croire coupables, puisque les apparences sont contre nous ; et ce n'est pas ce point que nous avons à examiner avec vous. La chose est beaucoup plus simple : nous avons besoin d'argent, pour vivre tranquilles à l'étranger ; et, comme ma fortune est entre vos

# Essayez-le

NOUS NE DESIRONS PAS  
AUTRE GHOSE.

Le Cognac Marque "P. RICHARD"

V. S. O. P.

EST  
GARANTI  
PUR  
A  
L'ANALYSE.



EST LE  
MEILLEUR  
IMPORTE  
AU  
CANADA.

En vente dans tous les hôtels et  
épiceries licenciés.

Ecrivez pour prix et échantillons.

La Maison P. RICHARD est une des plus anciennes de Cognac, et les Eaux-de-vies, Cognacs, Etc., sont des plus appréciés en Europe.

SEULS AGENTS AU CANADA

# LAPORTE, MARTIN & CIE

EPICIERS EN GROS

Montreal.

Si vous desirez acheter des \_\_\_\_\_

*Articles en Argent Massif*

*Et en Argent Plaqué*

*Poterie Artistique,*

*Lampes de Salons et de Banquet*

**EN GRANDE VARIETE**



Pendules pour cadeaux,

Coutellerie de Wm. Rogers,

Fourchettes, Cuillères, Etc., Etc.,

Rendez vous aux Salles d'etalage de

**SIMPSON, HALL, MILLER & Co.**

**1794 Rue Notre-Dame**

**MONTREAL**

Vous y trouverez toujours l'assortiment le plus complet, le plus varié et le plus riche au Canada.

main, je vous prie de nous en donner une bien légère partie, on attendant que vous puissiez nous remettre le tout.

Le notaire continua de fixer des yeux ébahis sur Serge Morain ; et quand celui-ci s'arrêta, il lui dit :

— Votre fortune est entre mes mains ? Votre fortune personnelle ? . . . Mais je n'ai jamais eu un sou à vous, mon pauvre garçon !

— Ce n'est donc pas à vous qu'a été remise la fortune de mon oncle de Baltimore, soit deux millions, dont un quart appartient à ma cousine et les trois quarts à moi ?

Serge avait prononcé cette dernière phrase, en martelant chaque mot, et il s'avancait menaçant vers le notaire ; mais ce dernier ne tremblait plus. Il savait si bien comment il allait s'y prendre pour apaiser la colère du jeune homme ! Puis, dans sa pensée, ces quinze cent mille francs ne pouvaient appartenir, n'appartiendraient jamais à Serge. La fortune totale, les deux millions devaient appartenir à Angéline Verdier. Aussi répondit-il, avec la même gravité que s'il avait siégé à la chambre des notaires :

— C'est bien à moi qu'a été confiée la fortune de Louis Morain, votre oncle de Baltimore ; mais, si un quart de cette fortune appartient réellement à votre cousine, le reste de la fortune ne vous appartient nullement . . .

— N'ai je donc pas hérité de mon malheureux père ?

— Pas du tout ! Et se tournant vers Claude, le notaire ajouta d'un ton railleur : Je suis étonné que votre ami ne vous ait pas mieux renseigné à ce sujet . . . Cependant vous êtes avocat, monsieur Garancier ?

— Tonnerre ! s'écria Claude, en se frappant le front, je n'avais pas songé à cela !

Le notaire lança un regard triomphant à Serge Morain :

— Vous voyez, Monsieur ! Votre ami vous conseillait mal. Il le reconnaît lui-même.

— Je vous prie, Monsieur, d'être plus explicite balbutia Serge.

Le notaire les vit si troublés, tous les deux, qu'il se leva de son fauteuil et répliqua avec arrogance :

— Tant que vous serez sous le coup d'une accusation de meurtre contre votre père, il vous sera impossible de rien hériter de lui. La loi le veut ainsi : la loi de l'indignité, dont votre ami aura le loisir de vous exposer les diverses clauses pendant votre voyage d'Angleterre. Quant à moi, j'ai reçu cette fortune en dépôt ; et je commettrais une action blâmable si j'en détournais un centime avant votre jugement.

— C'est vrai ! murmura Claude, avec un geste de désespoir. Nous n'avons plus qu'à nous en aller, mon pauvre ami. Nous sommes joués !

Il faisait déjà un pas vers la fenêtre ; Serge l'arrêta.

— J'ai encore quelques questions à poser à M. Fourmont, dit-il.

— Faites, Monsieur ! dit le notaire, enchanté de sa facile victoire.

— Vous avez l'air de douter de mon innocence, si vous y aviez cru je vous aurais demandé personnellement de me rendre le service de m'avancer ces cinquante mille francs. Je n'ai plus à vous demander qu'un simple renseignement : quand j'aurai été condamné, puisque c'est la seule hypothèse qui vous semble probable, que fera-t-on de la fortune de mon oncle ? Est-ce le gouvernement qui en héritera ?

— Non, non, dit le notaire, avec une satisfaction visible. La loi vous déclare indigne d'hériter ; mais cette indignité ne s'étendra pas aux autres membres de votre famille ; et comme le plus proche est mademoiselle Angéline Verdier, c'est à elle que la fortune appartiendra.

Serge tressaillit, tous ses traits se contractèrent : mais son visage reprit aussitôt son calme glacial.

— A lieu ! Monsieur ! dit-il. Je vous plains, vous qui avez une fille, de croire qu'un enfant heureux et aimé de son père soit capable de lever la main sur ce père ! . . . Adieu ! Nous nous reverrons un jour ; et vous regretterez alors d'avoir ajouté foi à cette monstrueuse accusation. Viens, Claude, partons !

Serge s'élança le premier et arriva promptement au bas du mur.

Au moment où Claude était encore accroché à la fenêtre, le notaire lui cria d'un ton gouailleur :

— Allez vous toujours en Angleterre ?

— Mais, sans doute, répliqua Claude sans se déconcerter. Nous traverserons la Manche sur mon canot !

## II

## OU CLAUDE APPREND QU'ON L'A AIDÉ

Le notaire, ravi de s'être débarrassé aussi facilement des deux amis, les regardait s'éloigner.

Il ferma soûdement sa fenêtre, puis alla passer l'inspection de ses portes et de ses placards. Enfin, il se coucha et s'endormit, dans la douce quiétude d'un homme qui n'a rien à se reprocher.

Cependant, les deux amis, après s'être un peu éloignés de la propriété du notaire, avaient rencontré Zéphirin, qui faisait le guet. Tous trois pressèrent le pas. Au bout d'un quart d'heure de marche, le frère de Thérèse dit :

— Nous voici chez moi !

Au même instant, Serge, tout ému, s'écriait :

— Quoi ! Vous ! Vous ici !

Et il précipitait, les bras ouverts, vers Thérèse Garancier, qui, debout, à l'entrée de la cabane de Claude, attendait, avec une impatience fébrile, l'arrivée de l'homme qu'elle aimait si passionnément. Ils restèrent quelques minutes dans les bras l'un de l'autre, riant et pleurant, ne pouvant croire à ce bonheur d'être réunis.

— Et nous ? demanda Claude en s'adressant à Julienne, qui contemplait son amie avec attendrissement.

— Oh ! Nous ? fit la jeune fille en souriant, c'est autre chose ! Nous n'avons pas été en prison, nous !

— S'il ne faut que cela pour avoir un baiser de vous, déclara Claude, je vais me livrer à la police.

— Non, non ! J'aime mieux vous embrasser ! fit-elle vivement.

Et elle se jeta dans ses bras. Claude poussa alors son ami et Thérèse dans la maisonnette, ainsi que Julienne, tandis que Jacquet et Zéphirin se mettaient en faction à droite et à gauche.

— C'est ici que vous habitez ? demanda Serge à la jeune fille.

— Non, répondit Thérèse ; j'ai une bonne amie, presque une sœur, qui brave tout pour me donner l'hospitalité. Chère Julienne !

Elle se tournait vers la fille du notaire ; celle-ci dit en riant :

— C'est si amusant de jouer à cache-cache ! N'est-ce pas, Claude ?

— Oui, Mademoiselle, ponrvu que ça dure pas !

Il eut un long silence. Claude n'avait allumé aucune lumière ; mais la lueur pâle de la lune arrivait dans la cabane. D'ailleurs, ils n'avaient pas besoin de se voir. Ils éprouvaient tous les quatre une joie infinie ; et, les mains dans les mains, ne parlant plus, ils oubliaient leurs douleurs, pour ne songer qu'à une seule chose, au bonheur de s'aimer.

— Comme vous avez dû souffrir ! dit enfin Serge.

— Hélas ! murmura Thérèse, en se pressant contre lui, je souffrais surtout de savoir que vous aussi, vous souffriez. . . . Puis, ma plus horrible torture était. . . .

Elle s'arrêta, n'ayant pas le courage d'achever.

— Quoi donc ? fit Serge.

— Tout le monde m'accusait, balbutia-t-elle, Si vous aussi, vous alliez m'accuser ? . . .

— Oh ! Thérèse ! . . . . .

En voyant le trouble de son amie, Serge se mit à genoux et déclara d'une voix vibrante :

— Non, Thérèse, non, je n'ai jamais cru cette chose épouvantable, malgré les affirmations du juge d'instruction ! Pouvais-je admettre que vous, si bonne, si douce, vous fussiez capable de frapper mon père ? . . .

En ce moment, il lui sembla qu'il voyait encore le commandant étendu sur la table de marbre de la Morgue ; et de grosses larmes coulèrent de ses yeux. Il murmura :

— Oh ! je te vengerai, mon père !

— Eh bien ? demanda Julienne, êtes-vous toujours décidés à partir pour l'Angleterre ? Claude répondit d'un air piteux :

—Votre père s'est moqué de nous.

—Il vous a refusé cet argent ?

—Oui, Mademoiselle, dit Serge ; et il en avait le droit.... c'est avec nos seules ressources qu'il faut poursuivre notre but.

—Elles sont maigres, nos ressources, dit Claude, à moins de nous engager comme matelots pour traverser le détroit....

—J'ai mes économies de jeune fille, proposa Julienne.

Serge secoua la tête :

—Merci, Mademoiselle. Nous n'aurons pas besoin de beaucoup d'argent ; car il me semble inutile de quitter la France.

Il dominait peu à peu son émotion, reprenant son sang-froid, ne songeant plus qu'à l'engagement qu'il avait pris : venger son père !

Claude lui demanda :

—Alors, que devons-nous faire ?

—Mon cher Claude, répondit Serge, j'ai besoin de longtemps réfléchir, j'ai besoin de savoir, de toi, ce qui s'est passé depuis mon arrestation. Tu consacreras ta nuit à me le raconter ; et, demain, nous prendrons une décision pour le présent. L'essentiel, en ce moment, est de ramener ces demoiselles à la villa de M. Fourmont. Si nous devons partir ce sera toujours assez tôt demain. Claude sortit et appela Zéphirin, ils se mirent tous en route, et bientôt, les deux jeunes filles, plus heureuses, plus confiantes dans l'avenir, étaient rentrées dans cette maison, où le notaire faisait un si bon somme.

—Maintenant, dit Serge à Claude, tu vas tout me raconter. Et ne me parle plus de fuir ! Je serais indigne de ma liberté, si je ne l'employais pas à chercher la misérable femme qui a tué mon père !

Claude passa en effet la nuit à raconter à son ami tout ce qu'il savait, tout ce qu'il avait appris, soit de sa sœur, soit de Julienne ou de Zéphirin, depuis ce jour maudit où Angéline et Julienne étaient venues à Asnières, tandis qu'on assassinait le commandant dans son appartement de la rue de Rome.

Quand il eût fini Serge demanda :

—Et, au milieu de ces intrigues, tu n'as rien découvert qui puisse nous mettre sur la trace de la coupable ?

—Je t'attendais pour cela !

—Merci ! dit simplement Serge, en lui tendant la main. Maintenant que nous sommes libres, et presque certains de n'être pas découverts, nous arriverons bien à percer le mystère qui embarrasse si vivement la police.

—Tu dis que cette mèche de cheveux dorés ressemble absolument à la couleur des cheveux de ta sœur ?

—On l'a affirmé dans tous les journaux. Et je ne puis te dire combien je suis heureux d'avoir épargné à ma chère Thérèse la cruauté d'une expérience pendant laquelle on aurait mis sur sa tête, pour les comparer avec les siens, les cheveux de cette coquine !

—Ah ! comme tu as bien fait ! s'écria Serge violemment. C'eut été une profanation ! Et tu n'as aucune idée, aucun soupçon ?...

—Je me suis demandé.... excuse-moi, si je te parle ainsi....

—Parle franchement :

—Ton père n'avait-il quelque vieille liaison ?

—Non, non. Cela, je le jurerais !

—Alors, je ne sais que dire.... A moins cependant ?....

—Quoi donc ?

—Non.... Rien.... Une idée folle, ridicule, mon ami....

—Laquelle ? Parle, je t'en prie !

Claude attendit un instant, puis il dit lentement, avec un geste de dépit :

—Non. C'était un soupçon insensé qui traversait mon cerveau. Et il vaut mieux que je ne t'en dise rien ; car, dans ces choses-là, on ne doit parler qu'à coup sûr ; et mon soupçon ne reposait sur rien.... sur rien.... te dis-je ! Et puis, il s'agit d'une personne envers laquelle je ne suis peut-être pas assez impartial....

—Le nom de cette personne ? fit Serge d'une voix fiévreuse.

—Eh ! Tu le devines bien ! répliqua Claude, sans oser prononcer un nom. Mais rappelle toi tout ce que je t'ai dit ce soir ; et tu verras que ce soupçon était enfantin....

—En effet, murmura Serge. Cette personne ne peut pas avoir commis le crime, puis-

qu'elle n'était pas à Paris à l'heure où le crime se commettait... Non ! c'est d'un autre côté qu'il faut chercher... Tiens, dormons. Et demain, nous reparlerons de tout cela.

Ils s'étendirent à côté l'un de l'autre ; et bientôt Zéphirin vint les rejoindre, pour prendre la petite heure de sommeil qui lui était nécessaire. Le lendemain, dès que le jour se leva, avant de partir pour Paris, où il devait se rendre tranquillement au bureau de M. Fourmont, le vieux soldat alla jusqu'à la gare d'Asnières et en rapporta un paquet de journaux, qu'il donna aux deux amis. Déjà, les deux amis s'étaient jetés sur le récit de l'évasion de Serge. "L'affaire de la rue de Rome est décidément inépuisable en surprises..." disaient tous les journaux ; puis ils racontaient de quelle manière le chef de la sûreté avait découvert une lettre, adressée par Claude Garancier à son ami ; et qu'il avait laissé parvenir cette lettre au destinataire, dans l'espoir que, lorsqu'il essayerait de s'évader, on pourrait, en le suivant, mettre la main sur Claude...

Les deux amis en étaient là de leur lecture, lorsque Serge s'arrêta pour dire à son ami :

—Hein ! Les as-tu assez crânement roulés avec ta lettre ?

Claude le regarda, tout stupéfait :

—Comment ? avec ma lettre ?

—Sans doute ! Cette lettre que tu m'as envoyée et dont on parle dans les journaux !

—Pardon, pardon ! fit Claude, expliquons-nous. Car moi je n'y comprends plus rien. Tu dis que je t'ai envoyé une lettre, moi ? Une lettre fabriquée avec des mots imprimés ?

—Parfaitement ! cachée dans l'ourlet du foulard ! Cette lettre dont on donne aujourd'hui la copie, et que tu avais arrangée de façon à la faire pincer par la police, ce qui forcément lui donnait le change, puisqu'on s'imaginait que je m'échapperais d'un côté, tandis que tu avais tout préparé de l'autre : c'est très fort !

—Et qu'en as-tu fait, de cette lettre ? demanda Claude, tout anxieux.

—Je l'ai détruite, parbleu !

—C'est bien fâcheux, car j'aurais été curieux de faire connaissance avec elle...

—Que veux-tu dire ?

—Que je ne t'ai envoyé aucune lettre...

—Est-ce possible ?

—Depuis deux jours, j'avais tout préparé pour ton évasion. Zéphirin et moi, nous nous étions introduits dans l'appartement ; et, cachés dans un placard, nous attendions tout du hasard... Nous devions simplement profiter du premier instant où on te laisserait seul... Mais jamais je ne t'ai écrit de lettre... Jamais !

—Alors, qui l'aurait écrite, cette lettre ? fit Serge en pâlisant.

—Ah ! Tonnerre ! Je voudrais bien le savoir ; car, si je savais qui l'a écrite, je saurais qui a tué ton père !

### III

#### BRIGARD EN CAMPAGNE

C'est vraiment une chose curieuse, quand un crime a été commis, que le lien forcé par la presse entre tous les personnages qui gravitent autour de ce crime. A l'heure même, où Serge et Claude, dans leur maisonnette abandonnée, lisaient le récit de l'évasion de la veille et découvraient qu'une main étrangère se mêlait à leur intrigue, Angéline, seule, dans son boudoir, lisait avec une poignante émotion, les journaux qu'elle avait envoyé chercher par Martine. Elle avait passé une nuit épouvantable à attendre Brigard qui ne venait pas, se demandant si leur plan avait réussi.

Toute la nuit, elle avait attendu ainsi, vainement. Elle écoutait les bruits de la rue, les fiacres qui s'arrêtaient près de la maison, pensant toujours que son associé allait paraître. Le matin, elle était encore étendue sur son divan. Elle avait envoyé Martine chercher Brigard qui n'avait pas rentré de la nuit. Elle se fit apporter les journaux.

Angéline avait alors renvoyé sa servante ; et elle s'était enfermée dans sa chambre, après avoir posé les journaux sur une table. Et, lorsqu'enfin, elle vit ces mots : *L'évasion de Serge Morain*, elle fut si bouleversée qu'elle demeura plusieurs minutes sans lire autre chose. Elle domina pourtant son émotion et parcourut ce récit, qui allait faire la joie des Parisiens.

Quand elle eut terminé cette lecture, Angéline poussa un cri de bonheur :

— Libre ! Serge est libre ! . .

Puis, à voix basse, tandis qu'un flot de sang lui montait à la tête.

— O mon Dieu ! Brigard aurait-il raison ? Aimerais-je Serge au lieu de le haïr.

Et elle entrevit soudain un nouvel avenir. Puisque Serge avait réussi à s'échapper, il réussirait encore plus sûrement à gagner l'étranger.

— On le jugera par coutumace ! On le condamnera ! On me donnera sa fortune. . .

Et je la lui rendrai en lui disant que je l'aime . .

Une expression de joie infinie se répandit sur son visage. Mais soudain, toutes ces visions de bonheur s'évanouirent.

— Lui ne m'aime pas ! Et pourra-t-il jamais m'aimer ? C'est encore ce Claude Garancier qui l'a fait évader ! . . Et, en ce moment, il est auprès de sa Thérèse . . . Ah ! si je la tenais, elle ! Si je pouvais l'écraser !

Elle serrait les poings, comme si elle s'était trouvée en face de Thérèse Garancier. Un sourire méchant passa sur ses lèvres :

— Bah ! Est-ce qu'il peut aimer Thérèse ? Est-ce que Thérèse n'est pas accusée d'avoir assassiné son père ?

Et elle se réjouissait encore plus vivement de cette bonne vengeance :

Pendant toute la matinée, elle fut ainsi partagée entre sa haine pour Thérèse et son amour pour Serge, qui, tour à tour, s'emparaient d'elle avec une égale violence. Cette femme, qui s'était cru si forte, si maîtresse d'elle-même, ne pouvait plus lutter. Et si, tout à coup, elle avait vu Serge Morain, elle se serait précipitée à ses genoux en balbutiant des mots d'amour.

— Ah ! passion maudite ? s'écria-t-elle, passion que je croyais morte, pourquoi renaiss-tu ? Pourquoi me donnes-tu la fièvre ? Ah ! je suis lâche !

Elle ne maîtrisa complètement son émotion que lorsque Martine vint lui dire que son déjeuner était prêt. Elle mangea à peine, et remonta chez elle, pour faire sa toilette. Sans doute, elle recevrait la visite de Brigard et celle de M. Fourmont. Elle ne voulait pas leur laisser soupçonner ce qui se passait en elle. M. Fourmont, seul, vint l'après-midi ; et, en homme égoïste qui ne remarque rien chez les autres, il ne vit pas que l'aventurière était plus troublée que la veille, qu'elle tremblait en parlant. Le digne officier ministériel était, d'ailleurs, encore plus troublé qu'elle. Il lui raconta ce qui s'était passé dans la nuit. Il voulait dénoncer Serge immédiatement elle lui fit renvoyer ce projet au lendemain, elle pensait :

— Demain Serge aura quitté la France. Le danger sera passé.

Avec un sourire aimable, elle reprit :

— Maintenant, mon ami, dites-moi où nous en sommes avec mademoiselle Julienne.

Ah ! voilà ! . . fit le notaire, tout penaud.

— Toujours au même point ? continua Angéline, dont le sourire devint moqueur. Pauvre homme ! Vous tremblez devant une petite fille.

Il se leva en faisant de grands gestes,

— Non, non ! je vous jure que je lui imposerai ma volonté ! Seulement, je ne snis pas fait pour les violences ! je suis un homme calme ! je veux concilier ma passion pour vous avec mes devoirs de père . . . Julienne m'aime aussi ! Et je suis bien certain que je n'aurai qu'à faire appel à sa tendresse . . .

— Pourquoi ne l'avez vous pas fait hier ?

Il bredouilla quelques mots incompréhensibles et finit par dire :

— Elle se couchait quand je suis rentré. Mais ce soir ! D'ailleurs je dînerai avec elle.

Il s'en alla quelques instants après, ayant toujours peur de voir éclater Angéline et très surpris qu'elle ne lui eût adressé aucun reproche.

La journée s'avavançait. Et Brigard n'envoyait aucune nouvelle. Angéline était reprise par ses alternatives de haine et d'amour. A quatre heures, elle fit acheter des journaux, et fut heureuse parce qu'on annonçait que les recherches de la police avaient été infructueuses.

Vers le soir, on lui porta une lettre.

Une écriture de femme ? murmura-t-elle. Qui donc m'écrit !

Tout lui faisait peur, maintenant. Mais, dès les premiers mots qu'elle lut, elle retrouva son énergie et s'écria :



—Les imprudents ! Ils osent me braver.

La lettre était de Julienne Fourmont ; mais Angéline reconnut bien vite qu'elle avait été dictée par Claude Garancier. Elle était ainsi conçue :

“ Mademoiselle,

“ Depuis plusieurs années, vous avez réussi, grâce aux ruses d'un mauvais drôle, à vous implanter dans notre maison, où vous avez porté le trouble et la désunion. Vous avez simulé un amour que vous n'éprouvez pas, et trompé mon pauvre père. Et, en ce moment, vous essayez de profiter d'événements épouvantables pour mettre à exécution le projet abominable que vous avez formé, et auquel je me suis toujours formellement opposée. Je ne veux pas de vous dans ma famille ! Je saurai bien vous empêcher d'y entrer.

“ Grâce à un héritage récent, vous êtes riche. Si votre fortune ne vous suffit pas, je la doublerai, pour que vous soyez millionnaire. C'est sans doute votre rêve le plus cher. Consentez à vous éloigner de nous ! Je vous le demande simplement et franchement, parce qu'il me répugne d'avoir recours à la dénonciation. Si vous refusez, je vous annonce solennellement, que, dans huit jours, mon père apprendra qui vous êtes ; il apprendra aussi qu'il existe des relations de la plus grande intimité entre vous et un homme que je ne veux pas désigner autrement.

“ N'essayez point de lutter. Aujourd'hui je suis certaine de vous briser.

“ JULIENNE FOURMONT.”

Angéline sourit méchamment.

—Pauvres enfants ! dit-elle. Ils ne savent pas que toutes les dénonciations n'ont jamais servi qu'à doubler la passion des vieillards amoureux ?

Elle cacha la lettre dans son secrétaire et haussa les épaules.

—Oser me menacer ! Me menacer de révéler qui je suis ! Est-ce qu'ils le savent ? Est-ce que quelqu'un le sait ?

Elle ajouta d'une voix sourde :

—Est-ce que je le sais moi-même ?

Elle entendit alors des pas dans l'escalier, et se retourna : Brigard arrivait, pâle, les yeux défaits. Angéline lui cria :

—Ah ! Mon Dieu ! Qu'avez-vous ?

Il la dévisagea ; puis, étendant la main vers elle, il répondit avec un terrible sourire :

—Je suis comme vous, ma chère : j'ai la fièvre !

Elle le fit asseoir auprès d'elle ; et ils s'examinèrent tous deux, essayant de deviner ce qui se passait au fond de leur âme.

—Je vous ai attendu toute la nuit, dit-elle. Je n'ai pas dormi... Je suis restée sur ce divan, m'imaginant toujours que vous alliez arriver, me porter des nouvelles...

—Eh bien, fit-il brutalement, vous les avez eues ce matin, les nouvelles ! Et vous avez dû les trouver satisfaisantes....

Elle se sentit si troublée sous le regard perçant de Brigard, qu'elle arrêta net la conversation. Autrefois elle l'aurait écrasé d'un seul mot ; aujourd'hui, elle avait peur devant lui. Elle fut aimable avec lui, pendant le repas et pendant toute la soirée, comme elle ne l'avait jamais été. Elle affecta de ne pas dire un seul mot de cette affaire qui les passionnait également tous les deux. Mais, à peine furent-ils remontés dans le boudoir, que Brigard reprit brusquement la conversation en disant :

—Donc, ma chère, notre plan a échoué. Je m'attendais à vous voir furieuse, je m'attendais à des reproches... Et je vois bien qu'au contraire vous êtes ravie du piteux résultat de ma combinaison....

Angéline crut qu'elle pourrait le tromper encore ; elle dit en riant :

—Mais il n'est pas si piteux que cela, mon ami !

—Ah ! vous trouvez ?

—Que voulons-nous ? Etablir, d'une façon irrécusable, la culpabilité de Serge. N'avons-nous pas réussi ? La lettre, si adroitement faite par vous, est attribuée à Claude ; et, désormais, le frère, la sœur... et l'amant de la sœur sont perdus... Nous ne désirons pas autre chose.

Vous, peut-être... Mais moi j'avais d'autres désirs... J'étais là, hier ; et je me faisais une joie de le voir arrêter, lui... et son ami Claude, comme vous, vous seriez heureuse si on arrivait à mettre la main sur elle, sur Thérèse !

Oh, oui ! s'écria-t-elle avec rage.

C'est-à-dire, ma chère, continua-t-il, avec calme, que votre plus cher désir serait de faire reprendre la jeune fille, tandis que le jeune homme resterait en liberté... On le condamnerait par coutumace, lui !... Et cela vous suffirait ? Ah ? ne me démentez pas, ma chère ! Car j'ai fini par lire au fond de votre cœur... Vous voulez les séparer parce que vous l'aimez lui !

Moi ? s'écria-t-elle avec effroi. Mais je vous jure...

— Eh bien, moi, je le hais ! Tant pis si ma volonté ne se fait plus l'esclave de la vôtre ! Je ne veux pas que vous puissiez revoir cet homme !

Angéline tremblait. Elle ne savait que répondre, elle était vaincue.

— Ah ! Vous me demandez, reprit-il, pourquoi je n'avais pas paru chez vous de la nuit ? C'est que, cette nuit, je me suis transformé en limier de police ! J'ai failli devenir fou, quand j'ai su que ces imbéciles l'avaient laissé s'évader... J'ai commencé par battre tout le quartier, puis les faubourgs, où il est si facile de se cacher... J'allais au hasard, dévisageant tous les hommes que je rencontrais... Je n'ai rien trouvé encore ; mais je vais recommencer cette nuit et je finirai bien par réussir.

En ce moment, Angéline n'essaya plus de lutter contre la passion qui la reprenait ; elle aimait Serge, elle voulait le sauver, pourvu que Thérèse fut séparée de lui. Brigard avait bien deviné toute sa pensée. Et, aussitôt, tout un plan s'échafauda dans son esprit : se servir de Brigard pour découvrir la retraite de Serge, et, quand elle l'aurait découverte, le prévenir avant que la police en fut informée... Quelle preuve plus grande d'amour pourrait-elle lui donner ?

Brigard s'était levé et tournait rageusement dans le boudoir, comme une bête fauve dans sa cage. Par moment, il s'arrêtait devant Angéline et lui disait :

— Oui, je trouverai sa retraite, à votre Serge, et j'irai le dénoncer moi-même !

Elle s'était étendue sur le divan, et, tout entière à la pensée qui s'était emparée d'elle, elle n'écoutait même plus Brigard. Maintenant qu'il s'agissait de sauver Serge, elle n'avait plus peur de cet homme affolé de jalousie. Tout à l'heure il avait deviné ses secrets désirs ; mais elle se sentait la force de le tromper encore.

— Il faut donc que je sache où se cache Serge, murmura-t-elle.

— Que dites-vous ? fit-il, en s'asseyant en face d'elle.

Elle reprit avec beaucoup de calme :

— Je dis, mon ami, que vous avez bien raison, et qu'il faut absolument que nous retrouvions mon cousin Serge...

Brigard fixa sur elle des yeux étonnés. Et il dit :

— Tiens ! Vous n'êtes plus la même que tout à l'heure.

Elle sourit, en voyant avec quelle facilité elle bouleverserait son associé : et d'une voix très douce, presque indifférente, elle dit :

— Mais non, mon ami ! C'est vous qui vous emportez, qui dites des folies...

Ils en étaient revenus à leur ancienne situation : elle, la maîtresse, et lui, l'esclave !

— Maintenant, dit-elle, que nous sommes débarrassés de la scène de jalousie, parlons sérieusement. Je sais où Serge et Claude sont allés après leur évasion.

— Et vous ne m'avez pas prévenu ?

— Il aurait fallu vous voir pour cela. Vous avez couru et cherché dans Paris, vous avez perdu votre temps. Dix minutes après son évasion, Serge avait quitté Paris.

— Il était donc réellement monté dans un des trains qui partent à cette heure ?...

— Mais naturellement, mon ami. Et, quelques heures après, il pénétrait avec Claude Garancier, chez M. Fourmont, pour lui demander de l'argent...

— Le patron ne m'en a rien dit aujourd'hui.

— Il me l'a dit à moi ; et, demain, il le dira au juge d'instruction.

Elle raconta la scène, que lui avait répétée le notaire, d'un ton si naturel et en cachant si bien l'émotion qui la secouait, que Brigard fut déçu.

Quand elle eut terminé, il demanda :

— Alors, selon vous, où faut-il chercher les traces des fugitifs ?

— Ils ont annoncé si ouvertement qu'ils allaient en Angleterre... que je les crois tout bonnement restés en France, et auprès de Paris. Ils savent, par les journaux, que

leur signalement est donné à toutes les frontières, à tous les parquets des petites villes de France. Je crois donc qu'ils ne s'éloigneront pas.

—C'est juste, murmura Brigard, dont les soupçons disparaissaient peu à peu.

—Remarquez que Julienne Fourmont est à Asnières. Et je jurerais qu'elle voit Claude Garancier presque tous les jours. Si Julienne Fourmont était abandonnée à elle-même, elle n'aurait pas la force de lutter contre son père, comme elle le fait en ce moment. Donc Claude n'a pas cessé d'être auprès d'elle. Or, Claude et Serge sont ensemble ; et Serge ne doit pas être bien loin de Thérèse Garancier. Vous voyez qu'on pourrait les enlever tous d'un coup de filet....

—Et vous pensez qu'ils se cachent à Asnières ?

—A Asnières ou plus loin, mais sûrement près de Paris. Je les connais tous deux : vous, vous ne connaissez que Claude ; eh bien, Serge est aussi audacieux que lui ; seulement, il l'est d'une façon plus posée, plus tranquille. Ils savent qu'on les cherchera partout et qu'on ne s'imaginera pas qu'ils osent rester à la porte de Paris.... Voilà mon opinion..... A vous de vous mettre en campagne !

—Dès cette nuit ?

—Non, demain ; cela suffira. Vous avez besoin de vous reposer. Et qui sait si les journaux de demain ne vous apporteront pas quelque utile indication ?.... Bonsoir, jaloux !

Au moment de pénétrer dans sa chambre, elle lui envoya un baiser du bout des doigts, puis disparut.

Il demeura longtemps, assis sur le divan, anéanti ; puis il dormit un peu. Mais il se réveilla bientôt torturé de nouveau par la jalousie. Furieux contre lui-même, il essaya de dominer ce sentiment :

—Je deviendrais fou ! s'écria-t-il. J'aime mieux la croire.

Et, pour éloigner la préoccupation qui le faisait tant souffrir, il se mit à relire les journaux laissés par Angéline sur la petite table du boudoir. Le matin, il n'avait pas eu la force de le lire attentivement ; sans cela il aurait remarqué un détail qui le frappa aussitôt :

“ L'individu, qui a aidé Claude Garancier, est sans doute un ancien soldat. C'est lui, qui, probablement a déjà participé à l'évasion de sa sœur Thérèse.... ”

Ce fut un trait de lumière pour Brigard. Machinalement, il prononça un nom :

—Zéphirin !

Et il se rappela tout, comme en une vision soudaine :

Et il fut si satisfait de ses déductions qu'il rentra chez lui tranquillement.

Le lendemain, lorsqu'il se readit à son bureau, Zéphirin était déjà arrivé. Il l'examina longuement, pendant que le vieux soldat préparait le cabinet du patron.

—Si c'est réellement lui, pensa-t-il, il faut qu'il ait un rude toupet pour oser se représenter ici.

Zéphirin semblait, d'ailleurs, fort calme ; mais, en le regardant plus attentivement, Brigard trouva sur son visage des traces de fatigue : les yeux étaient battus, rougis, les traits tirés. Puis, si Zéphirin faisait toujours consciencieusement son métier, il n'avait plus sa belle allure d'autrefois, son air gai. Brigard pensa qu'il pourrait le faire bavarder ;

—Dites-moi, Zéphirin, vous n'êtes plus le même.... Vous avez donc quelque chagrin ?

Le vieux soldat se passa la main sur les yeux et répondit naïvement :

—Oui, Monsieur, je vous l'avoue : c'est le chagrin de penser que le fils de mon ancien maître a si mal tourné !

Et lui-même tourna le dos à Brigard, pour continuer sa besogne.

Le premier clerc renonça à lui poser de nouvelles questions :

—Je me contenterai de le surveiller, pensa-t-il.

La journée se passa sans incident. Le notaire arriva assez tard à son bureau. La veille, il était rentré à Asnières pour dîner avec sa fille ; mais Julienne, voulant retarder l'explication qu'elle devinait sur les lèvres de son père, n'était pas descendue à la salle à manger, prétextant qu'elle avait une migraine épouvantable. La migraine avait persisté dans la matinée. Et, le soir, Me Fourmont alla dîner chez Angéline, se disant que la maladie de sa fille, car il transformait la migraine de sa fille en maladie, était une excuse suffisante pour retarder tout projet important :

—Angéline est une personne trop raisonnable pour ne pas le comprendre !

Elle le comprit si bien qu'elle n'adressa pas un reproche au notaire ; elle ne lui montra

même pas la lettre qu'elle avait reçue la veille de Julienne. Ce n'était plus à cela qu'elle songeait, mais à Serge. Elle se contenta de dire, lorsque le notaire voulut lui expliquer la maladie de sa fille :

— C'est une maladie complaisante, mon cher, et qui durera aussi longtemps que votre fille voudra vous empêcher de lui parler sérieusement.

Puis elle se laissa aller à sa nouvelle préoccupation. Où était Serge en ce moment ? Et Brigard le découvrirait-il ?

Brigard avait patiemment attendu la fin de la journée, surveillant les moindres actes de Zéphirin, et il n'avait rien surpris d'anormal. Lorsque la nuit arriva, le clerc du notaire partit le premier, pour ne pas éveiller l'attention du vieux soldat.

Il suivit Zéphirin jusqu'à son domicile et fut tout joyeux de le voir ressortir aussitôt et se diriger vers la gare. Entré à la gare, Zéphirin allait demander son billet pour Asnières quand se retournant, il aperçut Brigard qui le quittait.

— Aurait-il l'audace de me filer ? se dit le vieux soldat. En tout cas, soyons prudent. Tu ne connais pas le vieux Zéphirin, mon bonhomme !

Et, bien haut, il cria :

— Seconde . . . . . Ville d'Avray !

Brigard se prit à cette ruse grossière. Il attendit que Zéphirin eût quitté la salle des Pas-Perdus, puis il gagna, à son tour, le guichet et demanda triomphalement :

— Première . . . . . Ville d'Avray !

Il s'installa, tout joyeux, dans son wagon et ne bougea plus jusqu'à la station de Ville d'Avray. Il descendit alors le premier sur le quai, pour guetter Zéphirin à sa sortie du compartiment, où il l'avait vu monter. Pour cela, il se dissimula derrière un des piliers du petit pont de bois, dévisageant tous les voyageurs qui défilaient devant lui. Il ne voyait pas Zéphirin ; et cependant son wagon était ouvert. Et le train repartit sans que Zéphirin eût reparu.

Brigard, tout abasourdi, sortit de la station, s'imaginant qu'il allait retrouver le garçon de bureau sur la route. Mais bientôt une nouvelle hésitation le prit : quelle route fallait-il suivre ?

— Serais-je joué ? murmura-t-il.

Cela l'humiliait : joué par un individu qu'il avait toujours considéré comme un imbécile et qu'il traitait régulièrement de " vieille bête de soldat " ! Il entra dans une auberge et dîna en maugréant ; mais, à la fin de son repas.

Il se frappa le front :

— Je parierais que Zéphirin est descendu à Asnières ! . . . Si je retournais à Asnières ? Je ne perdrai peut-être pas mon temps à espionner ce qui se passe autour de la maison du patron.

Une heure après, il arrivait à Asnières et gagnait immédiatement la Seine, pensant avec raison que les canotiers devaient aimer le voisinage de l'eau. Il marcha assez longtemps au hasard, regardant les rares passants qui longeaient le chemin de halage. Vers onze heures du soir, quoique la lune fût superbe, il n'avait rien découvert. Déjà il se disposait à reprendre le chemin de la gare, quand il se trouva en face du pont des piétons qui est en amont du pont du chemin de fer. Ce fut presque machinalement qu'il s'y engagea, pour regarder la Seine, qui s'étendait, avec une merveilleuse clarté au-dessous de lui. Il s'accouda sur le parapet du pont et resta là, assez longtemps ; il alluma même un cigare. Il rêvait à son enfance, qui s'était écoulée si paisible ; puis il songeait à la terrible et cruelle vie qu'il menait.

Il eut tout à coup un geste brusque, et son bras détacha une petite pierre qui tomba. Il n'entendit pas de clapotement, mais un bruit mat. Et aussitôt une voix cria en dessous :

— Hé ! Là-haut vous ne pourriez pas faire attention ?

Brigard fut bouleversé par le son de cette voix. Il regarda attentivement au-dessous de lui et distingua une barque, dans laquelle un homme pêchait à ligne. L'homme était coiffé d'un large chapeau. Impossible de voir son visage.

— Je saurai bien qui tu es ! dit Brigard rageusement.

Et il laissa tomber son cigare, qui était bien allumé, juste au-dessus du chapeau. La voix hurla avec colère :

— Ah çà, tonnerre ! Prenez-vous mon chapeau pour un cendrier ?

Brigard ne répondit rien. Il s'accroupit contre le parapet. La voix continuait au-dessous :

—On ne peut plus prendre sa petite friture, tranquille, maintenant ?

Brigard n'hésita plus. Il prononça ,

—Claude Garancier.

C'était Claude, en effet, Claude qui, à son amour du canotage, joignait une passion malheureuse pour la pêche. Et, ce soir-là, il n'avait pu résister au désir d'aller pêcher une friture en pleine Seine, pour mademoiselle Julienne Fourmont. Le brave garçon regretta aussitôt d'avoir crié ; il fit reculer doucement son canot et resta quelques minutes sous le pont. Puis, comme il n'entendait plus aucun bruit, il se hasarda et quitta l'arche qui l'abritait. Mais, par mesure de précaution, il longea le pont de façon à ressortir par une autre arche. Il s'éloigna un peu et regarda. Il ne vit personne. Avec quelle rapidité il aurait filé et gagné Suresnes, s'il avait su que Brigard, laissant à peine dépasser sa tête au ras du parapet, ne perdait pas un de ses mouvements !

Après s'être un peu promené, Claude finit par aborder. Quand il sauta à terre, Brigard, rampant pour ainsi dire contre la berge, n'était qu'à une légère distance de lui. Le misérable ne put retenir un cri de joie. Un homme venait à la rencontre de Claude. Il ne distingua pas son visage ; mais il devina bien que ce ne pouvait être que Serge. D'ailleurs, leur conversation le renseigna tout de suite.

—As-tu fait une bonne pêche ? demanda le nouveau venu.

—Magnifique, mon cher ; une vingtaine de goujons, des ablettes, et une petite carpe...

—Pour un homme recherché par toute la police, c'est gentil. Mes compliments !

—Mon brave Serge, la police ne retrouve pas les pistes sur l'eau : ça ne laisse pas de trace. Tu vois que nous ne serions nulle part aussi tranquilles, aussi en sûreté que dans ce pays, et que nous pouvons y attendre le jour de notre procès.

Serge changea de ton ; il répondit très gravement :

—Nous n'attendrons peut-être pas jusque-là.

—Tu as donc appris quelque chose de nouveau ? fit Claude, étonné.

—Non. Mais, ce soir, quand tu m'as eu quitté, j'ai longuement réfléchi, j'ai tout examiné... Il y a réellement, dans cette affaire, de bien curieuses coïncidences... Cependant cela est si terrible d'accuser sans preuves, et j'ai tant souffert pendant mon emprisonnement, que j'hésite avant de soupçonner sérieusement...

Claude l'interrompit brusquement :

—C'est le soupçon qui avait déjà traversé ta tête et qui te revient ?

—Oui ! comme une idée fixe !

—Moi aussi, j'y ai songé tout ce soir ; mais il y a de telles preuves contre ce que tu crois...

—Eh ! fit Serge avec emportement, savons-nous toute la vérité ? N'y a-t-il pas quelque détail que nous ignorons encore et qui pourrait nous éclairer tout à coup... ? J'ai besoin de reparer encore de cela avec Thérèse et avec Julienne...

—Nous allons les voir, M. Fourmont est resté à Paris. Dès qu'il sera rentré et endormi, Jacquet viendra nous prévenir... J'ai causé quelques instants avec lui, tout à l'heure...

Claude achevait à peine ces mots, qu'un pas retentit sur la route.

—Tiens, le voici, dit-il.

—Non. C'est Zéphirin.

Brigard écoutait, toujours, couché à plat ventre, ne perdant pas une parole...

#### IV

##### OU L'ON VIENT A L'AIDE DE LA POLICE

Angéline dormait encore, d'un sommeil agité, lorsqu'on frappa deux petits coups à la porte de sa chambre. Elle demanda, étonnée.

—Est-ce vous, Martine ?

Une voix joyeuse lui répondit :

—Eh non, ma chère, c'est moi ! Dépêchez-vous de vous lever ! Si vous saviez les grosses nouvelles que je vous apporte ! Victoire ! Victoire !

Elle se leva à la hâte et entr'ouvrit sa chambre. Quand elle vit Brigard, tout rayonnant dans le jour clair du matin, elle fut stupéfaite. Il le devina et dit :

—Ah, ah ! cela vous bouleverse de me voir ainsi ? Pour un peu, vous ne me

reconnaissez pas?... Dam! ma chère, il suffit d'une minute de bonheur pour transformer un homme!

—Une minute de bonheur?

—Eh, nous les tenons! Ma chère, on les pincera tous, d'un seul coup de filet!... Là, ne vous impatientez plus; je vais vous donner des détails. Seulement, ne m'offrirez-vous pas un biscuit, avec un petit verre de ce cognac, que vous réservez au patron?... Je vous jure que je l'ai bien mérité, cette nuit!

Sans rien répondre, elle alla chercher une assiette de biscuits et le carafon de cognac. Elle servit même Brigard, qui riait toujours, en répétant:

—Ah! Quelle nuit! Quelle nuit!

Il commença enfin son récit. Il s'étendit longuement sur la bonne farce que lui avait jouée Zéphirin.

Il but un second verre de cognac; et Angéline le remplit encore; en lui échauffant la tête, elle le ferait encore mieux parler, pensa-t-elle. Maintenant, il racontait l'incident du cigare:

Comprenez-vous cela? Un aussi simple hasard me livrant Claude Garancier! Quelle audace! Pêcher sa petite friture comme un bon bourgeois, quand on a à répondre d'un assassinat! Il est vrai que Serge Morain et Claude Garancier ont l'espoir de prouver leur innocence.

Angéline tressaillit. Brigard continuait:

—Eh oui, ma chère, ils ont certains soupçons... sur certaine personne...

—Sur qui? fit elle en tremblant.

—Ils ne l'ont pas nommée. Lorsque les deux amis se sont rencontrés sur le chemin de halage, et que moi je les écoutais, couché à plat ventre contre la berge, j'ai bien entendu toutes leurs paroles. Ils soupçonnent une femme; mais ils n'oseraient pas l'accuser, car il y a des preuves absolues que cette femme n'était pas à Paris, au moment où le crime a été commis...

Et il ajouta d'un ton canaille:

—Un alibi, quoi! Donc, mes deux gaillards en étaient là de leur conversation, et Serge disait: "J'ai besoin de reparler de cela avec Thérèse et avec Julienne," lorsque Zéphirin est arrivé.

—Zéphirin!

—Oui, ma chère! Zéphirin qui va et vient tranquillement, qui porte, à Serge et à Claude, leur nourriture, leurs journaux. Décidément, si nous ne venons pas en aide à la police, jamais on ne les arrêterait. Donc, Zéphirin arrivait le premier; quand il a vu les deux jeunes gens, il a crié trois fois, et, presque aussitôt mademoiselle Garancier est apparue et s'est jetée dans les bras de Serge Morain... Un spectacle attendrissant!

—Je ne m'étendrai pas sur les paroles passionnées, ni sur les protestations que les deux amoureux se sont prodiguées... Paroles d'honneur! Cela devenait gênant, d'autant que ma position l'était aussi... gênante. Et j'arrive aux faits plus importants. Remarquez que mademoiselle Fourmont n'était pas là, ce qui ne causait qu'un médiocre plaisir au jeune Claude. Le voilà donc qui interrompt les ébats amoureux de sa sœur: "—Eh " bien, dit il, et Julienne?" Thérèse se tourne vers son frère et, avec cette douceur angélique que vous lui connaissez: "—Mon ami, dit-elle, il a été impossible à Julienne de " venir, mais elle m'a chargée de t'embrasser." Ici une paire de baisers. Mademoiselle Garancier habite donc tout simplement dans la villa de M. Fourmont, où Julienne la cache dans quelque cabinet retiré. Pour deux ingénues, ce n'est pas mal trouvé. Après cela, Thérèse a expliqué à ses amis que Julienne était réellement un peu malade: "—La " pauvre enfant, a-t-elle dit, n'est pas faite pour toutes ces émotions; elle lutte vaillamment, mais elle est brisée. Elle est forcée d'être sans cesse en éveil, pour contrebalancer la détestable influence de cette fille sur son père..." La fille, ma chère amie, c'est vous!

Angéline haussa les épaules:

—Comme je vais bien me venger de ces petites gueuses! s'écria-t-elle.

—Et de Serge aussi, je pense? fit Brigard. Si vous aviez entendu l'accent passionné de sa voix, tandis qu'il parlait à Thérèse!

Angéline eut un long frisson, mais elle dit avec calme:

—De Serge comme des autres!

Brigard continua son récit:

—Thérèse n'a pas voulu rester plus longtemps ; elle allait retrouver sa chère Julienne.

—Mais demain ? a demandé Serge. Thérèse a répondu :

—Peut-être vaudrait il mieux que, demain, nous ne sortions pas ? J'ai toujours peur d'une imprudence ! Si nous allions rencontrer quelque individu ?... Un mauvais hasard suffirait"... Serge a dit alors avec insistance : —J'ai absolument besoin de voir Julien demain ; j'ai des choses graves à lui demander.—Si c'est ainsi, elle viendra, a répondu Thérèse.—A quelle heure ?—Entre onze heures et minuit. C'est le moment où son père dort le mieux, et où il nous est plus facile de quitter la maison.—Où nous trouverons-nous ?—Jacquet nous conduira ; nous irons à votre maisonnette. J'ai peur de ces rendez-vous en plein air." Et après cela, mademoiselle Garancier a regagné la villa du patron.

Brigard s'arrêta en regardant triomphalement son amie.

—Hein ! ma chère, dit-il après un silence, trouvez vous que j'aie mal manœuvré pour une seule nuit ?

Elle ne répondit pas d'abord ; elle réfléchissait. Après quelques minutes, elle demanda :

—Et cette maisonnette ? L'avez-vous découverte aussi ?

—Facilement. J'ai suivi Serge, Claude et Zéphirin quand ils sont partis. Ils ont disparu dans une mesure, à demi écroulée au coin d'un champ. C'est à gauche, à un quart d'heure de marche de la villa de M. Fourmont, dans un endroit désert.

—Et ils resteront là tout aujourd'hui ?

—Non, ma chère. L'audace de ces gaillards-là est insensée. Je ne me suis pas pas contenté de connaître leur retraite ; j'ai voulu savoir ce qu'ils y faisaient. Je m'en suis donc approché avec prudence, pensant bien que Zéphirin devait monter la garde. Je ne me trompais pas. Par une fenêtre, j'ai distingué, de temps en temps, une lueur fugitive, la lueur que donne une pipe au moment où on en tire une bouffée. Donc Zéphirin veillait, fumant sa pipe. Quand le jour a commencé à blanchir l'horizon, la porte de la cabane s'est ouverte ; Zéphirin a examiné le ciel ; puis il a dit : — Beau temps pour se promener, Messieurs ! " Quelques minutes après, Serge et Claude sont sortis, vêtus comme de pauvres diables de pêcheurs et portant un filet. Et voilà où leur ruse est merveilleuse et leurs précautions admirablement prises. Pour les gens du pays, Serge et Claude sont évidemment des pêcheurs, qui partent le matin et ne rentrent que la nuit, après avoir vendu leur pêche. De cette façon, personne ne fait attention à eux, personne ne songera à les dénoncer. Zéphirin les a accompagnés jusqu'au bord de l'eau. Le jour se levait, il m'était difficile de les suivre ; mais j'ai entendu Claude qui disait : — A ce soir, Zéphirin ! — Oui Monsieur ! — Porte-nous un bon dîner.... Et attention à Brigard ! — Soyez tranquille, Monsieur, s'il essaye encore de me filer, je le mènerai plus loin qu'il ne croit."

Cette fois, Angéline éclata de rire, franchement, tandis que Brigard ajoutait :

—J'ai laissé partir Zéphirin ; puis j'ai profité d'une voiture de maraîcher pour rentrer dans Paris. Et me voici ! Maintenant, ma belle amie, qu'allons nous faire ?

Et, en avalant un cinquième verre de cognac, il fit claquer sa langue. Angéline réfléchit encore, calculant toutes les chances, prévoyant tout ce qui pourrait s'opposer au plan qui germait dans sa tête. Elle dit enfin :

—Ce que nous allons faire ? Cela me semble fort simple : les dénoncer !

—Évidemment, dit Brigard ! D'abord, il est entendu que nous ne paraissons pas.... Une simple lettre anonyme, n'est ce pas ?

—Par qui la ferons-nous écrire, cette lettre anonyme ?

—Par moi, tout simplement.

—Vous ne craignez donc rien ?

—Je saurai bien déguiser mon écriture. Allons, adieu, Brigard, voici l'heure de vous rendre à votre bureau ! Moi, je passerai la matinée à préparer notre lettre.

Il eut un dernier soupçon :

—Vous me la montrerez ? dit-il.

Elle devina sa pensée et répondit :

—Je vous la donnerai ; et vous la jetterez vous-même à la poste. Venez vers deux heures.

Il s'enfuit, tout heureux, voyant l'avenir en rose et se disant :

—J'étais fou de croire qu'elle aimait Serge !

Quand il revint, à deux heures, Angéline lui montra la lettre suivante, dans laquelle il n'y avait pas un mot, pas une lettre qui rappelassent son écriture habituelle.

“ Monsieur le chef de la sûreté.

“ Quoique cette lettre soit anonyme, je vous demande de vouloir bien y ajouter la plus grande foi. Si je ne me nomme pas, c'est que je ne veux pas être livré à la rancune des deux misérables, que vous poursuivez avec tant d'acharnement, et qui, s'ils vous échappaient encore, se vengeraient sûrement de ma dénonciation. Il s'agit de Claude Garancier et de Serge Morain, qui se cachent dans un terrain vague d'Asnières. Cette nuit, vers onze heures, vous n'avez qu'à poster des hommes sur le chemin de halage de la Seine, derrière la propriété de M. Fourmont. Deux femmes sortiront du parc, l'une d'elles sera Thérèse Garancier, l'autre mademoiselle Julienne Fourmont, qui trompe indignement son père. Ces deux jeunes filles se rendront à la maisonnette où se cachent leurs amis.

Vous n'aurez qu'à les suivre prudemment, et vous les prendrez tous les quatre d'un seul coup de filet. . . . ”

“ . . . Il faut avoir soin de ne pas vous montrer, parce qu'au premier signal, les deux bandits s'échapperaient. Par mesure de précaution, vous ferez bien de mettre la main sur un nommé Zéphirin, qui est domestique chez M. Fourmont et qui passe toutes ses nuits avec Serge et Claude. C'est évidemment lui qui a aidé à l'évasion de Serge et de Thérèse. Déliciez vous aussi de Jacquet, qui est l'âme damnée de mademoiselle Fourmont. Vous pourriez arrêter Zéphirin à sa sortie de l'étude de M. Fourmont, vers sept heures du soir. Quand à Jacquet, il ne quitte jamais la villa d'Asnières.

“ Un habitant d'Asnières.”

Brigard se frotta les mains, déclara que la lettre était un chef d'œuvre, et l'emporta. Après son départ, Angéline de neura, quelques minutes, pensive. Puis, se redressant, elle prononça, d'une voix farouche :

—Maintenant, à nous deux, Brigard ! Ah ! Tu veux perdre Serge ? Et bien moi, je le sauverai !

Elle appela sa bonne :

—Va chercher M. Fourmont ! Qu'il vienne sans perdre une minute !

Une demi-heure après, le notaire arrivait, aussi joyeux qu'inquiet, se demandant si l'aventurière allait le bien recevoir ou lui faire une scène. Angéline le reçut gravement, sans un sourire, mais aussi sans un mot de reproche.

Vous me pardonnerez de vous avoir dérangé ? dit elle.

—Vous savez que mon plus grand bonheur est d'être auprès de vous, répondit-il en roulant ses gros yeux.

Elle sourit alors dédaigneusement :

—Oui, fit-elle, je n'ignore pas que vous me prodiguez plus de paroles aimables que je n'en voudrais ; mais je commence à être blasée là-dessus. . . . Je vous ai fait demander aujourd'hui parce que nous n'en sommes plus aux paroles inutiles, ni à toutes ces protestations. Cela ne mène à rien. Aujourd'hui, il faut des actes ! Ou bien, je vous défends ma porte et ne vous revois jamais. . . . Vous m'entendez, jamais !

Il essaya de la calmer :

—Ma chère Angéline. . . .

—Non, non ! Plus un mot. Ecoutez-moi ! J'ai été trop patiente. Et je m'en repens à la fin ! Il y a longtemps que j'aurais dû briser votre fille ! Nous n'en serions pas arrivés à cette impasse ! Car, maintenant, il faut choisir entre votre fille et moi. . . . Si c'est elle que vous préférez, allez-vous-en !

Il lui prit les mains et balbutia des mots incompréhensibles. Elle continuait avec la même colère :

—Elle m'a insultée !

—Elle a osé ? . . . .

—Oh ! ce n'est pas la première fois que j'ai à me plaindre d'elle, et gravement ! Mais elle a dépassé toutes les limites. . . . Tenez, venez avec moi, et vous jugerez !

—Lisez ! cria-t-elle. Lisez ! Si vous êtes disposé à supporter cela, libre à vous ! Moi, j'en ai assez !

Il dut lire la lettre plusieurs fois pour bien comprendre.



—Ah, mon Dieu ! murmura-t-il. Ah, mon Dieu ! que faire ?...

Et il resta hébété, tout d'abord. Puis, comme s'il avait reçu un coup violent :

—Ah ! C'est affreux !... Je veux aller la chercher ! Je veux l'amener chez vous, pour qu'elle vous demande pardon... à genoux ! Oui, à genoux !

Il se mit à marcher dans la chambre d'Angéline, comme un fou, les yeux injectés, essouffé, répétant avec rage :

—Oui... à genoux ! à genoux !

Angéline le fit descendre, lui mit son chapeau et son manteau.

—Adieu dit le notaire.

Puis, s'arrêtant au seuil de la porte, il murmura :

—Je me mets en colère contre elle, mais ce n'est pas sa faute ; elle n'est pas méchante au fond. Tout vient de ce Claude...

Angéline eut un sourire diabolique et répliqua :

—Sans doute, car c'est là une lettre qui a été dictée par Claude... par Claude ou par sa sœur, qui est cachée chez vous.

Le notaire faillit tomber, il dut s'appuyer contre le mur, tandis qu'il prononçait avec effroi :

—Thérèse Garancier ! chez moi !

Il fut comme abruti pendant une demi-heure. Angéline l'avait ramené dans le salon ; il respirait péniblement. Enfin, il demanda :

—Comment avez-vous découvert cela ?

—Que vous importe ? Je le sais, voilà tout !

—Où se cache-t-elle ?

—Je l'ignore ; il est probable qu'elle habite auprès de votre fille, c'est tout ce que je puis vous dire.

—Et son frère ? Et Serge ?

—Eux, j'ignore où ils se cachent. On les retrouvera toujours plus tard ! L'essentiel est de faire pincer cette coquine, et d'aller la dénoncer vous-même, pour éviter d'être accusé de complicité. Et voyez quelle force cela vous donnera pour imposer enfin votre volonté à votre fille !

Cette dernière raison décida le notaire :

—Je vais immédiatement prévenir le chef de la sûreté, dit-il.

—C'est cela, mon ami. Je vous accompagnerai jusqu'à sa porte.

L'aventurière calculait bien. Devant la dénonciation du notaire, le chef de la sûreté quitterait tout pour courir à Asnières. Il ne serait donc pas à son bureau, lorsque la lettre anonyme, jetée à la porte par Brigard, y arriverait. Et elle aurait le temps de prévenir Serge, pendant qu'on arrêterait Thérèse. Thérèse serait de nouveau emprisonnée et Serge libre !...

—Mais... comment expliquer tout cela au chef de la sûreté ? dit M. Fourmont.

—Fort naturellement. Vous avez des soupçons, à cause de certaines allées et venues, à cause de la mine troublée de votre fille... Tout cela coïncidant avec la visite que vous avez reçue de Serge et de Claude... Et vous venez le chercher, pour remplir votre devoir, si pénible qu'il puisse être... Seulement, jurez-moi qu'il ne sera pas question de moi !

En échange de ce serment, Angéline laissa prendre au notaire un baiser qui le reconforta. Puis, elle le conduisit jusqu'au boulevard du Palais, en lui répétant tout se qu'il devrait dire au chef de la sûreté. Vers quatre heures et demie, elle vit son vieil amoureux et le magistrat partir dans la voiture de M. Fourmont, tandis que six agents en bourgeois les suivaient dans un fiacre.

Elle regarda alors l'heure des levées à la poste du boulevard du Palais et murmura :

—La lettre de Brigard n'arrivera que dans une heure. Tout va bien. J'ai mis *personnelle* sur l'enveloppe ; personne n'y touchera avant le retour du chef de la sûreté ; celui-ci ne reviendra pas d'Asnières avant huit heures ; il ne pourra donc y retourner que vers neuf heures... A ce moment-là, Serge sera sauvé !

## V

## DÉVOUEMENT INUTILE

Le calme le plus complet enveloppait la villa de M. Fourmont. La nuit tombait peu à peu, une belle nuit de printemps, claire et douce, embaumée par l'odeur des pousses naissantes des arbrisseaux.

Julienne Fourmont et Thérèse Garancier, assises l'une auprès de l'autre, en face de la fenêtre, se tenant par la main, contemplaient ce beau ciel bleu, et, envahies par la calme poésie de la campagne, oubliaient l'heure, cette heure où Thérèse devait regagner sa cachette ; car bientôt une servante viendrait annoncer à Julienne que le dîner était servi. En entendant le cri d'un oiseau, qui voletait devant la fenêtre, Thérèse tressaillit et deux larmes perlèrent au coin de ses yeux.

— Quoi ! Tu pleures ? dit Julienne en l'embrassant.

— Non, non, je ne veux pas pleurer ? murmura Thérèse en se secouant. Je n'ai pas le droit de t'attrister, toi si bonne, si généreuse !

Julienne la serra plus fort contre elle, en répondant :

— Oh ! si, pleure, si tu en as besoin ! Nous pleurerons toutes deux, et cela nous soulagera. . . . Je souffre autant que toi, va ! Et ma douleur m'humilie autant qu'elle me fait souffrir ! Pauvre père ! Moi qui l'aime tant ! Moi qui voudrais le rendre si heureux !

Personne en la voyant ainsi, n'aurait reconnu la folle jeune fille, dont la vie, jusquelà, n'avait été qu'une suite de joies.

— Moi, dit Thérèse, ce qui me fait le plus cruellement souffrir, c'est de songer que ma mère est si près de moi et que je ne peux pas l'embrasser. Et, quand tout cela sera terminé, je la retrouverai vieillie. . . . Pauvre mère ! Elle n'avait d'autre bonheur que de nous voir heureux, Claude et moi ! Puis je songe à cette surveillance continue dont elle est l'objet, aux inquiétudes qui doivent la torturer. . . . Chaque jour, elle doit avoir une peur terrible qu'on ne nous ait retrouvés. . . . Et moi aussi, j'ai peur, ma chère Julienne. . . .

— Bah ! fit Julienne, avec un demi-sourire, de ce côté, rien n'est à craindre. Toutes nos précautions sont bien prises. Dans le pays, Jacquet me l'a dit, on est persuadé que les habitants de la petite cabane sont de pauvres pêcheurs. . . . Et personne ne se doute que tu es ici. Sans cela, la police aurait, depuis longtemps, bouleversé la maison de fond en comble.

— Mais c'est ce qui m'épouvante ! Que deviendrais-tu, le jour où l'on apprendrait que tu m'as donné asile ? . . . Quel scandale pour ton père et pour toi !

Julienne cessa de pleurer ; une idée gaie traversait sa tête :

— Oh ! sois tranquille ! dit-elle. Il faudra bien qu'on le sache un jour ! Et j'en serai très fière !

— Oui, un jour ! dit lentement Thérèse. Mais, quel jour ? . . .

Puis, avec un accent de colère :

— Ah ! Quelle humiliation ! Se cacher, quand on a le droit de porter la tête haute ! Être recherchée comme une immonde criminelle, quand on est innocente !

— Ton innocence sera bientôt reconnue, dit Julienne en calmant son amie. Je voudrais être aussi certaine d'arracher mon père à l'influence détestable de cette femme ! Mais je lutterai aussi longtemps qu'il le faudra ! Ma lettre l'aura intimidée, je pense. . . . En ce moment, mon père n'ose plus me parler de mademoiselle Verdier, parce qu'il me croit malade ; il doit même prier notre médecin de venir me voir. . . . Et, après ma maladie, qui durera aussi longtemps que Claude sera forcé de se cacher, nous inventerons autre chose. . . . Ah ! mademoiselle Angelina, vous me prenez pour une petite fille ? Eh bien, je vous ferai voir qu'il y a autant de résolution dans la tête de cette petite fille que dans votre méchante cervelle et dans celle de votre Célestin Brigard ! Je ne veux pas laisser mon père à cette femme. . . . Elle serait capable de me le tuer ! Et je l'aime bien, mon papa ! Je ne suis pas contente de lui en ce moment ; mais il m'a toujours si bien choyée ! Et puis, ce serait horrible, si une fille n'aimait pas son père ! . . . . . Tiens, le voici, J'entends son coup de sonnette à la porte de la villa ! Je vais reprendre ma maladie où je l'ai laissée ce matin, et aller le recevoir si gentiment, si gentiment, ce bon père, qu'il faudra bien qu'il me trouve plus gentille que son Angéline, Hésiterais-tu, toi ?

Thérèse sourit en répondant :

—Tu es adorable !

—Allons, rentre dans ta cachette. Et à ce soir !

Elle embrassa encore Thérèse, puis sortit de sa chambre, en s'enveloppant la tête dans une mantille. Thérèse, restée seule, murmura :

—Quel noble cœur ! Et comme mon frère à raison de l'aimer !

Julienne était descendue au rez-de-chaussée. Quand elle entra au salon, elle entendit son père, qui était encore dans le vestibule, et qui disait :

—Laissez moi d'abord l'interroger.

Julienne tressaillit. Elle voulut se précipiter vers la porte, sur le seuil de laquelle son père causait ; mais M. Fourmont l'avait entendue, et il pénétra immédiatement dans le salon, en tirant la porte derrière lui.

—Tu étais avec quelqu'un, mon père ? demanda-t-elle.

—Moi ? Pas du tout ! fit le notaire qui rougit. Avec qui diable voudrais-tu que je sois ?

—Je ne sais pas, mon père ; mais il m'avait semblé entendre ta voix.

—Oh ! dit-il, en rougissant encore plus, tu sais que souvent je bavarde tout seul.

Julienne comprit qu'il mentait, et tout de suite, elle pensa :

—Nous sommes découverts !

Jamais, d'ailleurs elle n'avait vu à son père une allure aussi décidée. Il s'asseyait tranquillement et regardait sa fille sans le moindre embarras. Elle eut une lueur d'espoir. Peut-être allait-il simplement lui parler d'Angéline ?... Mais non, il avait dit : "Laissez-moi l'interroger." Et un interrogatoire, ça sent toujours la police.

—Allons, se dit-elle, il s'agit bien de nous défendre, et surtout de gagner du temps, pour que Thérèse puisse bien se cacher.

Le magistrat était resté dans l'antichambre, l'oreille collée contre la porte du salon. Il avait placé ses hommes dans le jardin, le revolver au poing, et fait garder à vue le jardinier Jacquet, qu'Angéline avait dénoncé au notaire comme le complice de Thérèse et de Julienne.

M. Fourmont commença par ces mots :

—Ma chère enfant, je ne t'adresserai pas de reproches. Tu as une nature trop généreuse, et cela t'a poussée à commettre un acte des plus blâmables.

—Moi, mon père ! fit Julienne, de l'air le plus étonné.

Et elle pensait : —Pourvu, mon Dieu ! que Thérèse ait regagné sa cachette !

Puis, elle respira ; elle avait entendu, au dessus d'elle, le bruit d'une porte qui se fermait. Dès lors, elle fut tranquille, et, prenant une allure hautaine, elle dit :

—Ah ! En effet ! Vous voulez parler de cette lettre, mon père ? Eh bien, oui ! j'ai écrit à cette femme pour lui dire combien je la méprisais, pour lui dire que jamais elle ne ferait partie de ma famille !

Le notaire l'interrompit violemment :

—Assez, ma fille, assez ! Nous parlerons de cela plus tard, quand nous serons seuls....

—Nous ne sommes donc pas seuls, mon père ?....

—Mais si, mais si ! balbutia le notaire, furieux de s'être coupé. Je veux dire.... quand....

—Ah ! mon père, ne vous donnez donc pas la peine de mentir. Il y a un homme derrière cette porte.... Entrez donc, Monsieur ! Je n'aime pas qu'on m'espionne..... Mais, venez ! Je vous entends respirer.... Venez donc vous dis-je !

Puis, avec un éclat de rire :

—Un homme, est-ce que cela sait écouter aux portes ?

Elle courut à la porte, l'ouvrit, et faisant une révérence :

—Je vous prie, Monsieur, ne restez pas là ! Rien n'est perfide comme les courants d'air.....

Le chef de la sûreté, un peu penaud, pénétra dans le salon, en disant :

—C'est monsieur votre père.... qui m'avait dit....

Elle regarda son père avec le plus grand sérieux, puis :

—Vraiment, papa, je ne vous comprends pas ! Les fenêtres de l'antichambre sont ouvertes et vous y laissez Monsieur ! Veuillez excuser mon père....

—C'est que je voulais causer avec toi, mon enfant.

—Et monsieur vous gênait ?.... Eh bien ! papa, nous reprendrons notre conversation plus tard. Je vous laisse ensemble, Messieurs.

En disant ces mots, elle fit une pirouette et quitta le salon. Le notaire fut d'abord abasourdi ; puis il voulut s'élançer à la poursuite de sa fille. Le chef de la sûreté l'en empêcha :

— Laissez donc, mon bon Monsieur.

— Mais c'est qu'elle est capable d'aller prévenir l'autre !

— Justement. Cela nous indiquera la cachette.

— Tiens, c'est vrai ! fit le notaire, écrasé par le raisonnement du policier.

Une fois sorti du salon, Julienne avait gravi, en chantant, le premier étage. Arrivée au palier, elle avait fait exactement le même raisonnement que le magistrat :

— Ils s'imaginent que je cours prévenir Thérèse. Pauvre gens !

Alors, au lieu de pénétrer dans sa chambre, elle alla à la fenêtre qui était au bout du corridor, et s'y accouda.

Le chef de la sûreté s'était glissé jusqu'au bas de l'escalier ; et le notaire lui expliquait très doucement comment les pièces étaient disposées au premier étage :

— Il y a un grand couloir qui sépare nos deux appartements ; nous avons chacun deux pièces, et entre elles un cabinet de toilette. Ma fille n'occupe que l'une de ses pièces, et l'autre était la chambre de ma femme, où l'on ne pénètre jamais . . .

— Il est probable, que nous y pénétrons aujourd'hui, dit le magistrat.

Puis après un silence, comme Julienne ne bougeait plus de sa fenêtre il dit :

— Décidément, votre fille est rusée, elle veut nous donner le change. Tant pis, montons !

Les deux hommes gravirent l'escalier. Julienne les entendit, mais ne broncha pas. Le chef de la sûreté poussa le notaire dans la chambre de Julienne ; la jeune fille ne bougea pas davantage.

— Ça va être dur, pensa le magistrat. Voudriez-vous maintenant, appeler mademoiselle votre fille ?

Le notaire vint sur le bord de la porte et cria :

— Tiens ! Tu n'es donc pas dans ta chambre, Julienne.

— Non, père, je respirais ces bonnes odeurs qui viennent du jardin.

Le chef de la sûreté, qui entendait, murmura :

— Décidément, voilà une petite rouée qui nous donnera du fil à retordre.

Julienne se rendit tranquillement dans sa chambre ; elle eut l'air très étonnée quand elle vit le magistrat ; et se tournant vers son père :

— Comment ! dit-elle, d'un ton sec, vous faites entrer un homme chez moi ? . . . Que signifie cela, mon père ?

— Cela signifie que nous savons tout et que je ne te permettrai plus de te moquer de moi ! cria-t-il.

— Puisque vous autorisez monsieur à forcer ma porte, veuillez au moins me le présenter.

Le notaire pensa qu'il allait abattre sa fille d'un seul mot :

— Monsieur est le chef de la sûreté !

— Ah ! . . . C'est vous ? dit la jeune fille, reprenant son air mutin. Tous mes compliments, Monsieur !

Et, comme si elle avait été dans son salon, elle montra des sièges à son père et au magistrat.

— Pourrais-je savoir, Monsieur, ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

Le chef de la sûreté, qui, s'il était malheureux comme policier, avait une réputation bien méritée de galant homme et d'habile magistrat, fut enchanté de la tournure que prenait la conversation.

— Mademoiselle, dit-il, veuillez bien m'excuser si j'ai pénétré dans une chambre, dont vous auriez le droit d'interdire l'entrée à tous les hommes ; mais vous n'ignorez pas que la police a le droit d'aller un peu partout . . .

— Vous appelez ça un peu, vous ? . . . Enfin, que me voulez-vous ?

— Une chose bien simple, Mademoiselle. Vous défendre vous-même contre votre générosité . . .

— Ça, Monsieur, c'est une phrase de papa. Je la sais par cœur. Après ?

— Après, je vais tout de suite au but.

— J'aime mieux cela, Monsieur ! Je n'ai jamais pu souffrir les choses qui traînent.

— Soit ! Voulez-vous nous livrer mademoiselle Thérèse Garancier ?

— Pardon, Monsieur, je n'ai pas bien compris . . . Vous me demandez ?

—De nous livrer, de bon gré, mademoiselle Garancier, si vous ne voulez pas que nous bouleversions votre jolie chambre ?

Julienne ne se troubla pas une seconde ; elle conserva son air étonné, en prononçant :

—Mademoiselle Garancier ?

—Oui, Mademoiselle, que vous honorez malheureusement de votre amitié.

—Cela, c'est vrai, Monsieur ! Et je n'en rougis pas. Je vous avoue même que j'ai été ravie, lorsque son frère—qui est aussi mon ami—l'a si gentiment arrachée de vos griffes.

Le chef de la sûreté fronça les sourcils et prit un ton un peu sévère :

—Je vois, Mademoiselle, que vous ne comprenez pas toute la gravité de ma démarche, puisque vous me répondez en plaisantant.

—C'est ma manière à moi d'être sérieuse, Monsieur !

Le magistrat sentant qu'il n'arriverait à rien par l'intimidation, revint aussitôt au ton d'une conversation aimable :

—Et sans doute, dit-il, vous persistez à croire à l'innocence de ceux que vous appelez *vos amis* ?

—Vous devez bien le penser !

—Aussi n'engagerai-je avec vous aucune discussion à ce sujet....

—Ce serait perdre bien inutilement un temps qui doit vous être très précieux, mon cher Monsieur.... Il y a en ce moment tant de criminels à arrêter dans Paris.....

—Julienne ! ma fille ! s'écria le notaire, qui était épouvanté par la désinvolture avec laquelle son enfant osait traiter le chef de la sûreté générale de la Seine.

Le magistrat l'interrompt en faisant un geste d'impatience :

—Je vous en prie, Monsieur, laissez-moi parler.... Mademoiselle veut bien m'écouter ; je suis persuadé que nous finirons par nous entendre.

—J'en doute, Monsieur, mais parlez toujours !

La jeune fille avait sensiblement élevé la voix, pour que Thérèse pût entendre, de la pièce voisine, tout ce qui se disait. Le magistrat reprit en souriant, évitant de donner à ses questions la tournure d'un interrogatoire de justice :

—Voyons ? Je vais admettre avec vous que vos amis soient innocents, ou plutôt votre amie, puisqu'il ne s'agit que d'elle seule en ce moment. Eh bien, on ne doit jamais se soustraire à la justice de son pays....

—Même quand elle se trompe ?

—Elle se trompe rarement.... Et, quand cela lui arrive, l'erreur ne dure pas longtemps. Je comprends à quel point votre amie a dû souffrir, si elle est innocente ; mais son innocence ne sera jamais reconnue si elle ne vient pas se soumettre au tribunal chargé de la juger.

—Qui vous dit que vous ne la verrez pas apparaître le jour de son procès ?

—Vous connaissez donc ses intentions ?

—Peut-être !

—Je vous assure que si votre amie ne se montre que le jour de son procès, cela ne sera pas suffisant ; l'enquête aura été menée en dehors d'elle et naturellement contre elle.... Notre métier nous force à accuser ; et, si celle que nous accusons n'est pas là pour se défendre, personne ne songera à son innocence ? Vous voyez bien qu'il est indispensable que mademoiselle Garancier soit entre nos mains. Nous aurons, d'ailleurs, pour elle, les plus grands égards.

—En la mettant à Saint-Lazare ?

Le magistrat reprit tranquillement :

—Mademoiselle Garancier doit être ici, vous l'avez vue ; et, comme vous n'êtes pas sortie de cette villa....

—Qu'en savez-vous ?

—C'est monsieur votre père qui m'a renseigné à cet égard....

—Oh ! si vous n'avez que les renseignements de papa ! Enfin, continuez votre petit raisonnement.

—J'en suis à la conclusion : mademoiselle Garancier est venue ici.

—Quel jour ?

—Le jour de son évasion, et elle n'en est pas sortie.

—Vraiment ?

—Mais je ne veux pas me placer sur ce terrain, car alors, la loi me forcerait à vous arrêter aussi.

Le notaire devint blême ; sa fille en prison !

—La loi, continua le chef de la sûreté, punit de peines graves les personnes qui participent à l'évasion d'un criminel ou qui aident à le cacher. C'est presque une complicité. Mais, je vous l'ai dit, je ne me placerai pas sur ce terrain-là, il me serait trop pénible d'arrêter une aussi charmante jeune fille. . . . Maintenant, veuillez me dire où se trouve votre amie ?

—Vous êtes si bien renseigné. . . . par mon père, monsieur, que vous devez le savoir.

—Je ne sais qu'une chose, mademoiselle, c'est que votre amie est cachée dans cette villa. Dites-moi seulement dans quelle pièce elle se cache.

—Je n'en sais rien, monsieur !

—Je vous préviens que nous remuerons tout pour la trouver.

—Cherchez, monsieur.

Le chef de la sûreté se leva, sans cesser de fixer obstinément ses yeux sur la jeune fille. Il se dirigea vers la porte de l'autre chambre. Malgré toute son énergie, Julienne eut un léger tressaillement. Ce fut assez pour le magistrat. Il prononça d'un ton moqueur :

—Nous n'aurons pas, d'ailleurs, besoin de chercher bien loin.

—Ah ! dit simplement Julienne, reprenant son calme.

—Votre amie est cachée là.

—Dans la chambre de ma mère ? . . .

Le notaire s'écria en levant les bras au ciel :

—Quelle profanation ! . . .

Déjà, le magistrat avait ouvert la porte, en disant ;

—Ne m'assuriez-vous pas, monsieur, qu'on n'entraîne jamais dans la chambre de madame Fourmont ?

—En effet, Monsieur !

—En ce cas, il serait au moins naturel qu'elle fût fermée à clef, et vous avez constaté que je n'avais eu qu'à tourner le bouton pour ouvrir. Je vous demanderai maintenant de la lumière ; car, pendant notre petit entretien, la nuit est venue.

Il triomphait, un peu lourdement, ne doutant plus que Thérèse Garancier ne fût cachée là.

—Je vais appeler, dit Julienne.

—Non, répliqua sèchement son père, je te défends de bouger d'ici.

Il sonna et donna lui-même les ordres nécessaires. Quelques instants après, une servante apportait une lampe. Le chef de la sûreté s'adressa alors à Julienne :

—Vous auriez bien voulu descendre, n'est-ce pas, mademoiselle, et prévenir un jardinier, qui s'appelle Jacquet, je crois ? Inutile, mademoiselle ! Ce Jacquet est gardé à vue par deux de mes hommes, et il couchera, ce soir, au Dépôt.

Julienne ne prononça pas une parole ; mais elle lança à son père un regard si terrible qu'il baissa les yeux. Puis elle suivit le chef de la sûreté dans la chambre de sa mère.

Eh, eh, disait-il, pour une chambre qui n'a jamais été ouverte depuis si longtemps, cela ne sent pas du tout le renfermé !

—Mon père a pu vous dire, Monsieur, que cette chambre n'était jamais ouverte ; mais moi j'y venais souvent pour prier,

Et, se tournant vers le notaire, elle dit en martelant ses mots :

—Je n'oublie pas ma mère, moi !

Le magistrat examina d'abord toute la pièce, où rien ne semblait dérangé. Il dit :

—Je vous préviens que cette nouvelle tentative d'évasion serait inutile. Mes hommes entourent la maison, le revolver chargé. . . . Si votre amie essayait de fuir, elle serait tuée !

Julienne pâlisait ; mais elle ne tremblait pas. Elle était bien certaine que jamais on ne découvrirait la cachette qu'elle avait inventée. Et, quand cet homme serait parti, elle ferait fuir Thérèse. Le policier continuait l'examen de la pièce, toute tendue de cretonne ; puis il chercha dans les placards, derrière les rideaux du lit et des fenêtres, dans le petit cabinet de toilette qui était commun aux deux pièces. Il ne trouvait rien. Il eut même la patience de tâter les murs, de donner de petits coups de canif dans la cretonne. Devant son insuccès, Julienne eut un mouvement instinctif de joie :

—Etes vous satisfait, Monsieur ?

Il alla vers le lit et le remua furieusement ; il souleva le sommier. Et toujours rien !

Il se retourna brusquement et vit l'expression joyeuse qui revenait sur la figure de la jeune fille. Alors, il changea tout à coup :

— Mademoiselle ! s'écria-t-il, je me suis conduit vis-à-vis de vous avec la plus grande douceur, je pourrais même dire avec trop d'indulgence....

Julienne lui coupa violemment la parole :

— Je n'ai besoin de l'indulgence de personne, Monsieur ! Par égard pour mon père, j'ai bien voulu vous écouter jusqu'au bout.... Mais je trouve que cela a trop duré. Sortez, Monsieur ! je ne vous permets pas de rester une minute de plus chez moi !

Le chef de la sûreté eut un mauvais rire. Il pensait :

— Maintenant je la tiens !

Et, d'une voix glaciale, il déclara :

— Mademoiselle, j'aurais voulu oublier, pour vous, que j'étais un magistrat ; vous m'en faites malheureusement souvenir. Vous m'ordonnez de sortir de chez vous ? Soit ! j'en sortirai sans tarder. Seulement, vous ne suivrez !

Julienne éprouva une sensation de joie infinie : elle crut que Thérèse était sauvée.

— Eh bien, Monsieur, emmenez-moi ! Je suis prête !

Le magistrat se tourna vers M. Fourmont et dit gravement :

— Monsieur, devant l'obstination de votre fille à refuser de nous livrer son amie, je suis forcé de considérer mademoiselle Fourmont comme la complice de mademoiselle Garancier. J'ai donc le regret, Mademoiselle, de vous mettre en état d'arrestation....

Julienne demeura impassible. Elle était trop heureuse de sauver son amie pour songer à elle-même. Puis, au fond elle se disait que ce n'était sans doute qu'une menace. Mais, au même instant, tout un panneau du mur se déplaça....

Pour cacher son amie, Julienne avait enlevé la cretonne qui recouvrait ce panneau et l'avait reposée sur un chassis de bois préparé par Jacquet ; puis ce chassis avait pris la place du mur en laissant l'espace nécessaire pour qu'une personne pût s'y dissimuler. Grâce à un petit système de roulettes et de crochets, le panneau s'enlevait et se remettait avec la plus grande facilité ; le dessin de la cretonne se raccornant très bien avec celui du panneau voisin, il était impossible de rien deviner. De là, Thérèse avait tout entendu. Et elle avait murmuré à diverses reprises :

— Mon Dieu ? Comment aimerons-nous assez cette [noble fille pour la récompenser de son dévouement !

Mais quand la dernière menace du chef de la sûreté arriva à son oreille, elle prononça :

— Non, non ! Pas cela !

Et, sans hésiter, elle poussa la panneau qui la cachait.

— Malheureuse ! cria Julienne. Tu étais sauvée !

— Non, pas à ce prix ! répondit Thérèse. Je ne veux pas accepter ce sacrifice. Que ces hommes me prennent et fassent de moi ce qu'ils voudront ! Mais toi, tu ne souffriras pas !

Le notaire, abasourdi, hurlait les mots de coquine, drôlesse, coureuse.... Le chef de la sûreté souriait en homme heureux et regardait les deux jeunes filles qui s'étreignaient en pleurant. Puis, d'un ton moqueur, il dit à Julienne :

— Mademoiselle, Je vous avoue que vous êtes la jeune fille la plus rusée que j'ai rencontré dans ma carrière ; mais permettez-moi de vous dire aussi que, si vous avez essayé de jouer au plus fin, vous avez perdu.

— Eh bien, vous pouvez m'arrêter, je suis prête à vous suivre :

— Non, vraiment, Mademoiselle. Je me contenterai d'emmener mademoiselle Garancier. Quant à vous, je vous laisse à la garde de votre père.... Je crois que vous avez été imprudente, et nullement complice.

Thérèse embrassa encore Julienne et murmura tout bas :

— Songe à Serge et à Claude !

Julienne ne répondit pas ; elle voyait le chef de la sûreté qui cherchait à entendre ce qu'elles se disaient ; mais elle serra plus fort Thérèse contre elle. Le notaire cria :

— Assez ! Assez ! Je ne veux plus que tu aies la moindre relation avec cette malheureuse !

Julienne se redressa indignée ; elle allait apostropher son père. Thérèse murmura :

— Du calme, je t'en prie !

Julienne eut un grand geste :

— Oui, sois tranquille ! je serai calme et ferai mon devoir !

Thérèse s'avançait vers la porte du couloir. Le chef de la sûreté marchait auprès d'elle.

—Mademoiselle, dit-il, permettez-moi de vous offrir mon bras.

Elle s'arrêta une minute et lança un regard méprisant au magistrat :

—Monsieur : s'écria-t-elle, vous êtes armé, sans doute ? Eh bien, conduisez-moi, le revolver à la main, si bon vous semble ; mais ne me touchez pas !

Et elle continua son chemin, droite et fière, comme la nuit fatale où on l'avait enlevée de chez elle. Le policier dit froidement :

—Vous avez raison, Mademoiselle !

En même temps, il arma son revolver, et continuait :

—Mes hommes sont armés comme moi. A la première alarme à la première tentative d'évasion, vous seriez tuée ; et j'ai assez de balles pour tuer aussi ceux qui essaieraient de vous porter secours.

Le notaire avait enfermé Julienne chez elle, et suivait le magistrat.

—Je vais être forcé de vous demander votre voiture, lui dit celui-ci.

—Tout ce que j'ai est à votre disposition, Monsieur !... A propos, et ce Jacquet ? Est-ce que vous ne pourriez pas l'arrêter aussi ?... Je dormirais plus tranquille....

—Nous allons aussi vous en débarrasser, Monsieur.

Quelques minutes plus tard, le notaire, appuyé contre sa grille, regardait s'éloigner la voiture, dans laquelle on emmenait Thérèse et Jacquet. Le chef de la Sûreté et un de ses agents étaient assis en face d'eux et les tenaient en joue. Ils arrivèrent rapidement à la gare, où ils prirent le premier train pour Paris.

.....  
 ... Julienne n'avait pas encore bougé de sa chambre. Debout, les bras croisés, elle attendait ; elle pensait bien que son père ne tarderait pas à remonter. Une terrible colère s'amassait, en elle, contre le pauvre homme, et surtout contre Angéline.

Elle ne bougea pas davantage lorsque le notaire arriva devant sa porte. Il ouvrit brusquement et cria, d'une voix furieuse :

—Maintenant, à nous deux, mademoiselle ma fille !

Elle répondit froidement :

—A nous deux, mon père !

—C'est ainsi que tu trahissais tous tes devoirs envers moi ?

—C'est ainsi que tu as trahi la loi la plus sainte, la loi de l'hospitalité ? Tu as fait, toi, mon père, cette chose basse : dénoncer une malheureuse jeune fille, que j'aime !

—J'ai fait mon devoir, ma fille !

—Tu as commis une mauvaise action. Prends garde qu'elle ne retombe sur toi !

Il s'élança vers Julienne la main levée :

—Eh bien, dit-elle, sans se troubler, frappe-moi ! J'attends cette dernière insulte....

Il recula, un peu décontenancé. La jeune fille continuait avec le plus grand calme :

—Oh ! je te plains, va ! car, dans tout ceci, ce n'est pas toi qui es responsable ! ce ne sont pas tes volontés que tu accomplis.... Tu ne t'appartiens plus.... Tu es à cette femme....

—Je te défends de l'insulter !

—Elle me fait bien insulter, elle ! Ah ! tant pis ! Il faut qu'à la fin je te dise tout ce que j'ai sur le cœur ! car j'en ai assez, moi ! j'aime mon père ; et je ne veux pas qu'on me le prenne !

—Tu veux surtout qu'on ne te prenne pas sa fortune ?...

—Ah ! s'il ne faut que de l'argent à cette femme, donne-lui tout ce qu'elle voudra....

Je lui ai, d'ailleurs, écrit !

—Alors, cette lettre était bien de toi ? Tu as osé ?...

—J'ai osé signifier mes volontés à une coquine, qui non contente de prendre le cœur de mon père, veut en faire un homme méchant ! Est-ce bien toi qui as dénoncé ma malheureuse amie à la police ?

—Oui, c'est moi ! j'avais deviné la vérité.... Je te surveillais....

Elle prit son père par les épaules, et fixant ses yeux sur ceux du notaire, elle prononça :

—Non ! Tu n'avais rien deviné ! Non tu ne me surveillais pas ! Quel est donc le poison que te verse cette femme pour avoir fait de toi un menteur ? Est-il possible que l'amour, cette chose si sainte, si pure, puisse être aussi une chose malsaine ?... Mais je devine bien, va, moi ! Celle qui nous a surveillés, celle qui nous a dénoncés par ta bouche, c'est elle, la misérable !



Cette fois, le notaire n'y tenant plus, prit brusquement sa fille et la jeta sur le plancher.

—A genoux ! cria-t-il. A genoux !

—Non, non ! Je me révolte.... Je devine.... Oh ! c'est épouvantable, ce que je devine....

Elle devint liquide ; et, toujours étendue, serrant les genoux de son père, elle se mit tout à coup à implorer :

—Mon père, je vous en supplie, ne faites plus le mal.... Vous êtes bon ! Ne retournez pas chez cette femme.... C'est affreux, voyez-vous ! Je viens de tout deviner.... Je vous assure que c'est épouvantable.... Au nom de ma mère, ne retournez pas chez elle ! Si vous saviez ! Comment n'avais-je pas encore songé à cela ? Tout se présente à mon esprit.... N'est-ce pas, mon père, tu ne me quitteras pas ?.... C'est-elle, vois-tu !....

—Quoi donc ? Que veux-tu dire ?

Elle allait continuer : mais son esprit était devenu si sérieux, depuis cette suite de catastrophes, qu'elle entrevit l'avenir ; elle eut peur de commettre une imprudence : parler encore, dire à son père quelle idée se présentait à son esprit, c'était prévenir Angéline, à qui son père irait immédiatement raconter ce que sa fille lui avait dit. Aussi ne prononça-t-elle que ces mots :

—C'est elle qui est cause de tout !

## VI

### INTERVENTION INATTENDUE

Le notaire s'en alla, en fermant brutalement la porte.

Pendant une demi-heure, Julienne entendit des allées et venues. On fermait toutes les portes, toutes les fenêtres avec le plus grand soin. Le notaire prenait ses précautions, comme s'il avait deviné que sa fille n'attendait que l'occasion de quitter la villa. Le notaire dina seul : on monta son repas à Julienne dans sa chambre. Quand M. Fourmont regagna son appartement, il s'arrêta un peu devant la chambre de Julienne. Il ne vit aucune lumière ; il frappa très doucement et ne reçut pas de réponse. Il voulut entrer ; la porte était fermée en dedans.

—Allons, pensa-t-il, elle dort.

Et il pénétra chez lui, et s'endormit après avoir longuement contemplant une photographie d'Angéline qu'il portait toujours.

Il aurait dormi moins tranquillement, s'il avait su, qu'à ce moment même, l'aventurière rôdait auprès de la villa, ne songeant ni à lui ni à leur futur mariage, mais rayonnant de joie, parce que son plan avait admirablement réussi. Elle avait voulu se donner la joie cruelle de voir arrêter Thérèse. Quand la malheureuse jeune fille et Jacquet avaient été emmenés, Angéline avait murmuré :

—Maintenant, Serge est à moi !

Elle avait fait alors le tour de la villa et gagné le bord de la Seine. Là, elle s'orienta et elle continua son chemin, vers cette cabane où elle pensait bien trouver Serge. Au bout d'un quart d'heure de marche, elle reconnut le champ et la mesure découverts par Brigard. Elle trembla un peu ; mais elle continua son chemin. Arrivée à la cabane, elle colla son oreille contre la porte. Aucun bruit ne venait de l'intérieur. Elle dit :

—Cela vaut peut-être mieux. Je vais glisser ma lettre sous la porte ; et je partirai. Il saura que je l'ai sauvé.... Cela suffit !

Elle prit dans son corsage une lettre, qu'elle avait préparée, et voulut la glisser sous la porte ; mais celle-ci, qui était à peine fermée, céda sous le poids du corps d'Angéline. L'aventurière entra machinalement, éprouvant une sensation étrange. Elle déposa la lettre sur la petite table qui était au milieu de la petite pièce ; et elle allait se retirer quand elle entendit des pas. Elle eut peur et voulut fuir ; mais déjà un homme la prenait par l'épaule, et disait :

—Est-ce vous, Thérèse ?

—Sergo !

—Angéline !

Claude arrivait aussi, portant des filets. Il s'arrêta comme anéanti.

—Mademoiselle Verdier ! Ici !

Angéline n'avait eu qu'une seconde de trouble ; elle répondit :

—Oui, c'est moi, Messieurs ! Je viens vous sauver !

—Diable ! diable ! fit Claude, c'est que moi, je me défie un peu de la façon dont vous pouvez venir à notre aide !

Elle répliqua froidement :

—Je sais, Monsieur, que vous ne m'aimez pas ; mais il ne s'agit pas de vous. Il s'agit de mon parent, Serge Morain, envers qui j'ai contracté jadis une dette de reconnaissance ; je viens m'acquitter !

Serge ne disant rien, elle continua :

—Je n'ai pas le temps, vous le comprendrez aisément, de vous donner de longues explications ; je veux seulement vous dire ce que je vous écrivais dans cette lettre....

Serge s'empara de la lettre ; mais Angéline la lui repris, en disant :

—Elle devient inutile. J'avais simplement prévu le cas où je ne vous trouverais pas, et je voulais vous sauver sûrement. Je crois à votre innocence, Serge ! Et je ne veux pas que vous retombiez entre les mains de la police ? C'est trop cruel....

Il voulut l'interroger.

—Mais comment avez-vous appris ?....

—Qu'importe ? répliqua-t-elle avec emportement. Ai-je le temps de vous le raconter, quand la police est à vos trousses, et que moi-même je risque d'être prise si je demeure encore ici ? Sachez simplement ceci, c'est qu'on vous a dénoncés ! On savait même que, cette nuit, mademoiselle Julienne et mademoiselle Thérèse devaient venir vous voir.... Vous avez un canot ; fuyez ! cela vous sera facile. Pour Dieu, quittez une bonne fois la France, et n'y revenez que lorsque votre innocence sera reconnue. J'aurais été heureuse de sauver aussi mademoiselle Thérèse ; mais hélas ! je suis arrivée trop tard. Au moment où j'allais sonner à la grille de la villa de M. Fourmont, j'ai vu qu'on emmenait votre sœur, monsieur Garancier, ainsi que le jardinier Jacques.

—Ma sœur ! s'écria Claude. Ah ! misère de misère !

Quant à Serge, il poussa un soupir si lamentable que sa cousine éprouva la douleur la plus cruelle qu'elle eût jamais ressentie. Mais elle se domina :

—Adieu ! dit-elle. Faites de mon avertissement ce que bon vous semblera ! Moi, j'ai fait mon devoir de bonne parente. Adieu !

Elle s'enfuit. Et les deux amis étaient si bouleversés qu'ils ne songèrent que trop tard à la retenir. Elle était déjà loin ; et bientôt, elle se perdit dans la nuit.

Claude se secoua le premier :

—Que décides-tu, Serge ?

—Ah ! je ne sais plus.... Je ne comprends plus ! Pourquoi ma cousine me rendrait-elle un si grand service ?.... Claude, ne devines-tu pas quelque trahison, là-dessous ?

—Il est clair que ça sent sa trahison d'une lieue ! Cependant il me semble qu'il n'y a pas à hésiter.

—Tu fuirais ?

—Pourquoi pas ? Dès le moment que notre secret est en la possession de ta chère cousine, je ne me sens plus en sûreté ici.

—Mais, Thérèse !

—Mon cher, mon affection fraternelle est aussi grande que ton amour, crois-le bien : Thérèse est arrêtée, c'est un échec pour nous, mais il ne faut pas nous faire prendre à cause de cela.

—Et Julienne ?

—Si Thérèse est arrêtée, Julienne est prévenue. D'ailleurs, on ne peut rien contre elle !

—Mais qui nous dit que Thérèse est réellement arrêtée ?

—Cela ne fait pas de doute, s'écria Claude. Je le jurerais, et pour deux raisons : la première c'est qu'Angéline ne mentait pas tout à l'heure.

—Qu'en sais-tu ? N'est-ce pas un piège pour nous éloigner d'ici ?

—Ça, c'est possible ; mais je connais bien ta cousine ; je ne l'ai jamais vue troublée comme ce soir, je t'assure qu'elle ne mentait pas. Elle est bien plus calme que cela quand elle ment.

—Et la seconde raison ?

—C'est que ta cousine, connaissant la cachette de ma sœur, il était forcé que ma sœur fût immédiatement dénoncée. . . .

—Tu soupçonnerais donc Angéline ? . . .

—Ah ! mon ami, j'y vois de plus en plus clair ; mais partons ! Nous ne sommes plus en sûreté sur le plancher des vaches. . . .

—Je veux attendre encore. . . .

—Quoi ? Qu'on nous mette la main au collet ? Merci ! Au moment où nous touchons peut-être au but, nous laisser pincer ?

—Mais, au moins, savoir par Zéphirin. . . .

—A la tournure que prennent les choses je parierais que Zéphirin est déjà coffré ! . . . Viens ! Mais viens donc ! Dans un quart d'heure il serait peut-être trop tard. . . .

—Mais pourquoi aurait elle dénoncé Thérèse, et pourquoi voudrait-elle me sauver, moi ?

—Viens, morbleu ! je t'expliquerai cela en pleine Seine.

Il entraîna Serge vers le fleuve ; et, au moment, où ils descendaient la berge, il dit :

—Tiens, écoute ! les voici !

Ils se couchèrent contre terre et écoutèrent.

—En effet, dit Serge. Je distingue le bruit de plusieurs pas. Alors, nous fuyons ?

—Non, mon ami, dit Claude, qui n'avait jamais plus d'entrain que dans le danger. Ne sommes-nous pas des pêcheurs ? N'avons-nous pas nos filets ? nous allons pêcher bien tranquillement, et nous assisterons à tout ce qui se passera.

Ils montèrent dans leur canot, et, en quelques coups de rame, gagnèrent le milieu du fleuve.

—Regarde ! disait Claude, regarde tous ces gens-là. Eh bien, ce sont des policiers.

. . . C'était bien en effet des policiers, et des policiers allumés par une première victoire, brûlant de mettre la main sur les deux hommes qui manquaient à leur compte.

En rentrant à Paris, le chef de la Sûreté pensait interroger Thérèse Garancier et Jacquet ; mais on lui avait remis la lettre anonyme, dénonçant les deux amis. Sans doute, il n'y aurait ajouté que médiocrement foi, si cette lettre était arrivée dans des circonstances ordinaires ; mais, après ce qui s'était passé dans la journée, il ne pouvait hésiter. Il se contenta de faire écrouer Thérèse et Jacquet, et partit immédiatement pour Asnières avec une double escouade d'agents.

Une demi-heure après, les agents de la Sûreté étaient tous à leur poste, sur le chemin de halage et derrière la villa de M. Fourmont. Il était environ dix heures.

Le chef de la Sûreté s'était placé au coin d'un mur ; il avait gardé avec lui celui des agents qui avait été si prestement baïllonné et ligoté dans l'appartement de la rue de Rome, et qui brûlait plus que tout autre de prendre sa revanche.

Soudain, un pas retentit sur la route ; et une silhouette se détacha au coin d'un petit chemin. Un homme arrivait tranquillement, portant des paquets. La lune l'éclairait en plein.

—Je le reconnais, dit l'agent à son chef, c'est bien lui.

—Celui de l'appartement de la rue de Rome ?

—Oui, Monsieur ! Je saute sur lui ?

—Non. Il est évident qu'il va à la cachette des autres ; nous les pincerons là tous ensemble.

Il avait été convenu qu'aucun des agents ne bougerait avant que le chef de la Sûreté eût lancé un coup de sifflet. Les agents qui virent passer Zéphirin ne l'inquiétèrent donc pas. Mais le vieux soldat avait l'habitude de tout écouter. Il se dit :

—Tiens, tiens ! La campagne n'est pas aussi calme que d'habitude, ce soir. . . .

Tous les agents étaient cachés, soit par des arbres, des coins de murs, ou bien couchés à terre. Cependant Zéphirin distingua leurs ombres.

—Mes enfants seraient-ils pris ? murmura-t-il.

Au même instant, Claude disait à Serge :

—Je ne veux pas qu'on prenne mon vieux Zéphirin.

Et il imita, avec la plus grande perfection, le cri de la chouette. Zéphirin tressaillit et regarda du côté de la Seine. Il vit les deux silhouettes de pêcheurs.

—Compris ! dit-il. L'alarme est donnée. Les petits ont filé sans pouvoir me prévenir. A moi de filer aussi, et de prévenir ces demoiselles. Diable ! ça chauffe ! A nous deux, madame la police ! Il faut que le vieux Zéphirin vous serve le meilleur tour de son sac !

Il continua son chemin sans se troubler et arriva à la cabane, sans s'arrêter dans la pièce du rez-de-chaussée ; il descendit immédiatement à la cave ; une fois là, il détacha facilement un barreau qui garnissait un soupirail placé au ras de la terre ; et il sortit de la cabane par cette ouverture. Puis il se coucha à plat ventre et rampa lentement, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'autre bout du terrain vague. Aucun des agents ne l'avait vu. Au moment où il allait se lever, il aperçut un individu collé contre un mur et qui était tourné vers la petite cabane.

— Bigre, murmura-t-il, Brigard ! Ah ! gremlin ! C'est toi sans doute qui nous as dénoncés, Je vais t'arranger.

Et il se glissa, sans faire le moindre bruit, jusqu'à Brigard, le saisit brusquement par les jambes et le renversa. Brigard, étourdi par la chute, n'eut pas le temps de crier. Zéphirin lui avait déjà enveloppé la tête dans un grand mouchoir de toile ; puis, prenant le mouchoir même de Brigard, il le bâillonna. Après cela, il enleva son paletot au malheureux et s'en servit pour lui lier les jambes. Il lui attacha les bras en dernier, avec la plus solide des ficelles, qu'en sa qualité de vieux soldat, il portait toujours sur lui. Et il laissa Brigard à demi-évanoui et se croyant victime de quelque maraudeur.

Ensuite, Zéphirin regagna Asnières et arriva devant la façade de la villa du notaire.

Il grimpa sur un des piliers de la grille et sauta dans le jardin. Il fit le tour de la maison ; et, au moment où il atteignait l'autre façade, il entendit le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrait. Il se glissa contre le mur et dit :

— N'ouvrez pas votre volet, Mademoiselle, entr'ouvrez-le seulement.

— C'est vous, Zéphirin ?

— Oui, Mademoiselle.

— Tout est perdu. Il faut, à tout prix aller prévenir nos amis. . . .

— Tout est gagné, Mademoiselle. Et nos amis sont prévenus. Ils sont en train de pêcher tranquillement de l'autre côté de la Seine, tandis que la police bat le pays.

En ce moment, un coup de sifflet retentit. Le chef de la sûreté, après avoir fait entourer la maisonnette, dans laquelle avait disparu Zéphirin, venait d'y pénétrer.

— Entendez vous, Mademoiselle ? dit Zéphirin.

— Oh ! mon Dieu ! je tremble !

— Ne craignez rien ! Tout va bien.

— Vous ne savez donc pas qu'on a déjà arrêté Thérèse et Jacquet aujourd'hui ? Et moi, je n'attendais que l'heure de notre rendez-vous pour m'échapper d'ici et aller prévenir M. Serge et M. Claude. . . .

A l'idée qu'on avait arrêté la sœur de Claude, Zéphirin trembla ; et il dut essuyer des larmes qui se mirent à couler malgré lui.

— Ah ! Mademoiselle ! dit-il, que de chagrins pour un pauvre homme comme moi !

Et Zéphirin fit le récit circonstancié des événements qui précèdent sans oublier son traitement de Brigard.

— Alors, Brigard vous a reconnu ?

— Non, non. Et il ne reconnaîtra personne tant qu'on ne lui enlèvera pas le voile et le bâillon que je lui ai mis sur sa vilaine tête. Ce que j'avais envie de la casser !

Julienne prononça avec tristesse :

— J'avais bien deviné ! C'est cette femme qui nous a dénoncés ! Et c'était lui, Brigard, qui nous espionnait ! . . . Et mon père qui croit à l'honnêteté de ces gens-là !

— Il est certain, dit Zéphirin, un peu embarrassé, que M. Fourmont pourrait mieux placer sa confiance.

Julienne ne répondit pas, elle pleurait en pensant :

— Oh ! oui, je veux reprendre mon père à cette femme !

Après un silence, Zéphirin dit :

— Attention ! Les voici !

Ils entendirent des hommes passer au galop sur la route.

— Cherchez, cherchez, mes amis, murmura Zéphirin. Vous pouvez bien courir toute la nuit !

Les hommes s'arrêtèrent devant la grille de la villa. Un d'eux dit :

— Il ne peut pas être allé plus loin.

— Oh ! non, répondit un autre. Non, je n'ai pas bougé d'ici et je l'aurais aperçu. . . . s'il était passé. . . .

Ils jurèrent tous un peu ; et un d'eux finit par dire !

—Si on n'avait pas vu cet individu entrer dans la cabane, ce serait à croire qu'on s'est encore moqué du chef de la sûreté !

—En lançant son coup de sifflet, le chef de la sûreté était entré le premier dans la maisonnette, tenant son revolver à la main. Quatre hommes le suivaient, armés comme lui. Les autres avaient entouré la maisonnette.

Toutes les sommations du chef demeurèrent sans réponse. A la fin les agents durent se rendre à l'évidence la cabane était certainement vide. En promenant la lumière au-dessus de sa tête, le chef finit par trouver le soupirail, d'où le barreau avait été descellé.

—Les bandits ! Ils nous auront entendu ! dit-il. Et ils auront filé par là, avant que nous eussions entouré la maison. Ils étaient bien ici.

On pouvait voir la traînée que le corps de Zéphirin avait faite sur la poussière du mur. Le policier eut un grand geste de colère :

—Ils ne sont pas loin, s'écria-t-il. Il faut les prendre !

Avec une rapidité, qui étonna ses hommes, il les partagea en quatre troupes : l'une pour garder la maisonnette ; le seconde et la troisième se lancèrent en sens opposés sur le chemin de halage ; et il se mit à la tête de la dernière troupe, pour explorer le terrain vague, pensant bien que c'était par là qu'il retrouverait les traces des fugitifs. Il explora d'abord le terrain vague dans tous les sens ; et il allait continuer son chemin vers Asnières, quand il crut entendre une plainte étouffée. Il se dirigea vers l'endroit d'où venait cette plainte et vit une masse étendue à terre. L'agent qui portait la lanterne la plaça près de la masse.

—Un homme ligoté ! dit-il.

--Et bâillonné ! fit un autre.

L'homme gémissait toujours. On lui enleva ses liens ; et, quand son visage fut à découvert, le chef de la sûreté resta une minute abasourdi en reconnaissant Brigard. Le clerc de M. Fourmont jeta un regard hébété et tremblant sur tous ces hommes.

—Que vous est-il donc arrivé, mon bon Monsieur ? lui demanda le magistrat.

Tandis qu'on lui remettait son habit, il expliqua son aventure à sa manière :

—Mon patron n'est pas rentré aujourd'hui à l'étude ; et, comme nous avons plusieurs affaires importantes en train, j'étais venu à Asnières afin de savoir s'il est souffrant....

Il parlait avec peine, cherchait ses mots :

—Quand je suis arrivé devant la villa de M. Fourmont, j'ai vu toutes les fenêtres fermées, et pas une seule lumière. Je n'ai pas osé sonner. Mais, avant de reprendre le train, j'ai voulu faire un petit tour sur le bord de la Seine.... Et j'étais, par là, dans une ruelle, lorsqu'un homme, quelque rôdeur de nuit sans doute, s'est précipité sur moi....

—Un homme ? fit le chef de la sûreté. Vous voulez dire trois hommes ?

—Ma foi, je n'en sais rien. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'en un clin d'œil j'ai été renversé et mis dans l'état où vous m'avez trouvé.... Ils doivent m'avoir dévalisé.... Je n'ai pas pu pousser un cri !

—Eh non ! s'écria le magistrat furieux, ce ne sont pas des rôdeurs de nuit ! Quel malheur que vous n'avez pas crié ! Nous serions accourus et nous les aurions pincés !

—Mais qui ? Qui donc ? balbutia Brigard, pressentant que sa vengeance lui échappait.

—Vous n'avez pas pu distinguer les visages de ces gredins ?.... Vous les connaissez bien, pourtant !

—Moi.... je connais des gredins ?

—Eh ! oui ! Claude Garancier, Serge Morain, et leur damné Zéphirin ! J'ai déjà arrêté Thérèse et Jacquet ; et, ce soir, j'allais arrêter les trois autres.... Mes limiers avaient découvert leur cachette....

Il jurait inutile de parler de la lettre anonyme.

—Bref, ils ont glissé entre nos mains ; et, comme ils vous ont rencontré sur leur passage, ils vous ont bâillonné pour vous empêcher de les dénoncer !

—Ah ! Les gueux ! s'écria Brigard avec un accent de haine, dont le magistrat ne comprit pas toute la profondeur. Mais alors, monsieur, ces gens-là ne peuvent être loin ?... On les retrouvera sûrement en battant le pays !.... Il faut aller partout.... Qui sait ? Peut-être ont-ils eu l'audace de se réfugier chez M. Fourmont lui-même dont la fille les protège ?

—Non, non, dit le policier. Il n'y a rien à chercher de ce côté-là.... Et d'ailleurs, l'affaire est manquée.

Il la sentait si bien manquée que ce fut seulement par acquit de conscience qu'il

continua ses recherches, aidé par Brigard, qui y mettait plus de feu que tous les agents de la Sûreté. . . .

Ils étaient encore à courir par les chemins, lorsque le jour se leva. Brigard ne se serait pas arrêté ; c'était lui qui dénichait les maisons perdues, les cabarets borgnes. Il devisait tous les gens qui passaient, les maraîchers qui se rendaient au marché des Bâtignolles. . . .

Le chef de la Sûreté, écrasé par la fatigue, finit par dire :

— Rentrons à Paris !

Et, sur un geste furieux de Brigard, il prononça :

— Que voulez-vous, mon bon monsieur, il y a des affaires où l'on n'a pas de chance !

---

## QUATRIÈME PARTIE

---

### I

#### LES DÉDUCTIONS DE CLAUDE

Serge Morain et Claude Garancier avaient assisté, impassibles à la désastreuse expédition du chef de la Sûreté. De temps en temps, lorsque Claude s'apercevait que les policiers se tournaient vers la Seine, il jetait gravement son filet et prenait non moins gravement du poisson.

Ils avaient aisément dévinés les phases successives de la chasse infructueuse des policiers une seule chose les avait intrigués c'était la trouvaille que les agents avaient faite de Brigard ligoté et bâillonné. Un instant ils avaient cru que c'était Zéphirin qui avait été arrêté mais ils se rassurèrent en pensant que le vieux soldat pris aurait donné un signal. Quand les policiers retournèrent à Paris, les deux amis reconnurent, Brigard qui s'en retournait avec eux. Les deux amis abordèrent tranquillement.

Claude choisit ce moment pour dévoiler sa pensée à Serge. Ses soupçons étaient devenus des certitudes après la visite d'Angelina.

— Mon cher, dit-il tranquillement, le temps est venu d'en finir une bonne fois avec toutes nos incertitudes. Ma conviction intime est que ta cousine est coupable.

— Impossible !

— Promets de ne pas m'interrompre et suis mon raisonnement. Quand ta cousine est venue je me suis demandé comment elle avait découvert notre secret. La vue de Brigard m'a tout révélé. Tu te souviens qu'il y a juste vingt-quatre heures on m'a jeté un cigare sur la figure, ce n'était pas accidentel c'était Brigard qui voulait me reconnaître. Donc notre bon ami Brigard ayant découvert notre secret, s'est empressé d'aller le révéler à ta jolie cousine. Ta cousine sachant où nous étions, a exécuté le plan le plus canaille qui put germer dans sa méchante tête. Elle a d'abord fait arrêter Thérèse qu'elle hait avec autant d'énergie que toi tu l'aimes. . . . Alors une fois arrêtée, Angelina a songé à te sauver, parce que, toi elle ne te hait point.

— Tu me fais peur, dit Serge.

— Ah ! continua Claude, d'un ton résolu c'est que maintenant, je vois tout, je devine tout, tu n'as jamais pu dire pourquoi Angelina a quitté votre maison. Eh ! bien c'est parce qu'elle t'aimait. Et aujourd'hui elle est venue te sauver parce qu'elle t'aime toujours.

— Tais-toi, tais-toi ! s'écria Serge c'est impossible.

— Tu m'entends, reprit Claude, elle t'aimait. . . . et elle t'aime. Sans cela, pourquoi haïrait-elle si fougueusement ma pauvre sœur ? Que lui a fait Thérèse ? Elle la connaît à peine. . . . Ce que lui a fait Thérèse, c'est que Thérèse t'aime, et que tu aimes ma sœur chérie, et que vous ne cesserez jamais de vous aimer ! D'ailleurs, le doute est impossible ! J'ai tout deviné, cette nuit, à la façon dont Angelina te regardait. Elle t'aime Et c'est elle qui a fait arrêter Thérèse, pour te séparer d'elle. . . .

— Ah ! La misérable ? Malheur, à elle si, dans tout ceci, tu as deviné la vérité !

—Si je me trompe, ce ne peut être que sur quelques points de détail. Mais je suis bien certain que la cause de tous nos malheurs, c'est la haine d'Angelina pour Thérèse et sa passion pour toi ! . . .

Il y eut un très long silence. Serge cherchait vainement à détruire le raisonnement de Claude : puis il y réfléchissait, puis il trouvait juste ; et il souffrait cruellement.

—Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il.

Claude s'écria alors :

—Je t'ai dit tout cela trop brusquement. Je t'ai fait de la peine . . .

—Non, tu as bien fait, dit Serge.

Et comme son ami s'approchait de lui, il le prit dans ses bras :

—Ah ! Mon frère, balbutia-t-il, pardonne-moi, si j'ai un instant de faiblesse, mais c'est que moi aussi j'entrevois une effroyable vérité . . . Une femme, capable d'une aussi basse dénonciation, est capable . . .

D'avoir commis un crime ? Je n'osais pas te le dire !

Serge eut un brusque sursaut :

Ah ! Plus de larmes ! s'écria-t-il ! Plus de faiblesse ! Je dois faire mon devoir, si dur qu'il soit, et venger mon pauvre père !

Il eut une dernière hésitation :

—Cependant, c'est une femme qui a tué mon père ! . . . A l'heure même du crime, Angelina était dans la villa de M. Fourmont . . .

—Qu'est ce qui nous prouve qu'elle ne l'a pas quittée ! ne désirerais-tu pas, toi-même, en parler cette nuit avec Julienne ? Le soir du crime, Jacquet se tenait dans le jardin, du côté de la Seine, aux guets, pour prévenir Julienne, qui était venue causer avec moi. La villa de M. Fourmont est à quelques minutes de la station du chemin de fer. De la station du chemin de fer à Paris, il n'y a que quelques minutes ; la rue de Rome touche à la gare Saint Lazare . . . Julienne a passé près d'une heure avec moi . . . C'est moins qu'il n'en fallait à cette gueuse pour accomplir son abominable forfait . . . et pour revenir tranquillement ici.

—Tout cela ne semble que trop vrai, dit tristement Serge ; mais j'ai peur, cependant, que notre haine et notre désir de faire proclamer notre innocence ne nous égarent . . .

Non ! non ! prononça Claude, avec une énergie grandissante. J'avais déjà songé à tout cela, mais vaguement . . . Et puis, je n'osais pas accuser ! C'est si horrible ! Et surtout j'avais besoin de la voir, elle, d'être certain qu'elle était mêlée à nos affaires ? Pouvait-elle y faire autre chose que le mal ? Enfin, je l'ai vue, ce soir, et cela a été un trait de lumière. Tu peux douter encore, parce que c'est ta parente ; moi, je ne doute plus !

—Mais, dit Serge en pâlisant, nous accusons ma cousine . . . Et cette mèche de cheveux dorés trouvée dans la main de mon pauvre père ? . . . Tu l'oublies donc ? cette mèche d'or qui a été la principale cause de l'arrestation de Thérèse et qui va servir à prouver l'innocence d'Angelina, si nous nous acharnons contre elle sans avoir des indices plus sérieux ?

—Permetts, permets ! s'écria Claude, dans cette mèche de cheveux, je vois une nouvelle preuve contre Angelina.

Serge haussa les épaules, en répondant :

—Tu perds la tête, mon pauvre ami ! Tu oublies donc que ma cousine est brune . . .

—Ta cousine est brune ? . . . Je crois que c'est toi qui perd la tête . . . Evidemment, continua Claude, avec un calme imperturbable, si ta cousine avait les cheveux de la couleur de son âme, ces cheveux seraient noirs comme la peau du diable ; mais tu me permettras de te dire qu'Angelina a une chevelure admirablement blonde.

Serge reprit d'un ton ferme :

—Je me souviens fort bien : lorsque ma cousine était avec nous, elle avait les cheveux noirs !

D'une voix non moins ferme, Claude répliqua :

—Depuis, qu'elle n'est plus avec vous, il est à croire qu'elle a changé de cheveux.

Puis avec un grand geste :

—Tonnerre ! Tout s'explique ! Mais quelle drôle de chose que le cœur des femmes ! Et à quoi vous pousse la jalousie ! Ma pauvre sœur a d'admirables cheveux dorés, et, bien certainement tu en auras parlé devant ta chère cousine . . . Angelina t'aimait ! Et jalouse de Thérèse, que tu aimes, elle a voulu avoir des cheveux semblables à ceux de ma

sœur . . . Voilà qui est parfait, ma belle ennemie, et qui va nous servir à vous faire avouer votre crime ! . . . Et, pour qu'il ne reste rien dans ton esprit, qui ressemble à un doute, tu vas demander toi-même à mademoiselle Julienne de quelle couleur sont les cheveux de ta cousine.

—A mademoiselle Julienne ?

—Eh oui, mon ami ; nous allons lui présenter nos hommages à son réveil !

Le jour s'était complètement levé, très pur, très doux ; le soleil commençait à chauffer la terre et à redresser les plantes ; la Seine brillait toute couverte d'une mousse d'argent.

Tout en courant les amis étaient arrivés devant la grille de la villa. Deux minutes après, ils étaient dans le jardin du notaire ; et Claude, aidé de Zéphirin, faisait un bouquet pour Julienne.

Enfin le bouquet fut achevé, et Claude lança un caillou contre les volets de la chambre de Julienne. La jeune fille parut presque aussitôt à sa fenêtre, et poussa un cri de joie.

Claude lança le bouquet, qui vint tomber aux pieds de Julienne. La jeune fille pencha sa jolie tête sur le bouquet et respira son parfum quelques instants ; puis, elle raconta tout ce qui s'était passé chez elle la veille : l'arrestation de Thérèse, l'arrestation de Jacquet, et la scène terrible que son père lui avait faite. Ensuite, ce fut le tour de Zéphirin qui provoqua, chez Claude, un immense éclat de rire, en racontant la mésaventure de Brigard. Enfin, les deux amis racontèrent de quelle façon ils avaient été sauvés par Angéline.

La gaieté de Claude grandissait, tandis que la tristesse de Serge devenait de plus en plus lourde. Tout ce qu'il apprenait concordait avec ce que son ami lui avait dit : Claude demanda alors :

—Ma chère Julienne, voulez-vous dire à notre ami Serge de quelle couleur sont les cheveux de mademoiselle Angéline Verdier ?

Mademoiselle Fourmont répondit sans hésiter :

—Mademoiselle Verdier est blonde !

Serge ferma les yeux et murmura :

—O mon père ! Je vais donc te venger !

Claude cessa de rire ; son visage devint grave.

—Tu vois, dit-il, que mes soupçons étaient fondés.

—Oui, tu avais raison, dit Serge. Je ne doute plus, maintenant.

Claude reprit solennellement :

—Après tout ce qui est arrivé cette nuit, nous pouvons reconstituer ce qui s'est passé dans la cruelle journée où tu as perdu ton père. La justice m'a accusé d'avoir découvert le testament de ton oncle de Baltimore et d'en avoir parlé à ma sœur ; le fait existait, mais il n'était pas commis par moi. C'est ce bandit de Brigard qui avait lu le testament et l'avait communiqué à Angéline Verdier. Rappelle-toi les termes de ce testament : il laissait la jouissance de toute la fortune à ton père, et ta cousine ne devait hériter des cinq cent mille francs qui lui revenaient, *qu'à la mort de ton père* . . . Ce jour fatal, Angéline est bien venue à Asnières ; mais personne ne sait si elle y est restée, puisque Jacquet était dans le jardin et que Julienne était au dehors . . . Angéline est allée rue de Rome. Nous ne saurons probablement jamais ce qui s'est passé entre elle et ton père . . . Il y a eu, sans doute, entre eux, une violente discussion, peut-être au sujet de l'héritage . . . Et c'est elle qui a tué ton père . . . Tout, alors, a semblé la favoriser : cette similitude de cheveux, la coïncidence du chemin suivi par ma sœur . . . La police s'est égarée, et s'est entêtée dans son égarement . . . Aucun de nous n'a revu Angéline, puisque, le lendemain, Julienne est venue s'installer à Asnières . . . Mais, Dieu merci ! Tout est fini ! Il ne nous reste qu'à faire justice ! Gredine, va !

—C'est à moi de faire justice ! déclara Serge, d'une voix sourde.

—Je veux bien te laisser le grand rôle, dit Claude, mais il me faut un rôle à côté. Je serai si content de donner une petite leçon à mademoiselle Verdier sur la teinture des cheveux . . . Par exemple, je réclame Brigard !

En ce moment, Claude entendit un sanglot au-dessus de lui ; il leva la tête et vit Julienne qui pleurait. Il dit :

—Mais qu'avez-vous, Mademoiselle ? Ce n'est plus le moment de pleurer !

—Ah non ! prononça Zéphirin, c'est plus le moment ! On a assez pleuré depuis quinze jours ! Moi, je ne pleure plus.

Julienne dit doucement :



—Je pense à mon père ! Il va souffrir, lui !

—Nous le consolons, dit Claude, en envoyant un baiser à l'adorable fille.

Le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait à une légère distance de celle de Julienne, les fit tous tressaillir.

—Mon père ! s'écria la jeune fille.

Le notaire, éveillé par le bruit des voix, venait prendre l'air, en homme heureux, qui n'abrite plus des coquines sous son toit. La vue des deux amis de Zéphirin lui donna une telle secousse, qu'il dut se retenir au bord de la fenêtre pour ne pas tomber. Serge avait voulu fuir, mais Claude préférait prendre gaiement la situation :

—Monsieur le notaire, dit-il, nous venons respectueusement nous informer de l'état de votre santé. Avez-vous bien dormi ? . . .

Les mots de bandit, canaille, polisson . . . vinrent sur les lèvres du digne officier ministériel, mais il n'osa pas les prononcer. Il dit seulement :

—Messieurs, que signifie ?

—Notre visite ? reprit Claude. Cette fois, nous n'avons guère le temps de vous l'expliquer. Ce serait un peu long ; mais, soyez tranquille, la journée ne se passera pas sans que vous appreniez du nouveau. Vous nous avez joué un vilain tour, hier, en livrant à la justice ma pauvre sœur ; mais je suis content que je ne vous en garde pas rancune. Au revoir, monsieur Fourmont ! Mademoiselle, tous mes hommages !

Et Claude salua le père et la fille avec autant de désinvolture que s'il les avait rencontrés dans un salon, Serge les salua plus gravement. Et Zéphirin, fit le salut militaire.

—Vous ! cria le notaire à son garçon de bureau, je vous flanque à la porte.

—Et moi, je le garde, papa, répondit tranquillement Julienne.

Quelques instants après, les deux amis et Zéphirin, sautant par dessus la grille du jardin, avaient disparu.

M. Fourmont resta un moment à sa fenêtre, stupéfait, sans paroles. Il trembla même à la pensée que ces gens-là avaient peut-être passé la nuit auprès de lui. Enfin il se décida à s'habiller ; mais il ne put pas se raser, sa main n'était pas sûre.

A neuf heures, il pénétra dans la chambre de sa fille. Julienne était habillée ; et son chapeau, ses gants, son manteau étaient prêts.

—Tu sais que tu ne sortiras plus d'ici qu'à mon bras ? lui dit son père, d'un ton rogue.

—J'y compte bien, papa.

—Et aujourd'hui, je ne veux pas que tu sortes.

—Tu seras forcé, cependant, de me laisser sortir, dit-elle en le regardant bien en face.

Ne faudra-t-il pas que je me rende chez le juge d'instruction, pour lui raconter comment j'ai donné à mademoiselle Garancier cette hospitalité que tu as si peu respectée, mon père ?

—On ne va chez les juges d'instruction que lorsqu'il vous convoquent.

Ça ne tardera pas. Et, comme je ne veux pas faire attendre la justice, je me tiens prête à sortir. Écoute, on se ne ! Voilà la convocation ; je sens cela . . .

Le notaire descendit pour recevoir une dépêche, que lui envoyait le juge d'instruction et qui était ainsi conçue :

“ Cher Monsieur, pour éviter les pertes de temps, je prends la liberté de vous convoquer par dépêche ; une convocation régulière arriverait trop tard. Et votre déposition ainsi que celle de mademoiselle votre fille sont indispensables à la nouvelle instruction à laquelle je procéderai aujourd'hui même dans mon cabinet. Je vous demande donc de vouloir bien vous rendre aujourd'hui à midi, au Palais de justice avec mademoiselle Fourmont.

“ Veuillez agréer . . . ”

—Cette petite, dit le notaire. Elle devine tout !

Et il remonta dans la chambre de Julienne, en disant :

—Tu avais raison, il faut que nous soyons là-bas à midi ! Mais prends garde à ta langue lorsque ce juge t'interrogera . . . Si tu as le malheur de dire une seule parole contre Angéline . . .

—O mon père ! s'écria-t-elle, en tombant dans ses bras, comme vous allez souffrir !

## II

## LE DANGER DE SE TEINDRE LES CHEVEUX

Angéline avait eu une cruelle nuit d'impatience, en quittant les deux amis, elle avait couru devant elle, tremblant d'être poursuivie.

Personne ne la vit, il lui fut facile de regagner Asnières, elle se rendit à la gare et prit un des derniers trains. Lorsqu'elle arriva chez elle, Marthe lui dit :

—Madame a l'air bien heureux !

—Oui... Je suis contente !

—Madame sait qu'il est tard ?

—Oui, couche-toi. Je n'ai besoin de rien.

Elle n'avait plus besoin maintenant que d'arriver au lendemain pour savoir jusqu'à quel point sa combinaison avait réussi. Voyant un paquet dans son boudoir, elle dit :

—Qu'est-ce donc cela ?

—L'eau pour les cheveux de Madame, que le coiffeur de Madame a apporté aujourd'hui.

Angéline tressaillit en entendant cette simple phrase, la bonne remarquant son changement de visage, dit :

—Est-ce que Madame n'en veut plus ?

—Non, dit sèchement Angéline. Et jette cela ! Je n'en veux plus chez moi....

Elle prit le flacon et l'aurait sans doute brisé ; mais la bonne lui enleva des mains en remarquant :

—Pas ici, Madame, cela ferait des taches.

Et Martine descendit en murmurant sournoisement :

—Plus souvent que je vais laisser briser un flacon que je vends quarante francs à Madame !

Angéline se coucha ; mais elle ne dormit pas. Elle était surtout inquiète de ne pas avoir de nouvelles de Brigard. L'inquiétude devint si forte qu'il lui fut impossible de rester dans son lit. Elle se leva et s'enveloppa de son peignoir de laine rouge ; elle mit une mantille sur sa tête, et alla s'asseoir sur son divan. Elle resta là, acroupie, attendant le matin, comme hébétée. Elle était encore à la même place, vers dix heures ; sa bonne n'avait pas osé la déranger. Tout à coup, on sonna à la porte du pavillon ; Martine monta aussitôt effarée :

Madame!... Madame!... Un homme que je ne connais pas et qui veut absolument vous voir.

—C'est moi, ma cousine !

Et Serge parut au haut de l'escalier.

Un sourire de bonheur éclaira le visage de l'aventurière ; et, d'une voix pleine de tendresse, elle murmura :

—Merci, Serge, merci d'être venu ! Mais quelle imprudence !

—Bah ! répliqua tranquillement le jeune homme, vous savez bien que je me moque de la police !

Angéline fit un signe à Martine :

—Retire-toi, et garde bien ma porte. Je n'y suis pour personne ! Pour personne absolument !

Les deux cousins étaient seuls : rien dans le visage, ni dans l'attitude de Serge, ne trahissait les sentiments si cruels qui l'agitaient. Il était venu pour accomplir son devoir, pour forcer sa cousine à se livrer elle-même si elle était coupable ; car il voulait conserver encore un peu d'espoir. Cette pensée lui semblait trop pénible. Deux choses devaient le guider dans ses recherches : une chose morale, une chose matérielle. Était-il vrai que sa cousine l'aimât ? Sa résolution était bien prise de ne se démasquer que lorsqu'il aurait dissipé tous ses doutes ; et ses doutes l'avaient repris dès qu'il s'était retrouvé en face de sa cousine. D'abord, les cheveux d'Angéline n'étaient pas blonds ; et, comme elle était placée à contre jour, il semblait à Serge qu'il la revoyait telle qu'elle était autrefois avec sa magnifique tête brune.

Un duel de finesse, s'engagea entre les deux parents, Serge plein de doutes voulait forcer Angéline à se trahir elle-même. Elle voulait lui faire deviner son amour ; pour expliquer ses relations avec Me Fourmont et Brigard elle mentit effrontément. Serge ne se départit pas de sa douceur animée, mais la certitude cruelle, horrible, de la culpabilité de sa cousine le faisait horriblement souffrir. Finalement il se leva :

—Je sais tout ce que je voulais, dit-il. Adieu, ma chère Angéline....

—Non. Au revoir !

Il s'assit de nouveau auprès d'elle. Elle le retenait ; il lui dit lentement :

—Pourquoi me dire au revoir ? Ne sommes nous pas brouillés ? Et, dans ce que vous avez fait hier, avez-vous agi que comme bonne parente.

Qui sait ? murmura-t-elle.

Elle n'osait pas dévoiler son amour.

—Car enfin, reprit il de sa voix la plus douce, je ne sais pas encore pourquoi vous avez quitté autrefois notre maison, où vous sembliez heureuse pourtant, où tout le monde vous aimait.... Et tenez, Angéline, je crois que vous ne m'avez pas tout dit, qu'il y a au fond de votre cœur un secret que vous gardez jalousement. Vous êtes partie par caprice, par coup de tête, quel motif y avait-il?... Je me le suis demandé bien souvent....

Angéline, vaincue, balbutia avec un soupir :

Hélas ! Vous n'êtes jamais venu me le demander ! J'ai attendu votre visite longtemps, longtemps !.... Et, pour que je vous voie, pour que je puisse causer intimement avec vous, il faut que je vous sauve la vie !.... Mais partez ! j'en ai déjà trop dit....

—Non ! Expliquez vous plus clairement.... J'ai le droit de l'exiger.... Parlez !

Elle lui serra fortement les mains et prononça d'une voix passionnée,

—Je vous aimais, Serge !

—Ciel ! s'écria-t-il.

—Oui, je vous aimais follement, et vous me méprisiez ! Et, si je suis partie, c'est que j'étais jalouse.... Ah ! je ne vous reproche rien.... Vous ne saviez pas ! Ah ! on dit que l'amour donne des joies ! Moi, je n'en ai connu que la souffrance. Vous ne m'avez jamais aimée, et vous ne m'aimerez jamais, puisque vous l'aimez, elle, je le sais bien !.... Autrefois, je l'ai détestée.... Aujourd'hui, tout cela est concentré ; je souffre en silence, et je souffrirai toujours.... Je ne vous en veux pas.... Pardonnez-moi cet aveu.... Vous l'avez provoqué : sans cela, j'aurais à jamais gardé mon secret dans mon cœur....

—Vous m'aimiez ! prononça Serge avec un accent douloureux. Vous dites que vous m'aimiez ?....

Et son visage était décomposé à tel point qu'Angéline s'imagina qu'il ne ne la croyait pas :

—Ah ! je vous jure que c'est bien vrai ! dit-elle.

—J'aimerais mieux que vous ayez menti, dit-il brusquement, comme vous mentiez tout à l'heure à propos de ce Brigard et de ce pauvre M. Fourmont....

Bouleversée par le changement de Serge, elle s'écria :

—Ah ! c'est à toi qu'on a menti !.... avoue-le !.... Et c'est pour cela que tu refuses de croire à mon amour ?.... Eh bien, tu peux savoir que j'ai dit la vérité.... Je t'attendais ! J'avais juré que je ne serais qu'à toi.... à toi seul !

Maintenant, elle se penchait vers lui, comme suppliante ; elle appuyait sa tête contre la poitrine de Serge, levant vers lui ses beaux yeux adoucis par l'amour. Mais, tout à coup, un parfum saisit Serge à la gorge, le parfum qui venait de cette femme, ce même parfum d'héliotrope qui l'avait saisi à la gorge devant le cadavre de son père ; et en même temps, une petite cicatrice lui apparaissait, bien nette, à droite de la tête de sa cousine, à la naissance des cheveux. Il prononça tristement :

—Malheureuse !

Et ses bras, qui avaient semblé s'ouvrir pour une caresse, se refermèrent sur Angéline avec une violence inouïe.

—Venez ! dit-il.

—Oui, emporte-moi où tu voudras....

Il s'était levé, la tenant toujours emprisonnée, et se dirigeait vers la porte. Alors seulement elle eut peur et balbutia :

—Mais qu'as-tu ?... Réponds-moi !

Et, comme il la serrait encore plus vivement ;

—Serge, tu me fais mal . . .

Il descendait le petit escalier. Arrivé à la porte de la salle à manger, il l'ouvrit, d'un coup d'épaulé ; et Angéline aperçut Claude, qui tenait un revolver à la main, tandis que Zéphirin dominait Martine à demi renversée. L'aventurière comprit soudain qu'elle était perdue. Elle implora :

—Serge, j'aime mieux mourir que d'être ainsi traitée par toi . . . Tue-moi !

Serge n'avait plus la force de parler. Il jeta brutalement Angéline sur un fauteuil, la tenant par les poignets, et la malheureuse demeura comme évanouie, ne songeant même pas à se défendre.

Claude dit tranquillement à son ami :

—Nous avons à peu près terminé ; nous sommes sur le point de nous entendre avec Mademoiselle.

Et se tournant vers Martine :

—Oui, Mademoiselle, j'ai soigneusement pris mes renseignements sur votre compte. Je sais que vous êtes une fille sage, rangée, économe . . . très économe, et que vous ne laissez rien perdre . . . vieux chiffons, vieux papiers, vieilles bouteilles . . . Nous sommes pressés, nous sommes les maîtres . . . Votre maîtresse se teignait les cheveux ; je veux un des flacons dont elle se servait . . . Je veux aussi les journaux qu'elle a reçus depuis une quinzaine de jours . . . Allons, décidez-vous !

Martine hésita encore un peu ; mais, sentant que sa maîtresse était perdue, elle finit par faire un léger signe, montrant un placard derrière elle. Claude l'ouvrit aussitôt et vit des piles de vieux journaux ; après en avoir déplié quelques-uns, il en trouva deux dans lesquels manquaient des mots, des petites phrases même, détachés adroitement. Puis, sous les journaux, il aperçut plusieurs flacons vides et le flacon plein qu'Angéline avait voulu briser la veille. Il dit gouaillusement :

—Comme vous allez avoir besoin d'une place, mademoiselle Martine, je vous donnerai un certificat d'ordre et d'économie.

### III

#### LA MÈCHE BRUNE

Quand le chef de la sûreté eut raconté à M. Lisars ce qui s'était passé la nuit précédente à Asnières, le vieux juge d'instruction déclara sans hésiter :

—Thérèse Garancier est innocente !

Le chef de la sûreté chancela :

—Innocente ? . . . Elle ? . . .

—Si elle était coupable, dit froidement M. Lisars, elle ne se serait pas livrée avec autant de générosité. Il est d'ailleurs évident que, dans toute cette affaire, nous ne connaissons pas la vérité . . . Du reste, je vais recommencer l'instruction aujourd'hui même ; je vous prierai de vouloir bien y assister.

Et immédiatement M. Lisars envoya des lettres de convocation à Brigard, à madame Garancier et à M. Fourmont ; puis il écrivit au célèbre Frédéric Krutz, en lui demandant de se trouver au Palais vers midi, avec la petite boîte cachetée, qui contenait la mèche dorée trouvée dans la main du commandant Morain.

Vers onze heures, quand il arriva à son cabinet, il trouva le chef de la sûreté, qui l'attendait avec ses deux prisonniers.

Il interrogea d'abord le jardinier mais ne put rien obtenir de lui.

Il donna l'ordre de placer Jacques au fond de son cabinet, puis fit introduire Thérèse Garancier. Thérèse regarda fièrement les deux magistrats et dit, d'une voix saccadée :

—Que voulez vous encore de moi ? Ne pouvez-vous me laisser tranquille jusqu'au jour de mon procès ? J'ai déjà dit tout ce que j'avais à dire ; je ne répondrai plus à vos questions.

M. Lisars l'examina quelques instants ; puis il dit avec bonté :

—Depuis votre arrestation, vous n'avez cessé de protester de votre innocence . . .

Touchés par le ton du magistrat, des larmes coulèrent sur les joues de la jeune fille et elle répandit.

—Et je proteste toujours, Monsieur !

—Malheureusement pour vous, continua M. Lisars, avec un geste bienveillant, votre frère, au lieu d'avoir confiance en nous, a voulu lutter contre nous. Il vous a enlevé au moment précis où nous commençons notre instruction. . . . Et nous nous trouvons aujourd'hui au même point, c'est à-dire forcés de tout recommencer. . . .

Le juge d'instruction fut interrompu par l'huissier qui vint lui parler à l'oreille :

—Oui, oui, faites entrer dit M. Lisars. Et faites entrer, sans les annoncer, toutes les personnes que j'ai conv. . . es pour aujourd'hui.

Presque aussitôt, madame Garancier pénétra dans le cabinet. La pauvre mère arrivait la première au rendez-vous, ne sachant rien, se figurant qu'on allait la torturer encore pour lui faire dévoiler la retraite de ses enfants. Elle avait pleuré tout le long du chemin. Quand elle vit Thérèse, elle eut une brusque secousse, puis demeura immobile ; Thérèse s'était retournée et contemplait sa mère, sans avoir la force de bouger, sans parler. Et, tout d'un coup, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, pleurant à grands sanglots :

—Maman !

—Ma chère !

Au milieu de ses pleurs, la mère dit :

—Claude ? . . .

Thérèse n'eut pas le temps de répondre ; M. Lisars avait fait un signe, et les gardes forçaient madame Garancier à se placer un peu en arrière. Le juge d'instruction dit à voix basse au chef de la sûreté :

—Maintenant qu'elle a bien pleuré, elle parlera encore plus facilement.

Et, revenant à Thérèse :

—Mademoiselle, comme je vous le disais tout à l'heure, il nous a été impossible de faire notre enquête. Si vous êtes victime d'une erreur, nous serons heureux, croyez-le bien, de le reconnaître au plus tôt. Mais, pour cela, il faut que notre instruction soit complète il faut que votre frère et Serge Morain viennent ici. . . . Vous pourriez les faire prévenir, leur écrire. . . .

—Oh, Monsieur ! s'écria Thérèse, indignée, c'était un piège que vous nous tendiez ! Et vous comptiez sur notre émotion pour nous arracher notre secret ? . . .

Un sourire de bonheur éclaira alors son visage : puisque ce juge lui avait demandé cela, c'est que Serge et Claude étaient sauvés. M. Lisars reprit, d'un ton plus raide :

—En admettant que vos amis soient innocents, ils commettent une action répréhensible en se soustrayant à la justice de leur pays. . .

—Mon fils est seul juge de ce qu'il doit faire ! dit gravement madame Garancier.

—Caractère intraitable ! murmura M. Lisars, en haussant les épaules.

Et il cherchait à reprendre adroitement l'interrogatoire, quand M. Fourmont fut introduit avec sa fille. Tandis que le notaire saluait les magistrats, Julienne sauta au cou de Thérèse.

—Il sont sauvés ! dit-elle en l'embrassant.

—Je l'avais bien deviné. Je n'ai rien dit.

Déjà M. Fourmont, prenant sa fille par la main, la séparait violemment de son amie :

—Julienne, je te défends. . .

—Bien, papa. Me voici.

Et, les yeux baissés, l'allure soumise, l'espiègle jeune fille se plaça auprès de son père. La porte s'ouvrit de nouveau. Brigard arrivait, tout pâle, en même temps que le célèbre chimiste Frédéric Krütz. Le savant alla poser une petite boîte sur le bureau de M. Lisars ; puis il se mit à examiner Thérèse dont les yeux francs mouillés de larmes firent aussitôt sa conquête. M. Lisars après avoir salué M. Krütz, dit au premier clerc.

—Attendez là ; nous aurons besoin, tout à l'heure, de vos explications.

Brigard salua son patron et se plaça un peu dans l'ombre ; il était très inquiet, il n'avait pas eu le temps d'aller chez Angéline, et il lui restait par tout le corps un peu de cette fièvre d'angoisse qui l'avait secoué pendant la nuit.

—C'est Mademoiselle ? dit Frédéric Krütz, en montrant Thérèse.

—Oui, dit M. Lisars.

Et, haussant un peu la voix :

—Mademoiselle, lorsque vous vous êtes évadée, nous n'avions pas encore pu comparer à vos cheveux la mèche de cheveux qui a été trouvée dans la main du commandant.

Cette mèche a été remise à M. Krütz, qui l'a placée dans cette petite boîte, avec celle qu'on avait enlevée du médaillon de Serge Morain. J'ai cacheté moi-même cette boîte ; je vais briser moi-même les cachets. Veuillez permettre à M. Krütz d'examiner votre tête. J'espère que vous ne vous révolterez plus ? . . .

Thérèse, confiante dans le regard à la fois si fin et si doux du vieux savant, s'avança vers lui, et dit :

—Faites, Monsieur.

Frédéric Krütz examina attentivement la naissance des cheveux, puis toute la tête elle-même, et dit.

—Je ne vois aucune trace de cicatrice.

En même temps, le juge d'instruction, qui avait ouvert la petite boîte, poussait un cri de surprise. Le chef de la sûreté, lui, poussait un cri de rage. A la place de la mèche d'or, placée là quinze jours auparavant, s'étendait une belle mèche d'un châtain brun, sur laquelle la petite mèche dorée, nouée avec le ruban bleu, tranchait vivement.

—Mais c'est impossible ! s'écria le chef de la sûreté.

Le savant dit joyeusement :

—C'est fort simple, au contraire. Cette petite mèche qui appartient à mademoiselle, Garancier, a conservé sa belle couleur, parce qu'elle est naturellement blonde. L'autre mèche, au contraire, était teinte. Voyez cette poudre d'or qui est tombée en dessous ; dans un mois, cette mèche sera absolument brune. Mademoiselle Garancier est donc innocente ! . . .

Thérèse eut une exclamation étouffée et chancela. Madame Garancier la reçut dans ses bras ; et, pendant quelques secondes, elle la serra contre elle :

—Ma chérie. . . . Mon enfant. . . .

—Ah ! maman. . . . maman. . . . balbutiait la jeune fille.

Au milieu de cette émotion, Brigard, trouvant que les choses se gâtaient avait doucement gagné la porte ; et il allait sortir, quand cette porte s'ouvrit tout à coup, et Claude Garancier parut, le visage rayonnant.

—Où alliez-vous donc, maître Brigard ? dit-il d'une voix railleuse. Voulez-vous bien ne pas nous quitter !

Madame Garancier, écrasée par toutes ces secousses, regardait son fils, d'un œil hébété. Il l'embrassa tendrement, en disant :

—Oui, c'est moi, c'est bien moi !

Le chef de la sûreté l'avait déjà pris au collet :

—Je vous tiens donc enfin, vous ?

—Ne me bousculez pas, cher Monsieur, dit Claude, vous me feriez casser mes pièces à conviction.

—Mais. . . . Serge ? . . . balbutia Thérèse.

—Il me suit, petite sœur. Seulement, son fardeau est plus dur que le mien ; et j'ai voulu l'annoncer.

Il salua gracieusement Julienne et M. Fourmont, puis déposa, sur la table de M. Lisars, les deux journaux et le flacon de liqueur d'or. Et, se tournant vers la porte :

—Ici, Serge !

Serge pénétrait dans le cabinet, tenant, contre sa poitrine, Angéline qui se débattait.

—Qu'osez-vous faire, Monsieur ? hurla le notaire.

—Mon devoir ! répliqua durement Serge.

Et il ne s'arrêta que devant M. Lisars. Il ouvrit alors ses bras ; et Angéline tomba à genoux.

Zéphirin arrivait derrière lui, entraînant Martine, qui faisait semblant de se défendre.

—Expliquez-nous votre conduite, dit M. Lisars à Serge, en se levant.

Serge, dominant toujours Angéline, prononça péniblement :

—Cette femme. . . . Messieurs. . . . Mais je n'aurais pas la force d'achever. . . . Claude, parle, toi !

—Volontiers ! dit Claude.

M. Lisars l'interrompit :

—Laissez-moi d'abord vous dire, Monsieur, que nous ne vous avons pas attendu pour reconnaître l'innocence de votre sœur, et que si vous aviez permis à la justice de suivre son cours, cette innocence serait reconnue depuis longtemps déjà. . . .

—C'est possible, dit Claude sans se troubler ; mais voulez-vous me permettre de vous donner quelques explications. . . . qui vous manquent sûrement ?

—Parlez, maintenant !

—La femme que vos agents ont vue fuir, monsieur le chef de la sûreté, la voici, vaincue, implorant la mort. Pendant que nous la menions ici, elle nous a suppliés de la tuer... C'est bien cette femme qui sortait, en courant, de la maison de la rue de Rome et qui, une demi-heure après, rentrait dans la villa de M. Fourmont, à Asnières..

M. Fourmont, d'une voix menaçante, voulut arrêter Claude :

—Vous êtes fou, mauvais drôle !

—Écoutez jusqu'au bout, s'écria Claude, avec un geste d'impatience. — Ce soir-là, il n'y avait dans votre villa que Jacquet ; et encore Jacquet travaillait-il un peu loin, au fond du jardin pour nous avertir, mademoiselle Julienne et moi... Nous causions au dehors....

—C'est vrai ! déclara fermement Julienne. Et, une demi-heure après le crime, Jacquet a vu mademoiselle Verdier traverser le salon, comme folle. N'est-ce pas, Jacquet ?

—Oui, Mademoiselle ! répondit Jacquet en étendant la main.

Claude continua, en s'animant de plus en plus :

—Elle venait de là-bas.— Cette femme a alors poursuivi, aidée par maître Brigard, un but abominable : faire condamner mon ami Serge Morain et ma sœur, qu'elle savait innocents. Vous m'avez fait accusé d'avoir fait connaître les termes du testament de Paul Morain à ma sœur et à mon ami. Je jure que j'ignorais l'existence de ce testament ; mais mademoiselle Verdier le connaissait, elle ; maître Brigard la renseignait. Et elle connaissait aussi l'article du code qui l'aurait mise en possession de toute cette fortune, si Serge Morain avait été condamné. C'est elle qui a voulu qu'il s'évadât, pour que sa condamnation fut bien certaine, c'est elle, et non pas moi, qui a envoyé à Serge Morain, une lettre dans sa prison....

Ce n'était pas vous ? cria le chef de la sûreté, furieux.

—Non. Si je m'étais mêlé d'envoyer une lettre à mon ami, croyez bien qu'elle lui serait parvenue sans accroc... Voyez ces deux journaux, que j'ai pris, ce matin, chez mademoiselle Verdier ; il y manque tous les mots qui ont composé cette lettre.... Enfin quand mon ami a été libre, cette femme, dont j'ai deviné toutes les pensées, n'a plus eu qu'un désir ; séparer Serge Morain de ma sœur chérie... Jadis, par jalousie, elle avait teint ses cheveux, pour avoir des cheveux dorés comme ma sœur.... Voici la liqueur d'or dont elle ne se sert plus depuis le crime....

M. Fourmont, le sang à la figure, les yeux injectés, bégaya :

—Mais quel tissu de folies ! Jalouse, mademoiselle Verdier ? Jalouse de votre sœur ?... Et pourquoi ?

—C'est que, répliqua Claude, en martelant tous ces mots, c'est que mademoiselle Verdier cachait au fond de son âme, un amour violent, contre lequel elle luttait sourdement, sachant qu'elle ne serait jamais aimée ; elle adorait Serge Morain !

Le notaire poussa un soupir lamentable. Claude achevait :

—Et si vous en doutiez, sachez ceci, c'est que, hier, après avoir pris ses dispositions pour que ma sœur fût sûrement arrêtée, mademoiselle Verdier, toute à sa passion, est venue nous sauver ! C'est elle qui nous a avertis, à la minute précise où le chef de la sûreté allait s'emparer de nous ! Elle s'est livrée elle-même.... Elle espérait nous tromper.... Elle ne savait pas que nous la soupçonnions, que nous avions découvert le secret de sa vie....

Brigard avait écouté, immobile, le récit de Claude. Depuis quelques instants, il fixait un regard ardent sur le couteau de chasse, avec lequel avait été tué le commandant Morain, et qui se trouvait sur la table du juge d'instruction. Tout à coup, il le saisit, puis se précipita sur Angéline :

—Tiens ! Gueuse !

Il l'avait frappée en pleine poitrine. Il se relevait et allait frapper Serge : mais Claude lui prit le poignet, en prononçant :

—Gredin, va !

Tous les assistants s'étaient élancés vers Angéline. La malheureuse entourait les pieds de Serge de ses bras et murmurait péniblement :

—Tout est.... c'est moi... Je voulais voir ton père secrètement.... lui parler de cet héritage.... Il m'a reçue brusquement.... Une discussion malheureuse.... J'étais folle.... Pardon ! Je suis bien punie.... Pardonne-moi ! je t'aimais tant....

Sa tête retomba. Elle eut un dernier hoquet.

—Morte ! murmura Serge.

Et il la regardait, épouvanté, épouvanté surtout de son dernier mot d'amour. Madame Garancier et Thérèse lui prirent les mains ; et Thérèse dit :

—Nous serons là, pour vous consoler de tout.

M. Fourmont pleurait comme un enfant. Julienne se serrait contre lui, disant :

—Je t'aime bien, moi, papa !

Deux gardes de Paris avaient arrêté Brigard et l'entraînaient. En passant devant Claude, il dit :

—Si jamais nous nous retrouvons en face !

—Ce sera le jour de votre condamnation, dit tranquillement Claude.

Puis, se tournant vers Zéphirin et Jaquet :

—Eh, mes vieux amis, si nous nous donnions une poignée de main ?

—M'est avis, Monsieur, répondit Zéphirin, que cela vaut la peine de s'embrasser.

Et ils s'embrassèrent en pleurant.

Il y eut un moment de silence ; puis Claude dit :

—Nous n'attendons plus, monsieur Lisars, que votre ordonnance de non lieu.

M. Lisars voulut lui donner une leçon :

—Je vais rendre, en effet, une ordonnance de non lieu en faveur de votre sœur et de Serge Morain ; mais j'aurais droit de vous retenir, vous et votre vieil ami Zéphirin, comme vous l'appellez, pour résistance à des agents de la force publique.... Vous êtes avocat, vous savez bien que la loi punit sévèrement tous ceux qui participent à une évasion....

L'incorrigible Claude répliqua avec le plus grand sérieux :

—Quand il s'agit de criminels, oui ; mais quand il s'agit d'innocents !....

#### IV

##### MONSIEUR FOURMONT RÉPARE SES TORTS

Lorsqu'ils se retrouvèrent sur le boulevard du Palais, M. Fourmont dit à Serge :

—Je vous en prie, ne me quittez pas. Venez chez moi, et vous aussi.... tous !

Thérèse et Julienne firent un signe à Serge ; et il n'osa pas refuser.

Ils partirent ensemble et arrivèrent à la rue d'Antin. M. Fourmont monta lourdement l'escalier, soutenu par sa fille. Il fit entrer dans son salon tous ceux qui l'accompagnaient, même Jaquet et Zéphirin. Et alors d'une petite voix d'enfant, il dit en tremblotant :

—Je vous demande pardon à tous du mal que je vous ai fait. Je ne m'apartenais pas ; et vous savez que je ne suis pas méchant....

Serge voulut l'interrompre.

—Non, non, dit le pauvre homme, laissez dire. Il faut bien que je me punisse, aussi. Madame Garancier, je vous demande pardon, ainsi qu'à vous, M. Serge, et surtout à vous, mademoiselle Thérèse. Dites moi que vous oublierez....

—C'est déjà oublié, dit Thérèse, en lui prenant la main.

Merci, merci ! Mon brave Jaquet et toi, Zéphirin, vous ne me quitterez jamais. Vous aurez vos invalides chez moi.

Zéphirin toussa, en bougonnant contre ces sacrées larmes qui lui sortaient des yeux sans qu'il pût savoir comment cela se faisait ; et il donna un formidable coup de poing à Jaquet, qui le reçut comme une caresse.

—Ma fille, continua le notaire, je ne sais pas comment j'ai pu te méconnaître....

—Oh ! mon père ! balbutia Julienne, en l'arrêtant.

—Claude, dit M. Fourmont, donnez-moi votre main.... Je vous donne ma fille.... et mon étude....

—Quoi ! Vous voulez ?....

—Oui, je me retire ; je ne puis plus être à la tête de mon étude.... Seulement, vous me permettez bien d'y venir en qualité de premier clerc ?

—Rien ne sera changé, dit Claude. Nous serons deux à vous aimer, voilà tout !

—Merci, mon enfant !



Les obsèques du commandant Morain eurent lieu le lendemain, au milieu d'une grande affluence.

Deux jours après, Thérèse Garancier et Serge Morain eurent le courage de conduire Angéline Verdier à sa dernière demeure. La fortune de sa cousine fut remise à Serge, qui ne l'accepta que pour la distribuer aux pauvres. Et, depuis ce moment, il ne quitta plus la famille Garancier.

Au bout d'un an, il épousa Thérèse, très simplement; et, le même jour, fut célébré le mariage de Claude et de Julienne, qui avaient eu la patience d'attendre jusque-là, pour se marier en même temps que leurs amis.

Serge et sa jeune femme voyagent beaucoup; leur bonheur n'est attristé que par le souvenir du commandant Morain.

Claude fait semblant d'être grave avec ses clients, et se donne des allures de parfait notaire; mais il aime toujours la Seine et passe ses vacances avec sa femme sur un yacht délicieux, qu'on peut voir à l'ancre derrière la villa de M. Fourmont, quand il ne se promène pas sur les côtes de la Normandie ou de la Bretagne.

M. Fourmont baisse beaucoup et vit de plus en plus en gourmand. Jacquet fait des merveilles de jardinage. Quant à Zéphirin, il apprend le métier de matelot pour ne jamais quitter Claude.

Brigard a été condamné à vingt ans de travaux forcés et vient d'être expédié à Nouméa, où il aura le loisir de méditer sur les inconvénients de la jalousie.

FIN.

---

LA COMPAGNIE DES VINS DE BORDEAUX, (Bordeaux Claret Co.) établie à Montréal en vue du traité français, offre les meilleurs vins à \$3.00 et \$4.00 par caisse de 12 grandes bouteilles, aussi bon que n'importe quels vins à \$5.00 et \$8.00 vendus sur leurs étiquettes. Adressez: la Compagnie des vins de Bordeaux (Bordeaux Claret Co.) 30 Rue Hospital, Montréal.

---

Pour paraître dans le numéro de NOVEMBRE 1895 (n° 22) de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

# LE SECRET DES ORPHELINS

Par CHARLES DESLYS

Un ouvrage d'un fini et d'une délicatesse extraordinaire. Le récit est mouvementé, les incidents sont touchants parfois dramatiques. L'héroïne inspire au lecteur une vive sympathie justifiée par toutes ses actions. Le numéro de novembre sera envoyé à toute personne qui en fera la demande accompagnée de 10 cents en argent ou timbres-poste canadiens ou américains.

ADRESSEZ :

**LEPROHON & LEPROHON,**

ÉDITEURS

25 Rue St-Gabriel, Montréal, Can

N.-B.—Voyez le coupon d'abonnement à la fin de ce numéro. Demandez notre catalogue de livres et de musique envoyé gratis sur demande.

# LA FILLE DU REVOLUTIONNAIRE

---

## PREMIERE PARTIE

93

---

### CHAPITRE II.—BLANCS ET ROUGES (*Suite*)

—Pars, mon fils, s'écria la comtesse de Pennors, en réprimant ses larmes. Ta place est là dans les rangs de ceux qui veulent venger la mort du roi, sauver la reine, arracher la Révolution. Te retenir auprès de moi serait un crime, une lâcheté que je ne dois pas commettre. Je n'ai plus que toi au monde, cependant. . . . pars.

—Sa mère et moi nous veillerons sur Andrée, ajouta la courageuse femme. Pars, mon enfant. Souviens-toi de ton père. A ton retour tu retrouveras ta fiancée.

Elle ne court aucun danger. De pauvres femmes seules n'ont pas d'ennemis.

Mme de Pennors se trompait.

Un ennemi sans pitié, un ennemi terrible venait d'arriver à Nantes.

Il se nommait Guerneur.

Guerneur ! Ne trouvez-vous pas, lecteur, que ce nom donne froid lorsqu'on le prononce ? Ne dirait-on pas, en l'écoulant, d'une ancienne devise à double sens ? " Guerremeurs. " Ces deux consonnances ont quelque chose de fatal, de sinistre. Celui qui s'appelait ainsi devait porter avec lui la guerre, mais non la guerre franche, loyale ; il ne devait point connaître le combat face à face. Sa guerre à lui c'était la guerre des lâches, l'assassinat !

Pour imposer la Révolution à la France qui se débattait convulsivement, la convention ne trouva rien de pire que la création du tribunal révolutionnaire. A l'heure où la Bretagne se soulevait, à la voix de Danton, le tribunal de sang voyait le jour. A la même heure également, il fut résolu, sur la proposition de Carnot, qu'une partie considérable de l'Assemblée, quatre-vingt-deux membres, se transporterait aux armées et dans les départements.

Guerneur fut de ceux-là.

Avant de siéger à la convention, d'où venait-il ? Les uns disaient de Morlaix, d'autres de Laval ; de Bretagne à coup sûr. C'était bien un Breton, mais un Breton traître à son Dieu, à son Roi, à sa Foi.

Grand, haut, fort, avec des épaules voutées et larges, des traits gros, une bouche lippe et sensuelle, un œil bleu clair, toujours voilé sous le froncement d'épais sourcils, voilà l'homme.

Quel âge pouvait-il avoir ? on n'aurait pu le dire au juste ! un front sillonné et ravagé attestait qu'il avait dépassé la quarantaine.

Son aspect inspirait la terreur ; la terreur devait l'appeler à elle, le sang attire le sang.

En lui, il y avait de l'hyène et du chat. Le monstre caressait avant de mordre, éprouvant un plaisir cruel à jouer avec sa victime.

Un jour, il était apparu à Montfort, dans l'Ille-et-Vilaine. Là, il s'était fait remarquer par une telle haine contre les prêtres et les nobles, il avait prononcé tant de discours incendiaires, réclamé la tête de tant d'innocents, que Montfort, petite ville imbue d'un républicanisme aussi nouveau que fervent, l'avait envoyé siéger à la Convention.

La Révolution, fort à court, cherchait des agents sans préjugés, sans scrupules, sans principes ; pourvu qu'ils fussent capables . . . de tout, elle ne leur demandait pas d'où ils venaient. Personne ne songeait donc à s'enquérir du passé de Guermeur ; et comme, en dehors des tirades sanguinaires, des imprécations et vociférations démocratiques, il se montrait peu loquace, il passait, aux yeux de ceux qui soutenaient la Révolution, pour un être sans reproche et sans peur.

A la convention, il s'était signalé par les motions les plus effroyables, allant de Danton à Marat, et de celui-ci à Robespierre, selon le cours politique du jour. Naturellement, il avait voté la mort du roi, cette mort horrible, *sans phrases*, sacrilège affreux qui pèsera éternellement sur la France.

Au 10 mars, il s'écriait ; " Si les girondins sont l'obstacle, égorgeons les girondins. "

Comme si l'obstacle ne devait pas toujours exister jusqu'à l'heure de l'éroulement final ! . . .

La convention lança donc nombre de ses membres sur la Bretagne. En outre de Prieur de la Marne, ce mélomane sinistre, et de Bourbotte qui suivaient l'armée républicaine, Gillet, Merlin de Douas et Guermeur se rendirent à Nantes, Nantes étant le grand centre de résistance contre l'insurrection. De là, les conventionnels devaient suivre les opérations et se porter sur tel ou tel point menacé, selon les besoins de leur cause.

A Nantes se trouvait déjà un autre conventionnel, un Girondin, Coustard, qui devait bientôt, dévoré par ses congénères, disparaître de la scène politique. En même temps, un autre girondin, Baco, *le Roi Baco*, dont plus haut il est parlé, était à la tête de la municipalité nantaise.

Toutes ces personnalités d'opinions diverse, se détestaient, se décriaient et surtout se surveillaient. La convention savait parfaitement ce qu'elle faisait en envoyant plusieurs de ses membres à la même place. Au moyen de leur espionnage réciproque, elle était sûre de savoir la vérité.

Il faut en demander pardon au lecteur, mais il est nécessaire de rappeler ces détails de l'histoire du temps, pour lui faire comprendre la suite de ce récit.

A peine arrivé à Nantes, Guermeur, lui aussi, se déguisa en chef militaire, et prit une allure des plus martiales. Le commissaire passa à sa ceinture rouge une paire de pistolets d'arçon, ceignit un lourd sabre et chaussa de hautes bottes. C'est chargé de cet attirail que nous l'avons vu apparaître au début de cette histoire, dans l'avenue de Kermarc.

Se faisant donner une escorte par l'ex-chirurgien Beysser, général des dragons rouges de Bretagne, il se mit à parcourir les rues de Nantes et la banlieue, poussant même des pointes assez loin de la ville, lorsque des éclaireurs étaient venus lui annoncer que les chouans ne se trouvaient pas dans ces parages.

Il est à remarquer qu'en révolution, à toutes les époques, les *civils*, chargés d'un pouvoir quelconque, éprouvent l'impérieux besoin de jouer forcément au soldat.

Ainsi que Yves Louic l'avait dit, la mission du citoyen Guermeur consistait à terroriser et à défanatiser les campagnes, et il s'acquittait de ce devoir en conscience, en se montrant aux yeux des paysans étonnés, partout où il pouvait le faire sans trop exposer sa précieuse personne. Dans ses excursions, il relevait avec soin les châteaux et les gentilhomnières, les pointant sur sa carte, et se promettant, une fois la guerre terminée, de faire passer sur toutes ces demeures, somptueuses ou modestes, le niveau républicain.

Dans une de ses courses, il poussa jusqu'à Kermarc. A la vue des toits pointus du manoir, il éprouva un mouvement de rage. L'aspect seigneurial de Kermarc faisait bouillonner toutes les passions haineuses dans le cœur du Conventionnel. Au milieu de ce pays embrasé par la guerre civile, Kermarc conservait un air calme, tranquille, hautain.

— C'est un défi à la Révolution, grommela Guermeur entre ses dents.

Avec son escorte, il s'était arrêté au milieu de l'avenue, et, de loin, sondait les profondeurs du parc à travers les barreaux de la grille. Elle s'ouvrit tout à coup, et donna

passage à une jeune fille monter sur un petit cheval breton qui galopait d'un train endiablé. Un garde, également à cheval, suivait à distance respectueuse.

C'était Andrée de Kermarc, accompagnée de Nicolas Goujon.

A l'aspect des dragons rouges, Andrée ne put retenir un cri de frayeur, elle devint livide. Le petit cheval fit un écart, et, après une volte complète, rentra bride abattue dans le parc.

Guermeur eut un éblouissement.

Le regard effaré de l'enfant l'avait frappé au cœur. Il demeurait là, hébété, les lèvres ouvertes, suivant d'un œil écarquillé la forme blanche qui s'enfuyait au loin. Il venait de ressentir une commotion épouvantable, un choc douloureux et terrible. Un sentiment inconnu jusqu'à cette heure venait de s'emparer de cette nature féroce.

Sur certains, l'amour s'abat comme un châtiment.

Comme un éclair, une pensée éclata dans ce cerveau. Revoir cette enfant, lui parler, jouir de sa présence... en faire la compagne de sa vie... Mais avant, faire périr ceux qui l'entouraient, qui l'aimaient ou pouvaient avoir des droits sur elle. Détruire ce château. Brûler et tuer tout!...

Où, tout cela se heurta confusément dans son esprit. Sa vie avait désormais un but. Il aimait! Mais comme aiment les fauves, avec fureur. La passion qui s'emparait de lui appelait plus les morsures que les caresses.

Andrée s'était précipitamment enfuie, mais le serviteur ne l'avait point accompagnée. Son cheval s'était arrêté brusquement et le jeune garde regardait avec une curiosité ironique le conventionnel qui semblait frappé de stupeur.

—Diable, fit-il à part lui, m'est avis que la jeune maîtresse fait une impression carabinière sur ce bonhomme-là.

Cependant Guermeur s'était remis. Le regard railleur de Nicolas, qu'il sentait fixé sur lui, lui fit monter au front le rouge de la colère. Il oublia un instant l'image de Mlle de Kermarc pour ne songer qu'à l'être assez osé pour regarder en face un commissaire de la convention

Le premier mouvement de Guermeur fut de faire signe à deux dragons et d'ordonner de jeter l'insolent à bas de son cheval. Mais aussitôt il se ravisa. En regardant attentivement le garde, il reconnut vite ces lèvres minces, ce regard faux, tous les signes distinctifs qui dénotent le fourbe et l'avid.

—Ce n'est pas là un serviteur dévoué qui reste en travers de la route pour protéger la retraite de sa maîtresse, murmura-t-il, il y a peut-être quelque chose à en tirer.

Faisant avancer sa monture à l'encontre de celle du garde, il s'éloigna légèrement de l'escorte, puis s'adressant à Nicolas qui n'avait pas baissé le regard :

—Avance ici, citoyen, lui dit-il.

Le garde fit deux pas en avant et se trouva alors à la hauteur du conventionnel.

—Mets pied à terre, fit encore Guermeur, et réponds-moi ou sans cela je te fais ficeler par mes dragons,—il disait : " Mes dragons,"—et mener à Nantes sur l'heure.

—Et pourquoi cela? répliqua Nicolas sans se troubler, je n'ai fait de mal à personne.

—Nous allons voir cela tantôt. Réponds, te dis-je, en attendant. A qui est ce château?

—A la marquise de Kermarc.

—Rien que sur ce mot-là je devrais te faire arrêter. Il n'y plus de marquise, il n'y a plus de *de*, le République a aboli les titres, les particules. Tu le sais, et tu continues à servir une aristocrate, une ci-devant; bien plus, toi, un homme libre, tu persistes à te dégrader en portant sa livrée.

—Dame, reprit toujours sans s'émouvoir Nicolas Goujon, je n'ai pas de biens au soleil. Si vous voulez me donner une position, je ne suis pas attaché au pays des nobles, ou, comme vous dites, des ex-nobles. Je cherche à gagner ma vie, et c'est tout.

—Qu'est-ce que c'est que ci-devant marquise?

—Une veuve, qui vit seule avec sa fille, la jeune citoyenne à laquelle les dragons ont fait tant peur.

—Ta maîtresse n'a pas de relations avec les brigands?

Le garde hésita un instant avant de répondre. Evidemment il soupesait qu'elle intéressait le pouvait avoir à dévoiler les secrets de sa maîtresse. Il se décida pour une réponse ambiguë.

—Peuh! vous savez, fit-il deux femmes seules, ça ne peut pas faire grand'chose.

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux de Guerneur. Il avait trouvé à qui parler, l'homme était à vendre.

—C'est bon, je n'ai pas besoin d'un savoir davantage. La République aura l'œil sur elles. Maintenant, autre chose, citoyen ; vas-tu souvent à Nantes, et peux-tu parfois t'y rendre sans éveiller les soupçons ?

—De temps à autre on m'y envoie faire des commissions ; et comme je passe ma journée et parfois mes nuits dans les bois je pourrais bien y aller si j'en avais l'envie ou si cela était nécessaire.

Cela marchait de mieux en mieux. Evidemment l'homme ne demandait qu'à parler. Le conventionnel, sûr de retrouver le garde, désirait terminer cet entretien, qui pouvait éveiller les soupçons du chef d'escorte. A ce moment, toutes les précautions devaient être prises, chacun se méfiant de son voisin.

—Trouves-tu à Nantes sous deux jours, dit-il à Nicolas. Tu te rendras au château. Tu demanderas le citoyen commissaire Guerneur. Tu retiendras ce nom-là, Guerneur. Et alors je te donnerai mes instructions et les moyens de servir la République, une et indivisible.

—Je crois, fit Nicolas en remontant à cheval et en reprenant à petit pas le chemin de Kermarc, je crois que je pourrais bien avoir trouvé le moyen de gagner de l'argent et en même temps celui de devenir quelque chose. J'irai voir cet homme-là, comme il me l'a dit. Il ne me fait pas peur du tout, avec ses airs terribles. . . . En a-t-il roulé des yeux à la vue de mamzelle Andrée. Allons, Nicolas, le gibier donne dans le collet. Ton étoile pourrait bien briller mon garçon.

Deux jours après, parti de bon matin de Kermarc, il se rendait à Nantes.

Dès son arrivée au château, ayant annoncé l'objet de sa visite, il fut aussitôt introduit auprès de Guerneur.

### CHAPITRE III.

#### LE MARCHÉ

Tournant le dos à la porte, Guerneur était assis à une petite table couverte de papiers. Il y avait là des dénonciations, des mandats d'amener, des listes de suspects et des liasses d'arrêts de mort. Comme arme de persuasion, la République a surtout employé le couperet de la guillotine.

Une glace placée sur la cheminée devant le Conventionnel lui permettait de voir tout d'abord la physionomie des gens qui arrivaient jusqu'à lui.

Il ne put dissimuler un sourire de satisfaction à l'aspect du garde. Il l'attendait.

Depuis la rencontre il avait vainement cherché le sommeil, il avait eu devant les yeux cette apparition céleste qu'il n'avait fait qu'entrevoir et qui s'était dissipée, en lui laissant au cœur une blessure incurable.

—Tu es exact au rendez-vous, citoyen, dit-il en se retournant brusquement et en toisant le nouveau venu.

—Dame, répliqua Goujon, vous m'avez prié de venir, j'ai pensé que vous aviez quelque chose à me demander, ou tout au moins à me dire.

Les sourcils de Guerneur se rapprochèrent, il se vit percé à jour, L'intimidation ne réussissait pas auprès du jeune garde.

—Tutoie-moi, reprit-il, cherchant une diversion pour se remettre. Les citoyens doivent se tutoyer entre eux. La République n'a que faire des ci-devant formules de politesse.

—Je veux bien, citoyen, du moment que tu l'ordonnes, et je t'obéirai tant que cela te fera plaisir.

Et comme Guerneur se taisait, cherchant à poser une question dont il ne trouvait point le teneur, le garde reprit après avoir attendu un instant :

—Et maintenant, qu'est-ce qu'il y a pour ton service, citoyen ?

—Je vais te le dire, répondit Guerneur. On me prévient par des rapports réitérés, que ce château, devant lequel je t'ai rencontré hier faisant un métier indigne d'un homme libre, est un repaire de chouans et d'aristocrates. Est-ce vrai ? Parle !

Nicolas Goujon regardait bien en face celui qui l'interrogeait.

—Et si je ne voulais pas te répondre ? dit-il.

Je te ferais guillotiner, s'écria Guermeur en se levant avec une colère furieuse.

—Tu ne feras pas cela ; je suis bien tranquille, tu y perdrais trop. Joue cartes sur table, citoyen. Tu as besoin de moi, puisque tu m'as dit de venir jusqu'ici. Moi je me suis rendu à tes ordres, et je suis tout disposé à parler ; mais avant tout, je veux savoir ce que ça rapporte. Donnant, donnant.

—Et servir la République ?

—Je la servirai si elle me paie. Voilà tout ce que je connais, moi. Les services qui ne sont pas payés, ça rentre dans les procédés de l'aristocratie.

Et un sourire cynique pinça les lèvres de Nicolas Goujon.

—Bien, fit Guermeur en se rasseyant. C'est entendu.

Et ouvrant un tiroir de la table, il y prit une bourse pleine d'or, faisant risseler le contenu dans ses deux mains.

Le garde avançait les doigts,

—Tout beau, repris le commissaire, il y a là le prix de bien des consciences. A mon tour de dire : donnant, donnant. Et maintenant, parle. Tu sais que j'ai de quoi te payer.

—C'est que j'en ai long à dire.

—Assieds-toi, j'ai tout le temps de t'écouter.

—Eh bien, fit Nicolas, en prenant un escabeau, on t'a trompé en te disant que Kermarc est un nid de ci devants et d'insurgés, il n'y vient personne. Je ne puis que te répéter ce que je t'ai dit hier. Il n'y a là que la marquise et sa fille.

—Elles n'ont plus de parents, de famille ?

—Je n'ai pas dit cela.

—T'expliqueras-tu à la fin !

—Oui, si vous me laissez le temps de parler. La marquise a de la famille. Elle a un fils, un gaillard solide, celui-là, et qui n'aime pas la République, faut en convenir.

—Et où est-il ?

—A l'armée du Condé.

Le visage du Conventionnel s'éclaira d'une joie féroce. Le garde lui donnait une carte superbe, un atout majeur. Par l'émigré, il avait barre sur la mère et la fille. C'était déjà un grand point.

—Continue, mon garçon, fit-il au traître. C'est très important ce que tu me dis-là, et tu as droit à toute la reconnaissance de la République.

—J'espère qu'elle va me le prouver tout à l'heure, répliqua avec aplomb le garde-chasse, traitant d'égal à égal son complice.

Mais ces derniers mots éveillèrent de nouveau la colère de Guermeur ; il résolut de couper court aux familiarités du citoyen Goujon ; mais répondit-il en affectant un grand calme :

—Tu as raison, citoyen. La république a de l'or pour payer ceux qui la servent. Mais elle a du plomb et du fer pour punir ceux qui la trompent. Aussi, si tu ne marches pas droit, ne t'étonne pas de recevoir un beau soir une balle entre les deux oreilles.

Nicolas reconnut cette fois qu'il avait été trop loin ; aussi résolut-il, tout en prenant un ton autre, d'en donner au conventionnel pour l'argent que celui-ci aurait un instant plus tard le plaisir de lui offrir.

C'est ainsi qu'il entra dans des détails circonstanciés sur Louis de Kermarc. Expliquant comment la marquise recevait parfois des nouvelles de son fils, Nicolas Goujon promit d'intercepter ces lettres qui, dans la main du conventionnel, étaient des armes aussi terribles que sûres. Mais sa délation ne devait pas se borner là, elle devait aller plus loin et frapper jusqu'à la Chaulaye. Nicolas comprenait que l'existence de René de Pennors intéressait fort celui sur qui, à première vue, Andrée avait produit une impression si soudaine et si profonde.

Lorsqu'il en arriva à parler des fiançailles de Mlle de Kermarc et du jeune comte de Pennors, le visage du conventionnel se couvrit d'une pâleur livide. Cette enfant sur laquelle il avait jeté son dévolu, cette jeune fille qu'il regardait déjà comme sa part du butin dans la grande curée révolutionnaire, quelqu'un songeait à la lui disputer. Elle aimait et elle était aimée ! Ah ! qu'il souffrait celui-là, avant de mourir ! qu'il serait torturé ! qu'il verserait des larmes amères ! Guermeur se réjouissait rien qu'en songeant aux supplices qu'il pourrait lui infliger.

A cette rage sourde qui s'était emparée de lui, dès la première vue d'Andrée, venaient se joindre les tourments de jalousie féroce. Il interrogeait Nicolas avec une curiosité

énervée et fébrile. Il voulait tout savoir et entraînait dans les plus minutieux détails. Co René ! il le voyait tel qu'il était réellement, noble, distingué, beau, jeune, et la glace qu'il avait devant lui, lui renvoyant son image, lui disait cruellement que, fait comme il l'était, le dégoût et l'horreur étaient les seuls sentiments qu'il pût inspirer.

— Ils verront, murmura-t-il, si je sais, si je puis faire trembler.

Ce fut bien pis encore lorsque l'espion, qui jouissait de l'effet que produisait ses paroles, lui eut dit que les deux jeunes gens passaient des journées entières à courir à cheval par les landes et les bois, et que personne ne songeait à contrecarrer leur amour. Il s'écria alors :

— Où vont-ils, sans songer cette fois à se maîtriser, où peut-on les voir ? les trouver ?

— Oh ! pas en ce moment, répliqua le garde ; M. René n'est pas à la Chaulaye. Il est parti le 14 mars, comme tout le monde, emmenant avec lui son Jacques Diéras que Dieu confonde. Je ne sais pas avec quel chef de chouans il sert, parce qu'on se méfie de moi : on sait que je ne les aime pas, les chouans. Mais il revient à la Chaulaye entre deux affaires ; et chaque fois il pousse à Kermarc, et vite, allez, son cheval s'arrête à la grille, blanc d'écume. Il sera facile de le surveiller.

Guermeur comprenait qu'il était obligé d'agir avec une précaution extrême. Certes, rien n'était plus facile que de faire traîner la marquise de Kermarc et sa fille dans les prisons de Nantes, et de leur faire couper la tête ; d'en faire autant pour la comtesse de Pennors et d'arriver, au moyen de la mère prisonnière, à faire tomber le fils dans un guet-apens. Mais il savait aussi que, malgré la dictature dont étaient revêtus les commissaires de la convention, une fois dans les cachots, Andréé serait hors de son pouvoir, de sa portée. Et ce monstre frissonnait en songeant alors que, malgré lui, cette adorable tête qui passait toujours devant ses yeux ; pouvait tomber sous le couteau révolutionnaire.

Le fauve réfléchissait : par instant une joie féroce se lisait sur ces traits. On eût dit que sous sa large main velue il tenait déjà ses victimes. René ! oh ! René surtout, ce hobereau que les dangers de la guerre devaient rendre, le couvrant d'une auréole, plus cher encore à sa fiancée ! . . . Que n'eût-il pas donné pour l'avoir là . . . sous ses pieds.

Lorsqu'il eut écouté tous les rapports que Nicolas Goujon pouvait lui faire. Guermeur plongea la main dans la bienheureuse bourse, objet des convoitises du jeune garde et en tira cinq pièces d'or, somme considérable pour l'époque. Nicolas s'empressa de les faire disparaître.

— Et chaque fois, dit Guermeur, que tu auras quelque chose d'intéressant à me dire, tu en toucheras autant.

Le traître se déclara fort satisfait, se promettant d'avoir sous peu des nouvelles importantes à offrir à son nouveau maître. En se retirant, il emporta l'ordre de se tenir d'une façon constante à la disposition de Guermeur, d'être prêt à agir au premier signal, d'ouvrir l'œil et l'oreille, de surveiller Kermarc, d'intercepter les lettres du comte de Pennors s'il en arrivait au château ; enfin de tenir le conventionnel au courant des faits et gestes de la marquise et de sa fille et aussi de ceux de René de Pennors si la guerre lui laissait des loisirs, sans oublier Jacques Diéras.

Depuis cette première entrevue entre les deux complices, la guerre s'était déchaînée tout autour de Nantes avec une violence extrême. Une fois décidés à combattre la Révolution, les Bretons comme les Vendéens savaient le sort qui les attendait, ne devant espérer ni pitié ni merci. Lors du soulèvement partiel de l'année précédente, après l'égorgement des malheureux prisonniers, les gardes nationales de la plaine n'étaient-elles pas retournées dans leurs foyers, " emportant comme trophées, au bout de leurs baïonnettes, des nez, des oreilles, et des lambeaux de chair humaine. "

Guermeur et Nicolas Goujon avaient eu, depuis lors, de nombreuses entrevues, soit à Nantes même, soit le soir ou la nuit tout auprès de Kermarc, ainsi que l'a vu le lecteur. Le conventionnel, accompagné de son escorte de dragons rouges, parcourait constamment les alentours du château dans l'espoir de rencontrer la jeune fille dont l'image le poursuivait sans cesse. Car cette passion était devenue une véritable furie. Par deux fois Guermeur avait aperçu Mlle de Kermarc à travers les arbres. Il s'était approché en rampant et avait pu, durant quelques instants, contempler Andréé, qui ne se doutait point qu'à deux pas de là, la guettait le monstre qui avait juré sa perte.

(Suite au prochain numéro.)

## LE MENDIANT D'ALSACE

ROMANCE.

Chantée par Madame AMIATI

Paroles de

Musique de

PAUL DE NÉHA &amp; E. BEAUPÈRE

FRÉDÉRIC BOISSIÈRE

1<sup>ER</sup> COUPLET.

Andante. Moderato.

Fi - dèle au vieux dra - peau jus -

ques à la be - sa - ce, Un vieil-lard à longs cheveux blancs, Sur

les chemins poudreux qui des - cen - dent d'Al - sa - ce, Pen - sif, tra - f - ne

*rit.* *animez un peu.*

ses pas tremblants ; Tout à coup son regard s'é - clai - re : Là -

bas, à l'ho - ri - zon joy - eux, Se dres - se la tour sé - cu - lai -

*rit.* Andte

re, Où re - commence, en - fin, le pa - ys des ai - eux !



*REFRAIN avec sentiment.*



Et, dé-dai - gnant tou - te souf - fran - ce, A l'au - ro - re de meilleurs



jours, Le vieil-lard dit : C'est pour tou - jours

*lent.*



Que je re - viens, ter - re de Fran - ce!.....

2<sup>E</sup> COUPLET

Aux sons des carillons, bergers et bergerettes  
 Jettent leurs refrains aux échos,  
 Et le vieillard, heureux, cueille des pâquerettes,  
 Des bluets, des coquelicots...  
 Trop tôt!... crie une voix méchante,  
 Trop tôt!... Halte-là, l'homme aux fleurs!...  
 C'est dix pas plus loin que l'on ebante :  
 Ici, c'est en prison qu'on met les trois couleurs !

*Refrain*

Mais, dédaignant toute souffrance,  
 A l'aurore de meilleurs jours,  
 Le vieillard dit : C'est pour toujours  
 Que je reviens, terre de France !

3<sup>E</sup> COUPLET

Cependant il persiste, il se hâte et s'empresse  
 De franchir bientôt les dix pas,  
 Quand soudain il fléchit, pousse un cri détresse,  
 Tombe... et ne se relève pas !  
 Mais apercevant cette borne  
 Qu'il vient de dépasser mourant,  
 Une fois encor son œil morne  
 Brille!... puis le vieillard s'endort en murmurant :

*Refrain*

Je puis braver toute souffrance,  
 Car, à l'aube de meilleurs jours,  
 Je te revois, et pour toujours,  
 Je t'appartiens, terre de France !

## LES BONS PAPAS

(Suite)

(Pour la première partie voir le numéro de septembre)

BEAUVILAIN, *l'interrompant*

Je ne crois rien, je ne veux rien supposer, je.. constate, voilà tout !

DUPLASTRON

Enfin, j'ai gagné !

BEAUVILAIN

Oui.—Oui, monsieur Duplastron, vous avez gagné ! Voici vos trois centimes.— Ah !—Maintenant que vous êtes satisfait, vous plaît-il que nous passions à un autre ordre d'idées et que nous causions de la chose importante qui devrait,—il me semble,—passer avant tout, et que vous avez l'air de traiter avec une légèreté sans pareille,—malgré qu'il s'agisse de l'avenir de nos enfants ?..

DUPLASTRON

Je ne demande pas mieux, monsieur Beauvilain.. mais.. vraiment.. je ne sais comment m'y prendre pour causer avec vous,—vous me paralysez,—j'ai peur de vous être désagréable ;—alors—que voulez-vous ?—je ne dis plus rien !

BEAUVILAIN

Dites tout de suite que je suis un ogre, un avale-tout-cru, un....

DUPLASTRON, *l'interrompant à son tour.*

Non, monsieur Beauvilain, vous êtes un excellent homme que j'estime et que j'aime — je ne dirai pas comme une mère, mais comme une nièce ! — Seulement, vous êtes un peu vif !.. un peu irascible et, que voulez-vous que je vous dise ?.. vous me terrifiez !!!

BEAUVILAIN

Il est vrai que vous avez souvent l'air d'un imbécile.

DUPLASTRON

Vous voyez bien !

BEAUVILAIN

N'insistez donc plus, et causons sérieusement ! Tâchons d'en finir aujourd'hui, car voilà deux mois que ce mariage traîne et mon fils, et moi-même, commençons à en avoir assez ! — Dites-moi votre prix !

DUPLASTRON

Que je vous dise mon prix ! Quel prix ? Je ne sais pas ce que vous voulez dire !

BEAUVILAIN

C'est bien clair cependant, — combien donnez-vous à mon Ernest pour qu'il se charge de votre fille ?

DUPLASTRON

Vous me surprenez toujours avec vos questions à brûle-pourpoint ! — Prenons la chose d'une autre façon. — Voulez-vous ?

BEAUVILAIN

Volontiers ! Combien croyez-vous que j'aie dépensé pour élever mon Ernest et en faire l'homme que vous savez ?

DUPLASTRON

Il ne s'agit pas de cela, mais..

BEAUVILAIN, *vivement.*

Comment, il ne s'agit pas de cela ? de quoi s'agit-il donc ?

DUPLASTRON

Eh bien ! et Julie ? croyez-vous qu'elle ne m'a rien coûté ; et puis, c'est sage, rangé, économe.

BEAUVILAIN

Il ne manquerait plus que ça ! — Est-ce que vous croyez que si c'était une trainée, je la donnerais à mon Ernest ? — Voyons, dites votre prix.

DUPLASTRON

Ce n'est pas comme ça que j'entendais causer d'une affaire aussi sérieuse !.. Vous me prenez au dépourvu !

(A continuer)

## LA CUISINE

CALENDRIER GASTRONOMIQUE  
POUR OCTOBRE

Le personnes qui consulteront cette table pour arranger leur service sont prévenus que l'on n'y indique point les choses que l'art obtient contre l'ordre naturel des raisons.

## GROSSES VIANDES

Bœuf, veau, mouton, agneau.

## GIBIER

Chevrette, lièvre, lapin, canard sauvage, perdrix, bécasses, bécassines.

## VOLAILLE

Dindon, poularde, poule, pigeons, oie, canard.

## POISSONS

Truite, carpe, tanche, brochet, perche barbeau, soles, plies, éperlans.

## COQUILLAGES

Homards, moules, huîtres.

## LÉGUMES

Choux de saison, choux-fleurs, artichauts, celeri, chicorée blanche, salades de toute espèce.

## RACINES

Carottes, navets, panais, salsifis, scorsonnés, oignons, poireaux, pommes de terre, topinambours.

## FRUITS

Pommes, poires, coings, pêches, prunes, cornes, raisins, figues, niffes, noix, noisettes, avelines.

## UN DINER EN OCTOBRE

## POTAGE

A la Julienne.—Prenez des racines de toute espèce en égale quantité, de l'oseille et de la laitue; coupez le tout en filets d'une demi ligne environ, excepté les oignons qu'il faut tailler en tranches. Passez les racines au beurre pour les faire

revenir, mettez-y ensuite la laitue, les herbes et du cerfeuil, que vous faites également revenir; mouillez avec du bouillon, faites bouillir à petit feu jusqu'à ce que le tout soit bien cuit; ensuite, versez votre julienne sur des tranches minces de pain.

## POISSON

(Entrée).—La truite commune a la chair blanche et la saumonée l'a rouge; après avoir vidé le poisson, sans lui ouvrir le ventre et sans l'écailler, vous le laverez et essuierez bien en ayant soin de lui ficeler la tête. Faites cuire au court-bouillon; quand il est cuit et prêt à être servi, dressez sur un plat et servez avec la sauce que vous jugerez la plus convenable.

## ROTI

(Rosbif à l'anglaise).—Lavez le morceau de viande tel que livré par le boucher, assaisonnez et mettez au four dans une cuisinière. Tournez de temps en temps et arrosez fréquemment avec le jus qui en découle, après environ une heure de cuisson ajoutez un peu d'eau au jus et arrosez le rôti de nouveau jusqu'au moment de le retirer du four. Le temps nécessaire varie avec la grosseur du morceau.

## ENTREMETS

Artichauts à la sauce blanche. Parez, faites cuire et rafraichissez vos artichauts. Faites les réchauffer, au moment de les servir, en les replongeant dans l'eau bouillante, après avoir oté le foin, dressez-les sur le plat, mettez de la sauce blanche dans chaque artichaut à la place qu'occupait le foin, et replacez le clocher sans qu'il y paraisse. On peut aussi servir la sauce tout simplement dans une saucière.

## DESSERT

Tarte au confitures.—Etendez vos confitures sur la pâte, et relevez-en le bord tout autour, couvrez-les d'une feuille de pâte bien mince, à laquelle vous ferez de distance en distance quelques petits trous. Mettez au four sur une plaque de fer battu, ou une feuille de papier beurré. Saupoudrez-les de sucre en sortant du four.

OCTOBRE 1895.

**Ce Coupon est toujours bon****AVIS**

LISEZ CECI ATTENTIVEMENT

Comme Prime exceptionnelle à tous ceux qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui, étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, Magazine Littéraire publié mensuellement, est de \$1.00 par an. Donc à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous adresserons "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an (12 numéros, c'est-à-dire un numéro par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**LA MAYEUX**," par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.

"**LA MALÉDICTION D'UN PÈRE**," par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICÈTRE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTÉRIEUX**," (2 magnifiques volumes), roman canadien émouvant, par Dr. V. Eugène Dick.

"**VIES BRISÉES**," par Jules Mary, grand roman émouvant double colonne, 266 pages, 28,196 lignes de matière à lire.

**COUPON.**

MM. LÉPROHON & LÉPROHON, *Éditeurs*,  
25, rue St-Gabriel, Montréal.

*Messieurs,*

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de ..... 189 . Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer ..... comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N.B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

Coupez cette feuille en suivant le pointillé.

Les petites comédies Montréalaises

## L'enfant du Char Electrique

## PERSONNAGES

CHIPOLET ;— LE CONDUCTEUR ;— LE  
CONTROLEUR ;— VOYAGEURS.

La scène se passe dans un char, Rue Craig.

LE CONDUCTEUR, à *Chipolet*, avisant un  
petit enfant, à côté de lui. — Vous ne pre-  
nez pas l'enfant sur vos genoux ?CHIPOLET. — Je ne prends pas l'enfant  
sur mes genoux ?LE CONDUCTEUR. — Comme vous vou-  
drez, mais alors payez moi sa place.CHIPOLET. — Je ne paierai pas sa pla-  
ce.LE CONDUCTEUR. — Eh bien, Monsieur,  
vous allez descendre.CHIPOLET. — Je ne descendrai pas. (*Le  
conducteur saisit Chipolet par le bras*). Ne  
me touchez pas, où je vous casse la figure.LE CONDUCTEUR. — Très bien, nous  
nous expliquerons au prochain bureau.

Le char arrive au bureau.

LE CONDUCTEUR, au contrôleur, dési-  
gnant *Chipolet et l'enfant*. — Voilà un  
Monsieur qui refuse de payer la place de  
cet enfant et qui ne veut pas le mettre  
sur ses genoux.CHIPOLET. — Je ne paierai pas la place  
de cet enfant et je ne le mettrai pas sur  
mes genoux.LE CONTROLEUR à *Chipolet*. — Monsieur,c'est le règlement ; payez la place de cet  
enfant, ou mettez-le sur vos genoux.LE CONTROLEUR. — Eh bien, monsieur,  
vous allez descendre.CHIPOLET. — Je ne descendrai pas. (*Le  
contrôleur saisit Chipolet par le bras*). Ne  
me touchez pas, ou je vous casse la figure.LE CONTROLEUR. — Très bien, nous  
nous expliquerons devant un policeman.

Advient un policeman-

LE CONTROLEUR, au policeman, dési-  
gnant *Chipolet et l'enfant*. — Voilà un  
monsieur qui ne veut pas payer la place  
de cet enfant et qui ne veut pas le mettre  
sur ses genoux.LE POLICEMAN, à *Chipolet*. — Allons,  
allons, que c'est obligatoire ; de trois cho-  
ses l'une, ou que vous donnerez cinq cents,  
ou que vous prendrez le marmot sur vos  
genoux, ou que vous ficherez le camp.CHIPOLET. — Je ne donnerai pas cinq  
cents, je ne prendrai pas le marmot sur  
mes genoux, et je ne fichera pas le camp.  
(*Le policeman empoigne Chipolet*). Ne me  
touchez pas, ou je vous casse la figure.LE POLICEMAN. — Très bien, mais alors  
que vous allez avoir l'obligeance de venir  
vous expliquer chez le recorder.CHIPOLET. — Soit, j'y vais. Du reste,  
c'est mon chemin. (*Il descend du char*).LE CONDUCTEUR, LE CONTROLEUR, LE  
POLICEMAN, LES VOYAGEURS. — Et l'enfant !  
Et l'enfant ! Vous oubliez l'enfant !CHIPOLET. — Tas d'idiot ! C'est l'en-  
fant de la grosse dame qui dort sur la  
banquette !

TREBLA.

## DILEMME

## SONNET

Sois fier, tu marcheras de combats en vacarmes.  
Sois humble, chacun va te traiter en valet.  
Sois riche, tes amis te prendront au collet.  
Sois pauvre, au lieu d'amis, ce seront les gendarmes.

Sois franc, et contre toi tu donneras des armes.  
Sois fin, mais prends bien garde au code, s'il te plaît !  
Sois aimant, et c'est toi qui verseras des larmes ;  
Sois aimé, c'est un autre—autre air, même couplet !

Sois seul, tu maudiras le néant de ta vie ;  
A deux, tu pleureras ta liberté ravie....  
Que faire enfin pour être et ne pas avoir tort ?

Sois quelqu'un, ne sois rien, aie ou non du génie,  
Sois de ceux que l'on raille ou de ceux que l'on nie,  
Tu n'as qu'un seul moyen d'avoir raison ; Sois mort !

EDOUARD PAILLÉRON,  
de l'Académie Française.

# LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

Incorporée par lettres Patentes,  
le 18 Juin 1895.

FONDÉE DANS LE BUT DE RÉPANDRE ET DE  
DÉVELOPPER L'ART DE LA SCULPTURE.....

**Capital Actions - \$50,000**

## DISTRIBUTION DES PRIX

1 Lot valant	- - - - -	\$1,500	\$1,500
1 "	- - - - -	400	400
8 "	- - - - -	25	200
10 "	- - - - -	10	100
40 "	- - - - -	5	200
100 "	- - - - -	2	200
300 "	- - - - -	2	300

## LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant	- - - - -	1	100
100 "	- - - - -	1	100
999 "	- - - - -	1	999
999 "	- - - - -	1	999
<hr/>			
2658			\$5098

Une liste des numéros gagnants sera donnée à tout souscripteur qui en fera la demande. La distribution se fait par un comité de citoyens connus et dignes de confiance. Nous rachetons les prix à 5 pour cent d'escompte.

**PRIX DU BILLET**

**TIRAGE**

**10 Cents**



**Tous les Mercredis**

Dans le Bureau de la Société, Rue St Laurent.

G. CODERRE, *Gérant-Général.*

J. E. CLÉMENT, *Secrétaire-Correspondant.*

**Bureau Principal: 104 St-Laurent, Montréal.**

☞ On demande des agents responsables pour la compagnie. ☞

Mentionnez LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE chaque fois que vous écrirez à la Compagnie.

# LE RIFLE.

**Le dernier mot de la Science**

**UNE DECOUVERTE RÉCENTE ET INESTIMABLE !**

**LA POMMADE ANTISEPTIQUE**

**Du Dr. RAMEAU,**

**Pour la Guérison Rapide et Sûre du**

*Rifle, Chapeau, Plaies autour des oreilles, Echauffements, Suppurations indolentes, Ulcères aux jambes et autres maladies de la peau.*

**A**PRÈS de longues et patientes recherches scientifiques on n'était pas encore parvenu à trouver un remède contre la plus tenace et la plus douloureuse maladie des enfants et des adolescents—désespoir des mères et des praticiens—Le Rifle a toujours été l'opprobre de la médecine. Le petit être dont la mère voudrait être fière, et à bon droit, couvert de plaies, saignant, indolori, sans sommeil et pleurant nuit et jour, est un objet de répulsion et de pitié pour tous ceux avec qui il vient en contact. Les longues insomnies de la mère, les soins incessants dont elle est obligée d'entourer le petit martyr, ne sont-ils pas le désespoir du ménage. Après de longues, coûteuses et persévérantes recherches, nous avons enfin découvert un remède efficace, un spécifique que nous livrons à l'appréciation de ceux qui ont eu le malheur de passer, ou qui puissent actuellement à travers cette cuisante phase de la vie. Nous n'hésitons pas à promettre que le remède que nous offrons aux mères souffrantes et aux pauvres petits malades, sera apprécié avantageusement sur son propre mérite et que toute mère qui aura employé judicieusement et avec la persévérance voulue la Pommade Antiseptique du Dr. Rameau sera, si elle aime ses compagnes souffrantes, la zélatrice la plus ardente de l'œuvre humanitaire que nous préconisons.

La Pommade Antiseptique du Dr. Rameau ne guérit ni la Consomption, ni la Bronchite, ni le Cancer, mais elle guérit à coup sûr le RIFLE, et les autres maladies du même genre, le Chapeau, les Plaies autour des oreilles et sur la figure, les Echauffements, les Suppurations indolentes, etc. N'est-ce pas suffisant? Les panacées et les élixirs de longue vie ont fait leur temps et dans ce siècle de spécialisation on ne croit plus aux remèdes qui guérissent de tous maux. Les travaux de Pasteur, de Roux et d'une légion de savants ont proclamé et prouvé les succès éclatants de l'antiseptie et les succès prodigieux obtenus dans nos hôpitaux et dans la pratique de nos médecins nous démontrent tous les jours l'efficacité incontestable de cette merveilleuse méthode. Mais en toute chose, il faut être de bon compte et la médecine serait bien au dépourvu si l'hygiène ne venait lui prêter son aide bienveillante. Aussi est-il nécessaire pour obtenir de la

## **Pommade Antiseptique du Dr. Rameau,**

vite et sûrement tout l'effet bienfaisant quelle est susceptible de produire, de veiller à la propreté, à la diète et à l'exercice du malade, à la propreté et à la ventilation convenable du logis, toutes précautions indispensables dans le traitement de quelque maladie que ce soit. Il est une erreur populaire assez répandue qui consiste à dire qu'il est dangereux de guérir certaines maladies, le RIFLE et le CHAPEAU entr'autres, erreur préjudiciable s'il en est. Le malade ne saurait souffrir d'être guéri de sa maladie. Laissons ces superstitions à leurs propriétaires légitimes, les ignorants, et n'écoutons que la voix de la saine raison et de l'expérience.

Nous ne croyons pas nécessaire de produire les nombreux certificats que nous possédons constatant la suprême efficacité de la

**POMMADE ANTISEPTIQUE DU DR. RAMEAU,** Employez-la judicieusement et constatez-en les effets par vous-même

EN VENTE DANS TOUS LES PHARMACIES

ET CHEZ : **J. E. W. LECOORS, Pharmacien-Chimiste,**

**COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL,**

En voyez franco sur réception du prix, \$1.00. Seul Agent pour le Canada et les Etats-Unis

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attraits journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantages exceptionnels des primes mensuelles dont voici la liste attrayante :

1 <sup>ère</sup> Prime.....	\$50
2 <sup>ème</sup> do .....	25
3 <sup>ème</sup> do .....	15
4 <sup>ème</sup> do .....	10
5 <sup>ème</sup> do .....	5
6 <sup>ème</sup> do .....	4
7 <sup>ème</sup> do .....	3
8 <sup>ème</sup> do .....	2
86 primes à \$1.00 .....	86
<hr/>	
94 primes.....	\$200

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique par trois personnes choisies dans l'assemblée. ABONNEMENT : Un an \$3 ; Six mois, \$1.50 ; Quatre mois, \$1.

**BERTHAUME & SABOURIN**  
PROPRIÉTAIRES

PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL.

## AVIS

ON se charge, à la librairie LEPROHON & LEPROHON de l'importation sur demande de tous les bons ouvrages publiés en France, et à l'étranger, soit en librairie ou musique vocale et instrumentale. Le délai nécessaire pour l'importation des ordres d'Europe, est en moyenne de deux mois à deux mois et demi quand les volumes viennent dans nos caisses.

Nous pouvons aussi lorsqu'on le désire, faire venir les commandes par la poste, ce qui prend environ un mois ; les frais de port, dans ce cas, sont ajoutés au prix ordinaire du livre.

Nos prix, sauf quelques exceptions, sont à 30 cents le franc sur ceux des catalogues des éditeurs français. On répond, par retour de la malle, à toute demande de renseignements.

### LEPROHON & LEPROHON,

Editeurs :

De la Bonne Littérature Française

25 RUE ST-GABRIEL. MONTREAL.



**Dr J. G. A. GENDREAU,**  
 CHIRURGIEN-DENTISTE  
 20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.  
 Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par  
 anesthésie. Dents posées avec ou sans palais  
 d'après les procédés les plus nouveaux.  
 Heures d.e bureau de 9 a.m. à 6 p.m. Téléphone 2818.

**EDMOND HARDY**  
 Editeur et Importateur de

Musique et d'instruments. Fournisseur  
 des pensionnats et maisons d'éducation  
 catholiques. Agent pour la célèbre mai-  
 son d'instruments, de fanfares et d'har-  
 monie de C. Mahillon, de BRUXELLES.  
 Violons, Mandolines, Guitares, etc.  
 Cordes pour tous les instruments.

**DOMINION TOILET SUPPLY COY**  
 AGENCE PRINCIPALE:

Dominion Steam Laundry; 623 rue St-Laurent,  
 MONTREAL.

Abonnez vous à cette maison de confiance. Néces-  
 saire de toilette avec horloge. Service 25c par semaine.  
 Faites enregistrer votre abonnement sans retard

**No. 210 RUE ST-LAURENT,**  
 Tel. Bell 2466. **MONTREAL.**

DEMANDEZ

**MON ONCLE ET MON CURÉ**

EN VENTE CHEZ

**LEPROHON & LEPROHON**

**25 Rue St-Gabriel**

MONTREAL - Canada

**PRIX - - 15 Cts.**

**BURNETT'S CITY EXPRESS.**—For the removal of  
 Furniture, Pianos, Baggage, etc, Safes Hoisted and  
 Lowered to and from all parts of the City. Large  
 Vehicle constantly on hand for Pleasure Parties.  
 Terms Moderate.

Office 339 St James Street  
 Telephone 2636. **Montreal.**

**DENTISTE**

M. HORACE PEPIN, Dentiste, No. 162 rue Saint-  
 Laurent. Satisfaction complète pour tout ce qui con-  
 cerne l'art dentaire, tels que dents posées sur racines  
 avec ou sans palais. Obturation en or, argent, dentine  
 etc. Administration du gaz. Extraction sans douleur.

**N. LEVEILLEE, MARGHAND**  
**TAILLEUR**

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

**No. 138 ½ Rue St-Laurent, Montréal.**

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds  
 de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

**La Canada Piano Co.,**

Marchands de Pianos, Orgues et Machines  
 à Coudre des meilleures manufactures  
 Canadiennes et Américaines

Vendus pour du comptant ou avec des condi-  
 tions les plus faciles.  
 Venez examiner notre assortiment avant  
 d'acheter ailleurs.

Seuls agents des celebres Pianos  
**GOLDSMITH, New-York.**  
**THE WAGNER PIANO, Ontario,**  
**FOISY, Montréal**

Chaque piano est garanti pour dix ans.  
 Nos prix sont les plus bas.

**A HURTEAU & THOS. L. G. FOISY, Jr.**

REÇU LE PROPRIETAIRES

1626 RUE STE CATHERINE, MONTRÉAL

P. S.—Une visite est sollicitée.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
 DU QUÉBEC

20 AOÛT 1976